This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 980

LES

PAYENS INNOCENTS

Les Éditeurs de cet Ouvrage se réservent le droit de le faire traduire dans toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des Lois, Décrets et Traités internationaux, toutes contrefaçons et traductions faites au mépris de leurs droits.

Toutes les formalités prescrites par les Traités ont été remplies dans les divers Etats avec lesquels la France a conclu des Conventions littéraires.

Imp. de Poulet-Malassis et De Broise.

LES

PAYENS INNOCENTS

NOUVELLES

PAR

HIPPOLYTE BABOU

—

LA GLORIETTE. — LE CURÉ DE MINERVE.
LE DERNIER FLAGELLANT.
L'HERCULE CHRÉTIEN, JEAN-DE-L'OURS. — HISTOIRE DE PIERRE AZAM.
LA CHAMBRE DES BELLES SAINTES.

PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
4, rue de Buci

1858

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 JUL 1965
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE

A CHARLES ASSELINEAU

A CHARLES ASSELINEAU

Vous êtes parisien, mon ami, et fils de parisien. C'est à vous que j'adresse mes Payens innocents, des méridionaux plus italiens que français et aussi espagnols qu'italiens, des demi-barbares, tranchons le mot, qui viennent hardiment chercher fortune en pays civilisé. Ils arrivent en droiture de la Vallée de Diane et du Pays de Minerve, deux contrées tout-à-fait inconnues à Paris. Les voici, pleins d'espérance et peut-être d'illusions ! Mais avant de les quitter, mon cher Asselineau, je voudrais leur montrer devant vous une bête curieuse, une espèce de monstre parisien qui, par sa cruelle franchise, jettera

peut-être dans leur âme une salutaire épouvante.

Vous le connaissez sans doute, ce terrible drôle, ce plaisant original, cet homme de lettres sans nom qui ressemble à s'y méprendre au Neveu de Rameau. En tout cas, regardez-le bien, il en vaut la peine. C'est un petit être malingre, répugnant et vif; un tourbillon de paroles, un ouragan de gestes, un volcan de sottise et d'esprit, une mitraille d'idées folles sagement exprimées, une avalanche d'idées justes follement rendues, un mélange incohérent de logique et d'absurdité, une sorte de fiacre à vapeur qui voudrait voguer sur la Seine, ou quelque navire à hélice qui essaierait de rouler sur le boulevard italien.

Je le rencontrai l'autre jour aux Champs-Elysées, rubicond, exalté, repu, la tête renversée, les cheveux en désordre et *le nez hors de son siècle*, comme on se figure le nez de Danton ou celui de Mirabeau. Il s'était planté devant la façade du Palais de l'Industrie, et là il ricanait, il montrait le poing au monument avec cent contorsions bizarres qui attroupaient les promeneurs. Dès qu'il m'aperçut,

il courut à moi, et ramant de l'épaule et du coude, il m'entraîna comme un brin de paille jusques sous la porte principale du palais désert. Il parlait à haute voix et gesticulait à outrance, la prunelle roulante et le poing tendu.

— « Tant que cette infâme bâtisse subsistera, me disait-il, j'aurai du plaisir à renier mon titre d'homme de lettres. Oui, ce titre d'honneur, gagné à la sueur de mon front, je le méprise aujourd'hui, je le conspue, je le foule aux pieds et je m'en vante. J'assemblerai un congrès d'épiciers à l'Institut, et devant ce congrès je donnerai ma démission d'écrivain. Je suis las, à la fin, d'avoir chaque jour à rougir devant mon papetier et mon imprimeur, deux exposants de l'année 1855, et deux exposants couronnés, deux hommes illustres qui verront un beau matin leur buste inauguré sur la fontaine de leur village. Il a eu la médaille d'or, le papetier; il avait exposé des bronzes d'art. Quant à l'imprimeur... médaille d'argent! Il avait fait progresser son industrie. L'art et l'industrie! Oui, c'est en effet pour eux, pour eux seuls, qu'on a réservé en 1855 cet inextricable réseau de galeries, où ces pau-

vres littérateurs n'ont pas même obtenu six pieds carrés, la place d'une pierre tumulaire ! Gloire à toi, papetier ; mais ton papier boit, coquin ! Monte au Capitole, imprimeur, mais tes éditions sont pourries de fautes, brigand ! Triomphez, artistes, triomphez, industriels, vous avez eu les honneurs et le profit d'une Exposition universelle, tandis que cette pauvre littérature...

— » Vous auriez voulu, lui dis-je en riant, un Palais de cristal pour les gens de lettres?

— » Moquez-vous, moquez-vous donc, reprit-il avec aigreur. Est-il rien en effet de plus bouffon qu'une idée raisonnable? Eh ! que sommes-nous donc, je vous prie, si ce n'est des artistes et des industriels? A part les Professeurs et les Vicomtes, espèces littéraires inventées tout exprès pour l'Académie, qui de nous, en secouant les épaules, ne fait pas voler en l'air la poussière de la boutique ou de l'atelier? Elle vole autour de Lamartine lui-même, cette poussière de l'art et de l'industrie. La littérature ne représente-t-elle pas, à tous les degrés, les cent mille variétés ou divisions de ce que les pâteux économistes appellent

le travail national ? Notre profession ne résume-t-elle pas toutes les professions ? On trouvera parmi nous, dès qu'on le voudra, non-seulement des sculpteurs, des peintres, des graveurs, mais encore des bijoutiers, des marchands de bric-à-brac, des tapissiers, mais surtout et partout, des MODISTES.

» Quand on a la mémoire de Nestor ou de Villemain, on se rappelle qu'autrefois il y avait, dans les lettres, un mouvement d'activité généreuse et désintéressée. Il y avoit, dit-on, des écoles et des chefs d'école, des partis et des chefs de partis, des systèmes en lutte, des courants et des contre-courants d'idées, des foyers d'inspiration et d'étude, une vie littéraire ardente, militante, qui passionnait à la fois le public et l'écrivain. Ah ! vers 1830, je le sais, tous les gens de lettres se glorifiaient d'être les soldats d'une expédition, et pour toute publicité ils ne réclamaient, à l'ombre du drapeau, que les sonores appels du champ de bataille. On parlait alors de nos colonels, de nos généraux et de nos maréchaux. Que nous reste-il aujourd'hui de ces fiers panaches ? Nos devanciers combattaient, et

nous, nous fabriquons et vendons. Ce que je vois de plus clair, dans le désordre où nous sommes, c'est qu'à la place du champ de bataille il y a une myriade de boutiques et d'ateliers où se vendent et se fabriquent chaque jour les modes nouvelles et tout ce qu'en général on appelle *l'article-Paris*.

» Quel est l'insensé qui aspire encore à la renommée, à la gloire, au succès légitime et durable? — Le succès c'est le *bénef!* me disait naguère un jeune romancier dans l'idiome exquis des faiseurs d'affaires. Il parlait pour lui, ce jeune homme, et pour tous ces beaux esprits qui cherchent subtilement à devancer ou à suivre, à surprendre ou à flagorner le goût du public; industrieux ouvriers toujours prêts à inventer une mode ou à la copier : car c'est ainsi qu'on arrive au *bénef*, disent-ils. Esclaves de la circonstance, valets de l'occasion, espions de l'à-propos, flaireurs palpitants de l'actualité fugitive, les prend-on pour des hommes de lettres, par hasard? Non, ce sont des MODISTES!

» Oui, MODISTE est le mot qui convient à notre génération de penseurs et de rêveurs. Il

en est parmi eux qui chiffonnent encore pour le monde élégant ; mais pour la plupart ils sont bien guéris de cette vanité. Plaire au gros public pour gagner de grosses sommes, voilà leur seul but et leur unique ambition. Croit-on qu'ils atteignent leur but ? Touchent-ils du moins la grosse somme ? Au théâtre, cela s'est vu ; chez les éditeurs, le cas est plus rare : les éditeurs les plus ingénieux se sont concertés avec le public pour inventer, aux dépens des auteurs, la boutique à cinq sous de l'esprit français.

» En littérature, comme ailleurs, la vogue est acquise au bon marché. Quel progrès s'est accompli depuis le dix-huitième siécle ! Il n'y a pas cent ans que Madame du Deffand s'écriait, avec la mélancolie de l'expérience : « Ah ! tout est trop cher au marché. » Si l'aveugle clairvoyante revenait aujourd'hui parmi nous, elle se verrait forcée de retourner sens dessus dessous sa petite maxime aigrelette : « Rien n'est assez cher au marché ; » dirait-elle, mais nous aurions bientôt fait de lui prouver qu'elle n'est qu'une sotte, puisqu'elle ne comprend pas les mérites de cette merveil-

leuse invention : la boutique à cinq sous.

» Quand on est de ce siècle, on l'apprécie tout naturellement, la boutique à cinq sous. En passant sur les boulevards, entre deux rangées de splendides magasins, je me sens très-fier pour mon temps d'avoir à constater cette vérité consolante. Les fabricants n'ont plus qu'une enseigne : Au rabais! Les marchands n'ont plus qu'une devise : Tout pour rien !

» Au rabais ! Tout pour rien ! C'est aussi la devise et l'enseigne de la librairie. Modes et librairie, le commerce est fort-bon, à ce qu'il paraît. Voici d'un côté le roman à la mode, histoire scandaleuse de votre amie ou de mon voisin, et de l'autre, le drame à cent représentations, esquisse dialoguée de la vie deshonnête, et plus loin ce beau livre, tant vanté, de morale usuelle, pratique, progressive et facile à suivre en voyage. Ah ! public, gros public ! tu veux de l'actualité? tu veux de l'à-propos, de l'anecdote croquante, du scandale fondant et pimenté ; tu veux la biographie de la veille, la diffamation du jour, la philosophie du moment, le roman de ta gouttière, le drame de ton égout,

et à mesure que chaque événement te fait lever les yeux, une science de raccroc et d'occasion qui te permette de tout discuter, de tout embrouiller et de tout confondre ! Tu veux tout cela, cher public, mais à des prix doux, à des prix pourris : car il y a bien long-temps que le prix fort n'est plus qu'un souvenir, et qu'on en cause uniquement à Plaisance ou aux Batignolles, à la table des vieux négociants retirés. Eh bien, arrête-toi et contente ton envie; tiens, prends : c'est à vingt sous, c'est à cinq sous, c'est à quatre sous, c'est à cinq centimes ; prends tous ces chefs-d'œuvre aujourd'hui, et n'attends pas à demain. On te les donnerait, je gage, et tu n'en voudrais pas; car la mode en serait passée, même pour le modiste !

» O public, cher public ! Si tu pouvais apprécier à leur juste valeur les recherches savantes, les fatigantes études, les veilles laborieuses, les efforts de génie et d'esprit, en un mot tout ce travail si compliqué de sophistications et de compilations, de falsifications et de contrefaçons, de fraudes et de plagiats qu'on étale hardiment sous tes yeux comme des nou-

veautés que la mode vient de faire jaillir du bout de sa baguette !

» Quand tu les connaîtras, ces belles nouveautés, quand tu les connaîtras bien, les modistes littéraires n'auront qu'à changer d'industrie : ils travailleront pour les colonies, pour les *placers*, pour les Etats à esclaves ; ils feront de la littérature de pacotille et d'exportation: Fort heureusement pour eux et pour leurs patrons, l'ignorance générale et le mauvais goût protégeront long-temps leur commerce. Qui oserait les attaquer ? Les critiques eux-mêmes, vendus à vingt sous sur le comptoir comme les romanciers, respectent tout naturellement l'industrie dont ils profitent. Je connais pourtant un critique-né, un fanatique d'indépendance, un maniaque d'impartialité, qui s'est avisé d'écrire un livre pour châtier publiquement ce commerce parasite. Le manuscrit fut présenté un beau jour à M. Pierre, à M. Paul, à M. Jacques, éditeurs de nouveautés, et l'auteur reçut partout la même réponse : — Vous êtes un critique incendiaire, et ma librairie n'est pas casematée. Imprimer votre livre, Monsieur, ce serait jeter une fusée

à la Congrève dans mon magasin. Ah! si vous étiez un de ces journalistes serviables et gracieux qui chiffonnent sans les froisser mes crêpes de Chine littéraires, si vous vouliez me jurer de ne jamais casser les vitres qu'avec un diamant! — Me prenez-vous pour un vitrier? repartit le critique fuséen. Et tournant aussitôt sur ses talons, cet homme incorruptible remporta fièrement son manuscrit; ce qui fait que la race des modistes subsiste toujours.

» Oh! modistes, modistes! vous êtes les rois du théâtre et du journal, les rois de l'affiche et de la réclame! Vous êtes tout-puissants sur le public, mais vous ne pouvez rien sur vous-mêmes. Du modiste au peintre de mœurs, il n'y a qu'un pas; s'agit-il de le franchir, tout modiste est paralytique. Auteur de la *Bourse*, auteur de la *Jeunesse*, auteur de la *Question d'argent*, de la *Dame aux Camélias*, du *Fils naturel* et du *Demi-monde*, auteurs des *Faux bons hommes* et des *Fausses bonnes femmes*, auteur de la *Fiammina* et du *Retour du mari*, Ponsard, Augier, Dumas fils, et vous, Mario Uchard, Capendu et Barrière, seriez-vous par hasard

des peintres de mœurs? Non, mille fois non, vous n'êtes que des MODISTES! »

Après cette belle apostrophe, je m'étais incliné pour rendre mes devoirs à la verve tourbillonnante de mon improvisateur. Quand je relevai la tête, il avait disparu, voulant me laisser sans doute sous l'impression de son éloquence. Je le vis de loin qui gesticulait encore, tenant à la main une petite corde de soie noire qui se tortillait dans l'air comme un aspic; c'était sa cravate qu'il venait d'arracher de son cou pour respirer.

Une Exposition universelle pour les gens de lettres, un Palais de cristal pour les auteurs-modistes! ce fut là, dès que j'eus respiré moi-même, la seule idée nette que je recueillis dans ce pêle-mêle singulier de déclamations et d'images, où s'étaient glissés pourtant, à travers une multitude de rapprochements forcés, quelques aperçus judicieux et quelques plaisantes boutades.

Hélas! mon cher Asselineau, j'aurais beau me tâter, je ne réussirais jamais à trouver en

moi l'étoffe d'un auteur-modiste. Et vous, mes bons Païens innocents, quelle mine feriez-vous dans les galeries d'une Exposition universelle? Un peu d'humilité, un peu de fierté, mes amis! Ce n'est pas pour vous qu'on bâtira le Palais de cristal des modes littéraires.

Pour moi, je l'avoue, si peu romancier que je sois, je n'ai nulle envie de coudoyer les *peintres de mœurs* qui seraient admis d'emblée à l'Exposition. Parmi les romanciers du jour, malgré ma bonne volonté d'être optimiste, je ne vois que gens de peine et gens de service des romanciers de la veille. Qui ne connaît le grand chasseur d'Alexandre Dumas, et le porteur d'eau de Balzac, et tous ces Figaro-Frontin qui ont tour-à-tour coiffé, poudré, habillé et déshabillé Mérimée, Stendhal, Balzac, Dumas?

Ces gens-là, mon cher ami, comprennent le roman d'une façon bien singulière! Prêtez, pour une heure, au premier venu de ces peintres de mœurs la *Princesse de Clèves, Gil-Blas, Candide,* ou *Manon Lescaut,* dès les premières pages, il se croira mystifié : « Vous moquez-

vous de moi? dira-t-il, sont-ce là des romans? » Et vous de lui répondre, en toute bonne foi : « Oui certes, et des meilleurs! » Ainsi le pensaient du moins Madame de la Fayette, Le Sage, Voltaire et l'abbé Prévost.

Se sont-ils trompés? C'est possible ; mais alors, mettons leur illusion au compte de leurs contemporains, qui partageaient cette erreur avec une incroyable naïveté. Ces lecteurs d'autrefois, ces âmes d'enfant, ces esprits de l'âge d'or, voyaient et cherchaient le roman où nous ne voyons aujourd'hui qu'une satyre sociale, une pastorale éthérée, un tableau de genre, un pamphlet. Dès qu'ils rencontraient un joli récit, léger d'allure, et qui donnait carrière à leur imagination, ils le baptisaient du nom de roman, sans prévoir le moins du monde qu'ils seraient un jour taxés d'ignorance ou de naïveté. Un roman, chez nos bons aïeux, un roman de l'ancien régime, n'allait pas sans un peu de romanesque, ou, ce qui est la même chose, sans un peu de merveilleux qui ravît doucement le lecteur au spectacle banal de la vie quotidienne. Oui, roman et féerie, ces deux mots, en ce temps-là, étaient à peu près

synonymes. Le conteur et le romancier étaient presque toujours des êtres à demi fantastiques. Ils faisaient songer au divin étranger des époques homériques, aux célestes visiteurs de la Bible, aux pélerins inspirés du moyen-âge, à ces filleuls de fée qu'une vie aventureuse a longtemps séparés du reste des hommes. On les accueillait sur terre comme des esprits aériens ; on les écoutait parler, en levant les yeux, et quand le son de leur parole s'était évanoui, quand on avait entendu le dernier mot du roman, on était jusqu'au soir sous l'influence d'un rêve ; on avoit eu dans sa chambre une vision !

Le siècle a changé : le roman s'est agrandi outre mesure, et l'on n'étonnerait plus personne en lui appliquant désormais le mot de l'abbé Sieyès sur le tiers-état : « Qu'était le roman ? presque rien. Qu'est-il aujourd'hui ? presque tout ! » La bulle de savon est devenue un monde. On regrettera peut-être la bulle de savon.

Quoi ! les romans lyriques, épiques, historiques, apostoliques, sociaux, ne seraient donc pas un progrès sur le roman primitif !

Le roman de ce siècle enfante *La Comédie Humaine*, et il se trouverait encore des gens pour redemander les marionnettes et la foire Saint-Germain! Oui, les marionnettes, oui la foire Saint-Germain, plutôt que ces romans à grand fracas qui traînent le public à la barre des tribunaux, qui arrivent au succès par la porte du Palais de Justice!

Mon audace serait grande sans doute de venir après Balzac, après George Sand, après Mérimée, après Stendhal, contester les glorieuses conquêtes des modernes romanciers. Je ne les conteste pas, tant s'en faut; je sais que le roman a dû s'élargir, s'émanciper, se transformer, recueillir nécessairement l'héritage des vieux genres littéraires mis au rebut depuis trente ans. Je sais que le public actuel, étant le plus beau de tous les publics, aime passionnément à se mirer en famille dans ces immenses glaces qui ornent les cafés du boulevard ou que la main d'un tapissier littéraire dresse amicalement dans sa chambre à coucher. Je sais que n'ayant ni le goût ni le loisir d'étudier, il n'est pas fâché d'apprendre tant bien que mal la philosophie, la politique, l'éco-

nomie sociale, la physiologie, l'industrie, l'histoire naturelle, la jurisprudence, et même la géographie, en tournant rapidement les feuillets d'un roman. Je sais que notre siècle ayant réalisé à la Bourse le problême du bonheur, il a mis l'imagination, la folle du logis, à la porte, comme un locataire dangereux, irrégulier, bruyant, et toujours prêt à déménager par les toits ou par la fenêtre. Je sais tout cela, et j'en ris.

Mes goûts romanesques, mes goûts de l'ancien régime n'en persistent pas moins, mon ami, et lorsqu'il me tombe sous les yeux quelques romans ou contes à ma guise, cavaliers ou rêveurs, naturels ou subtils, élégants sans mollesse, sincères sans impudence, quelques livres d'imagination où l'imagination règne et gouverne par la grâce de Dieu; lorsque ce plaisir-là m'arrive, j'oublie volontiers les gloires pipées, les succès de raccroc, les réputations de boue et d'écume, je condamne sans appel le public, ou plutôt j'espère qu'il reste toujours au milieu de cette foule corrompue, non pas dix justes pour sauver la Cité littéraire, mais vingt, mais cent, mais mille

et dix mille, l'honneur du temps présent, la garantie et la richesse de l'avenir.

Ce n'est pas dans les journaux pour tous, dans les publications qui ont des correspondants et des abonnés jusque dans la lune, non, ce n'est pas là que nous avons la chance d'entrevoir des lueurs de féerie romanesque. Elles brilleront peut-être, ces lueurs si rares, dans les rares recueils où la pure imagination est encore reconnue à son sourire, à son vol, à sa main blanche. Ne les cherchez pas ailleurs, mon ami, la Société des gens de lettres tout entière battrait le briquet, il n'en sortirait pas un éclair d'imagination.

Je tiens donc malgré tout pour le vrai romanesque : car, à mon avis, rien n'est plus saisissant, dans les œuvres d'imagination, que l'éternelle influence du monde *imaginaire* sur les phénomènes du monde réel. Les esprits forts, qui sont des esprits secs, ont beau se révolter, en littérature, contre l'emploi du merveilleux. Les âmes tendres et passionnées, les cœurs dévoués à qui le don de seconde vue ne manque jamais, les esprits imaginatifs et vibrants qui ont toujours admis le merveilleux

dans l'épopée, dans les contes de chevalerie, dans les poèmes tragiques et lyriques, le souhaitent et le réclament encore dans le roman, comme un moyen d'échapper un instant au cachot de la vie réelle. Puisque la vérité dans l'art ne peut être en fin de compte qu'une aspiration, pourquoi craindrions-nous de livrer au lecteur, avec la clef des champs, la clef d'or du monde invisible et inexplicable? Les passions poétiques, imagination et sentiment, ne sont, après tout, que flamme et lumière. Or toute lumière vient du ciel et toute flamme y remonte.

Ces idées-là ou plutôt ces opinions, vous les retrouverez entre les lignes, mon ami, à chaque feuillet des *Païens innocents*. Il me reste maintenant à vous dire quelques mots sur le sens et le titre de ce livre. Mes *Païens innocents* sont des païens sans le savoir, et de plus ce sont des païens qui ont reçu d'avance l'absolution. Il y a en effet des raisons d'origine et des raisons de climat pour que les chrétiens de la Vallée de Diane et du Pays de Minerve soient restés païens. La philosophie de l'histoire elle-même les justifie. Quelque chose

du passé survit toujours dans le présent, et c'est ce qui fait que l'avenir semble quelque fois reculer, au lieu de courir au-devant de nos impatiences. Rien ne meurt entièrement, je le crois : mais à l'aide de l'esprit, tout se renouvelle et tout se transforme. Qui sait si avant la fin de ce siècle, des Philosophes sans le savoir n'auront pas recueilli l'héritage des Païens innocents?

HIPPOLYTE BABOU.

LES

PAYENS INNOCENTS

LA GLORIETTE.

—

I

Entre Narbonne et Toulouse, au revers d'une grande plaine brûlée par le soleil, on découvre tout-à-coup de belles ruines enfouies dans la verdure. Les chevaliers de Malte avaient autrefois une commanderie dans ce pittoresque oasis. Cent ou cent cinquante maisons, éparpillées en amphithéâtre parmi des allées d'acacias, descendent aujourd'hui par petits bonds jusqu'à la lisière verdoyante des jardins et des prés. Ce gracieux village a longtemps gardé de ses anciens seigneurs un brillant surnom féodal : il s'est appelé jadis Pallas-des-Chevaliers ;

ce qui lui donnait en France, et presque à la barbe de l'Espagne, un faux air de Xérès ! Vers le commencement du siècle, un préfet de l'Empire, un homme du Nord sans doute, eut la fantaisie d'installer six gendarmes sous les créneaux de la vieille commanderie. Le Xérès du Languedoc devint alors un chef-lieu de canton, mais il fut cruellement débaptisé : l'ironie méridionale remplaça aussitôt le glorieux surnom par le plus humiliant des sobriquets. — Demandez aujourd'hui Pallas-des-Chevaliers ; on vous répondra : Pallas-des-Gendarmes.

Sous ce nom ridicule et brutal, le village languedocien conserve encore cependant des mœurs singulièrement poétiques. Là, malgré l'esprit du siècle et les terribles progrès de l'industrie, la moindre réalité cristallise soudainement en légende. Des trésors de poésie naïve jaillissent du sol ; mais pour les recueillir, il faut avoir recours à une famille patriarcale dont tous les membres vivent à l'écart, sans se mêler à la population bruyante et paresseuse qui les entoure. Cette famille, désignée, à la manière italienne, par le nom collectif des Richardis, se compose de quatre générations habitant en commun sous l'autorité de la personne la plus âgée, une vieille femme à la fois mère, grand'mère et bisaïeule.

Anne Richardis, à qui, par un usage antique, tous les siens donnent le titre chrétien de marraine, n'est pas, comme on pourrait le croire,

une de ces femmes fatidiques dont on redoute la parole et même le regard ; espèce de pythonisses mal famées, invisibles pendant le jour, et vaguant la nuit dans les campagnes désertes ou dans les rues sans réverbères d'un pauvre village. Ce n'est pas non plus une de ces dévotes et solennelles personnes dont la vue glace le plaisir sur les pommettes réjouies de l'enfant, et dont la bouche, toujours ouverte, laisse tomber de graves et ennuyeuses sentences. Anne Richardis est une petite femme pleine de cœur, de franchise, d'indulgence. Pliée en deux sur elle-même et présentant ainsi un curieux raccourci des proportions primitives, elle a conservé dans ses formes une sorte d'harmonie fortuite, comme il arrive à certains arbres grêles frappés par un coup de vent. On oublierait presque son âge, à voir ses petites jambes trottinantes et ses yeux percés à la vrille, brillants comme deux étincelles. Anne Richardis, d'une piété douce et presque instinctive, a toujours détesté, selon son expression, les caractères prêcheurs. Malgré les priviléges de sa vieillesse, il ne lui est arrivé qu'une seule fois de sermoner. Un enfant de la maison avait un jour manqué les vêpres. Son père lui donna d'abord deux soufflets, et le mena ensuite à la marraine, pour qu'elle le chapitrât vertement. Celle-ci, vraiment fâchée contre son petit-fils, se mit à le gronder tout de bon, en lui adressant quelques réminiscences du dernier prône sur l'observance du jour du

Seigneur. Au milieu de la tirade, la bonne vieille s'arrête tout à coup, et l'enfant s'écrie naïvement : « Marraine, vous ne me grondez plus ? » La marraine s'était endormie au bruit de sa harangue.

Avec cette bonhomie adorable, vous jugez comme Anne Richardis, ou plus simplement la Richardis, doit être aimée des enfants. A six ou sept ans, j'allais, comme les autres, écouter ses récits fantastiques de la veillée. Je n'ai jamais trouvé depuis ni acteur, ni orateur, ni poète, qui m'ait fait éprouver tour à tour la joie, la terreur, l'attendrissement, l'enthousiasme, tous les sentiments dramatiques ou comiques, avec cette puissance naïve, électrique, de la marraine.

L'an dernier, au moment où tout Paris était aux pieds de madame Ristori, j'étais, j'en demande bien pardon au lecteur, auprès de cette bonne et simple Richardis, que Charles Nodier aurait divinisée, s'il l'avait connue, et je lui demandais instamment un de ses contes féeriques.

Il avait neigé dans la nuit. En ouvrant la fenêtre, on pouvait voir les acacias de la grande allée parsemés de blanc, comme si les fleurs du printemps leur étaient déjà venues. Dans la rue, on entendait retentir sur le pavé les sabots des passants avec cette sonorité claire et perçante qui annonce la gelée. Les cloches saluaient bruyamment le dimanche, et tout le monde courait vers l'église avec une frileuse précipitation. C'était la messe de sept heures qu'on son-

nait, et dans les villages, c'est la messe qu'on aime le mieux, parce qu'après l'avoir entendue, on se trouve libre jusqu'aux vêpres. Toute la famille Richardis s'était donc répandue au dehors, et j'étais demeuré seul avec la marraine, que son grand âge dispensait d'assister aux offices.

— Fermez la fenêtre, me dit-elle familièrement, si vous voulez que nous causions. Vous regardiez la belle gelée, n'est-ce pas? Nous aurons un jour superbe ; mais, en attendant, il fait grand froid, et je sens ma tête tout abasourdie, comme si on avait fait un grand tapage autour de moi. N'éprouvez-vous pas la même chose?

Je répondis oui, pour ne pas la contrarier, et j'attendis qu'elle reprît la parole. Je savais qu'avant de commencer son récit, elle se recueillait un peu en fermant les yeux, comme pour lire en elle-même une page oubliée. Cette préparation durait ordinairement cinq minutes. Au bout de ce temps, les yeux se rouvraient tout à coup, et semblaient avoir puisé à l'intérieur une lumière plus fine, plus pénétrante. Etait-ce de sa part un mouvement naturel ou une ruse oratoire? Avait-elle réellement besoin de se préparer, ou voulait-elle tout simplement exciter l'impatience et prédisposer les esprits à des impressions surnaturelles? Je crois qu'elle agissait en toute franchise, sans aucune arrière-pensée.

Cette fois, la préparation dura plus que de coutume, et je ne pus m'empêcher de dire tout bas ce

que je disais jadis lorsque la même particularité se produisait : — Vous allez, marraine, me raconter une histoire bien longue et bien belle, puisque vous réfléchissez si longtemps ! — Ramenée par ces paroles au ton maternel d'autrefois :

— Hé bien, non, me dit-elle, tu te trompes, mon cher enfant. Il fait si froid aujourd'hui ! je sens qu'il n'y a rien, absolument rien dans ma pauvre tête. Je suis maintenant comme un vieux tronc d'arbre rongé par le temps...

— Et où les abeilles font leur miel, dis-je à tout hasard sans savoir si mon intention serait comprise.

— Encore une erreur ! reprit tristement la bonne Richardis en me prouvant que sa finesse ne laissait rien échapper. Il y a des troncs si décrépits, que les abeilles elles-mêmes ne viennent plus s'y poser. Ainsi donc, ne me tourmente plus, laisse-moi jouir un peu de ce soleil qui va s'en aller. Ce gros nuage que je vois là-bas ne m'annonce rien de bon. Nous allons avoir la pluie ; tu vas voir.

Anne avait encore la vue excellente. Elle se rapprocha du feu, comme pour se préserver de l'humidité qu'on sentait déjà dans l'air, et sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Un vent glacial souffla de la Montagne-Noire, et la fenêtre mal jointe s'ouvrit avec fracas.

— Ah ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? s'écria la Richardis en croisant ses deux mains sur la tête par un geste particulier au pays.

— Cen'est qu'une giboulée.

Je refermai la fenêtre, et je revins m'asseoir sous le manteau de la cheminée. J'avais à peine repris ma place, que j'entendis un petit cri sur ma tête, et presque en même temps un oiseau tomba dans les cendres à côté de moi.

— Une hirondelle au mois de février ! m'écriai-je, voilà qui est bien extraordinaire ; je croyais qu'elles partaient toutes en automne.

— Cela est vrai, me dit-elle en s'emparant vivement de l'oiseau et le réchauffant dans ses mains, les hirondelles viennent au mois d'avril et nous quittent avant l'hiver ; mais celle-ci est habituée au village et ne nous quitte jamais ; elle passe la méchante saison je ne sais où, peut-être dans quelque cheminée, peut-être sous les vieilles arches du pont. C'est une espèce de purgatoire pour cette pauvre âme.

Je regardai attentivement Anne Richardis pour m'assurer si elle avait la conscience de ses paroles. La bonne femme croyait-elle à l'âme des bêtes comme La Fontaine, ou quelque sens mystérieux était-il attaché aux derniers mots qu'elle venait de prononcer ? Elle remarqua mon étonnement, et me dit avec un sourire :

— Vous croyez que je déraisonne en parlant ainsi de ce petit être ; mais vous me jugeriez autrement si vous le connaissiez comme moi. Ce n'est pas une hirondelle comme les autres. Cette chère créature a une âme comme vous et moi, et si vous

l'aviez connue lorsqu'elle était jeune fille, vous en seriez peut-être tombé amoureux comme la moitié du village.

— Décidément, dis-je en moi-même, la pauvre Anne a perdu le sens. Tout à l'heure elle me semblait philosophe à la manière de La Fontaine, et voici maintenant qu'elle parle de métempsycose comme si elle partageait les doctrines de Pythagore.

Tandis que je faisais ces réflexions, le ciel étant redevenu clair et bleu, un rayon de soleil vint éveiller dans la main d'Anne l'hirondelle engourdie. Anne desserra les doigts et lui donna la liberté. Avant de s'enfuir par la croisée que je venais d'ouvrir sur un signe de la bonne vieille, l'oiseau voltigea deux ou trois secondes autour de nous et fit entendre ce gazouillement léger et confus que les Grecs exprimaient par le joli mot de ποιθυρίζειν.

— Adieu, Gloriette, adieu ! dit la marraine, et l'oiseau tressaillit des ailes comme pour la saluer.

—

II

Il y a des médecins qui, en écoutant un fou raconter avec calme les phénomènes extraordinaires d'un monde idéal, se laissent peu à peu entraîner par la logique froide du narrateur, et finissent par devenir fous comme lui. Il n'y a rien de plus contagieux et de plus électrique que la foi. Après avoir lu une fable de La Fontaine, il est impossible de ne pas croire à l'existence du petit univers qu'il a créé. Plusieurs débauchés du dernier siècle se sont fait trappistes après une visite à la Trappe. Je connais un vieux voltairien qui ne voulait jamais entendre prêcher certain curé de campagne, de peur de se convertir. Il était capable, disait-il, de courir au confessionnal après le sermon.

L'histoire de la Gloriette, cette hirondelle qui avait été autrefois une jeune fille, simplement et consciencieusement racontée par Anne Richardis, m'a semblé réunir, au moment où je l'ai apprise,

les conditions de la plus irrécusable crédibilité. Tout ce qui va suivre a donc pour moi le caractère sacré d'un article de foi. Quelques lecteurs riront peut-être de la naïveté de ce conte ; mais si j'ai gagné une seule âme à cette consolante religion du fantastique, je ne regretterai pas d'avoir recueilli et mis en lumière une gracieuse et poétique tradition.

La maison des Richardis possède, de temps immémorial, un four où, moyennant une dîme légère, chaque famille du bourg vient faire cuire son pain. Ce four est une espèce de majorat inaliénable qui passe de l'aîné à l'aîné avec l'*hostal,* vieux mot encore usité dans le midi pour désigner la maison paternelle, autrement dit la maison de l'hôte. Il y a trois jours dans la semaine où le four s'allume. Ces jours-là sont de véritables jours de fête. Le fournil est un terrain neutre où les femmes de toutes les classes se rencontrent sur le pied d'une égalité parfaite. La femme du peuple y vient, sous prétexte de surveiller sa fournée, passer une journée franche et babillarde, loin de son mari et des travaux d'intérieur. Les bras à demi-nus, le sein à peine recouvert d'un fichu en sautoir, alertes, vives, bruyantes et cent fois plus jolies qu'avec leur parure du dimanche, toutes les ménagères arrivent avec leur boîte à farine sous le bras, et choisissent dans le fournil une table large et commode. Des disputes s'élèvent souvent, lorsqu'il y a foule, sur la place que chacune doit occuper. Quant aux riches bourgeoises, elles

entrent, suivies de leur servante, et passent deux ou trois heures au milieu du bourdonnement de toutes les colères et de toutes les passions du village. Leur toilette n'est guère différente de celles des autres femmes : l'hiver, elles ont un manteau ; l'été, un chapeau de paille à rubans, voilà tout. Ce qu'il y a de louable et d'utile dans cette confusion à jour fixe de toutes les classes, c'est que la riche mère de famille qui a du pain blanc sur la planche et un rang de chaises à l'église, connaît ainsi toutes les misères secrètes et est mise en demeure de les secourir. Une fournière charitable et bavarde vaut à elle seule tout un bureau de bienfaisance. Si elle a bon cœur et bonne langue (ce qui arrive presque toujours), elle joue réellement le rôle d'avocat des pauvres ; et comme ses plaidoyers sont publics, il est rare qu'elle ne gagne pas ses causes. Plus d'une dame qui refuserait l'aumône chez elle est obligée de se montrer généreuse en face des commères du four. Une hésitation de sa part la déshonorerait, et le bruyant public de l'endroit ne se gênerait pas pour l'apostropher catégoriquement. Le four est un lieu de liberté et de franchise. C'est aussi à quelques égards un lieu d'asile. En hiver, celui qui n'a pas de feu vient en passant s'y réchauffer les doigts ; mais il n'a pas le droit d'y séjourner longtemps. Après la *réjouissance* (1), il faut qu'il parte. La charité de

(1) On appelle ainsi le temps que brûle une brassée de menu bois jetée dans le feu à l'arrivée des visiteurs.

l'endroit est courte et bonne. Les hommes ne peuvent ni s'asseoir ni causer dans cette assemblée, exclusivement composée de femmes. Si l'un d'eux, fût-il le mari de l'une d'elles, s'obstinait à rester malgré l'usage, on ferait arme de tout pour le chasser. Il peut arriver quelquefois qu'on se relâche de cette sévérité impérieuse ; mais c'est un cas extrêmement rare, et pour échapper au réglement, il faut être unanimement reconnu pour un beau garçon. Les seuls enfants de l'hostal peuvent aller et venir dans le fournil. Souvent même, si la mère les aperçoit, elle les pousse brusquement par les épaules : « Que fais-tu là, paresseux ? Ton travail n'est pas ici, va-t-en. »

L'hostal des Richardis, situé dans la rue de la Fontaine, se compose d'un rez-de-chaussée entièrement occupé par le fournil, d'un premier étage consacré aux grands parents, et d'un second où les enfants couchent deux à deux, dans des lits sans rideaux : les rideaux sont réservés au lit du père et de la mère ; c'est le seul qui reste voilé. A côté du four il y a une petite alcôve ou armoire de muraille qui sert à faire sécher du linge ou à mettre, l'hiver, un lit de sangle pour un enfant : cet obscur réduit, fermé par une porte effacée, est ordinairement désigné par le mot tout local de *gloriette*.

Du temps de Gabrielle Richardis, la mère de cette Anne Richardis avec laquelle nous avons déjà fait connaissance, la gloriette était inoccupée ; le second

étage suffisait aux enfants. Toute la famille de la Gabrielle se composait d'un garçon qui s'appelait Jean, et de cette bonne Anne, fille fraîche et rusée, qui se nommait alors Annette. Le garçon, butor respectueux et laborieux, était en apprentissage chez un tonnelier. Il ne paraissait guère que le matin ou à la fin de la journée, et on lui avait donné les deux sobriquets de *Bonjour, Bonsoir,* parce que les étrangers qui venaient au four, le voyant toujours au moment de sa sortie ou de sa rentrée, n'avaient jamais entendu de lui que ces deux seules paroles. Le matin, c'était *Bonjour ;* dans l'après-midi, *Bonsoir* : on finit par l'appeler *Bonsoir* tout court. Annette et la Gabrielle restaient donc seules maîtresses de la maison, où elles disposaient de tout à leur gré.

Un soir que Jean rentra plus tard que d'habitude, à cause d'un surcroît d'ouvrage, il trouva sa mère et sa sœur à table.

— Tant pis pour ceux qui arrivent tard ! dit gaiement Annette. Les meilleurs morceaux sont partis.

Jean n'était pas scrupuleux sur l'étiquette; mais, comme tous les simples d'esprit, il aimait les bons morceaux. C'est ce qui fit que les dernières paroles de sa sœur ne passèrent pas inaperçues.

— J'espère bien que tout n'est pas mangé, dit-il en cherchant une chaise.

— Ma foi si ! dit la mère. Il ne reste presque plus rien. Nous avons eu quelqu'un que nous n'attendions pas. Si tu veux une omelette...

Le simple et respectueux Bonsoir n'avait pas un caractère très-irritable ; mais lorsqu'on lui parlait d'omelette, il éclatait en jurons et en malédictions. L'omelette était le seul plat pour lequel il eût de la répugnance ; et comme il arrive à tous les hommes qui concentrent leur haine sur un seul objet, Bonsoir en était venu à détester l'omelette au point de ne pas vouloir seulement qu'on en prononçât le nom devant lui.

— Une omelette ! vous m'offrez une omelette ! s'écria-t-il en frappant du pied et tournant le dos à la table. Mais dites-moi donc d'aller me coucher sans souper ou de ne plus reparaître dans la maison, ce sera plus vîte fait. Si je vous gêne, vous n'avez qu'à parler, vous serez bientôt débarrassées de moi, allez. Donnez-moi seulement ma veste et mon pantalon du dimanche, je ne demande que ça pour vous laisser tranquilles. Au surplus, il y a longtemps que vous me voyez de mauvais œil. Jamais vous ne m'avez regardé comme Annette. Je suis comme une espèce de chien à qui vous donnez la pâtée et la litière. Du temps de mon pauvre père, ce n'était pas comme ça.

— Allons, allons ! dit la mère, le voilà parti ! Je vous demande un peu à quel propos il va parler de son père, pour nous faire pleurer ?

— Eh ! pardi ! moi aussi je pleure, et je suis plus à plaindre que vous, puisque je n'ai pas soupé.

— Tourne-toi donc, gros brutal, et regarde-nous

un peu : tu ne vois pas que c'est une plaisanterie ? Il y a dans ce plat de quoi te donner une indigestion.

— Vous savez que je n'aime pas à plaisanter là-dessus.

— Voyez-vous le grand mal ! dit la sœur. Il nous empêchera bientôt de manger des omelettes, parce qu'il les déteste.

Jean ne répondit pas ; il était occupé à fouiller tous les coins de la chambre, comme s'il eût cherché une chose introuvable.

— Eh bien ! que fais-tu là ? dit Gabrielle ; tu ne viens pas encore t'asseoir ?

— Il paraît, grommela Jean, que tout est sens dessus dessous aujourd'hui. Où diable peut-elle être ? Oh ! je ne la trouverai pas, certainement. Il est bien inutile de la chercher. Tonnerre de Dieu ! il y a de quoi tout briser.

— Mais que cherches-tu ? que désires-tu ? que veux-tu ? Voyons, explique-toi, dit la mère.

— Ma chaise, ma chaise, ma chaise ! s'écria Jean en se retournant brusquement et en élevant la voix d'un ton chaque fois qu'il répétait ce mot unique. Ah ! c'est donc ça, elle est occupée ! reprit-il en remarquant tout à coup une petite fille inconnue assise à côté de sa mère.

— Ote-toi de là, mon enfant, dit Gabrielle. C'est la seule manière d'en finir avec ce butor.

La petite fille sauta lestement à terre, et l'inepte

Bonsoir put s'installer à table devant un énorme plat de haricots.

A la première bouchée, toute la colère de ce rude garçon s'évanouit. Bonsoir était un excellent fils, un excellent frère, un excellent ouvrier, mais à condition qu'on ne lui parlât pas d'omelette. Les premiers torts appartenaient à sa mère, et pourtant ce fut Bonsoir qui s'excusa le premier.

— Si je vous ai fâchée, ma mère, ne m'en gardez pas rancune ; je m'en voudrais à la mort. C'est que dans ces moments-là... voyez-vous...

— Chut ! parlons d'autre chose, dit Gabrielle. — Annette, si ton frère a fini, enlève la table.

Bonsoir mangea en trois coups de dents ce qui lui restait dans l'assiette, et faillit ainsi s'étrangler pour que les volontés de sa mère fûssent plus vite accomplies ; tel était ce caractère bizarré, extrême en toutes choses. Bonsoir était homme à se jeter dans le feu pour vous, ou à vous y jeter vous-même, selon qu'il étail calme ou irrité.

La table enlevée, les chaises se retournèrent du côté de la cheminée, et Jean put considérer à l'aise la petite fille qui avait été la cause innocente de sa querelle avec sa mère. Les têtes de cette trempe ont une logique presque prophétique. Aux yeux de Bonsoir la petite étrangère qui s'était emparée de sa chaise et de sa place à table ne devait pas en rester là. Sans savoir comment et à quel titre l'inconnue avait été introduite dans l'hostal, Jean se dit tout bas:

—Voici une étrangère qui va devenir un enfant de la maison. Ma mère n'avait pas assez d'une Annette, il lui en faut deux.

— Est-ce que cette petite va demeurer avec nous? dit-il sans transition à sa mère, après un moment de réflexion.

Gabrielle remarqua dans le ton de son fils une certaine aigreur qui lui déplut.

— Oui, dit-elle, c'est une affaire arrangée. Ta sœur avait trop d'ouvrage : il nous fallait une aide ; autant celle-là qu'une autre.

— Quel parti pourrez-vous tirer d'une enfant de dix ans?

— Si elle devait m'être inutile, je ne l'aurais pas prise.

— Vous n'avez pas de chambre pour la loger. Où la mettrez-vous ?

— Elle dormira sur un lit de sangle, dans la gloriette.

— L'hiver, à la bonne heure ; mais l'été?

— L'été, nous verrons.

Après un dialogue aussi sec et aussi décisif, il n'y avait rien à répliquer ; Bonsoir prit une chandelle et alla se coucher. La petite étrangère se laissa conduire où on voulut. Le lendemain, en se levant, Jean vint tourner autour d'Annette qui se coiffait devant une moitié de miroir

— Annette, sais-tu que tu deviens diablement

jolie, et que notre cousin Richardis pourrait bien te demander en mariage un de ces jours ?

— Mon cousin pense à moi ? Il te l'a dit ? s'écria Annette en rougissant.

— Est-ce que je ne sais pas tout ? reprit Bonsoir, et par un récit, moitié vérité, moitié mensonge, il en vint lourdement à son but, qui était de questionner Annette sur la petite inconnue. Les détails qu'il apprit étaient de fort peu d'importance. Cette petite fille toute déguenillée était venue au four dans la journée avec deux ou trois autres mendiantes qui ne la connaissaient pas et auxquelles elle s'était mêlée. Annette la première, et une foule d'autres femmes après elle, lui avaient fait une multitude de questions, et comme la petite n'avait pas répondu, on l'avait d'abord crue muette. Gabrielle en avait eu pitié et l'avait recueillie dans sa maison. Le soir, après qu'on l'eût enfermée dans la gloriette, la curiosité fit qu'Annette appuya l'oreille sur la porte ; elle entendit alors, selon son expression, une espèce de baragouin auquel elle ne comprit absolument rien. La petite était sans doute d'une contrée bien éloignée, puisqu'on ne comprenait pas son langage ; ou peut-être avait-elle des relations avec le Drac, lutin familier du pays qui vient se chauffer l'hiver dans la gloriette et qui s'entretient dans une langue inconnue avec les personnes qu'il y rencontre.

— Au fait, s'écria Bonsoir à cette supposition,

c'est peut-être un enfant de ce vilain esprit. Le Drac est libertin, on le sait. Je connais plus d'une femme dans le village.....

— Veux-tu te taire, malheureux ! interrompit vivement Annette en mettant la main sur la bouche de son frère ; as-tu envie que le Drac fasse manquer toutes nos fournées ?

— Tu diras ce que tu voudras, reprit Bonsoir en revenant à son idée favorite, comme le fil à plomb revient, malgré tout, à la verticale, tu ne m'empêcheras pas de croire ce qui est certain. D'abord cette petite est noire comme la cheminée. Elle a l'air de n'avoir peur de rien. Ses cheveux lui tombent du front comme une crinière. Et puis elle a de grands yeux bêtes qui regardent toujours au même endroit, et qui m'ont presque effrayé. Tout cela, vois-tu, n'est pas naturel. Il y a quelque mauvaise histoire là-dessous, et, si ma mère ne la renvoie pas, je suis sûr qu'il nous arrivera malheur.

—Mon pauvre Jean, tu ferais mieux d'aller à ton travail que de déraisonner comme tu le fais. Si c'est la fille du Drac, il ne peut pas nous en vouloir de l'avoir retirée chez nous. Dans tous les cas, ma mère a fait une bonne œuvre en la prenant chez elle, et, comme dit le proverbe, un bienfait n'est jamais perdu.

— Annette ! Annette ! cria en ce moment la Gabrielle, que fais-tu donc là-haut ? Est-ce que tu ne sais pas que c'est aujourd'hui jour de fournée ? Et

ton frère? Est-ce qu'il n'est pas déjà parti? Descendez donc, paresseux que vous êtes. Il y a une heure que votre mère est levée.

Désolés de se trouver en faute, Jean et sa sœur tremblaient comme deux enfants. Ils se disputaient, à la manière d'Alain et de Georgette dans *L'Ecole des Femmes,* à qui se montrerait le premier. Annette, plus courageuse que son frère, prit enfin son parti et descendit les degrés quatre à quatre, rouge comme une grenade. Bonsoir se glissa sournoisement derrière elle, et quand il arriva à la dernière marche de l'escalier, il sauta d'un seul bond dans la rue.

III

Dans le midi de la France, où les lois contre la mendicité ne sont pas encore en vigueur, on rencontre souvent loin des villes des tribus de *caracos*, espèce de bohémiens errants (1) qui échappent à toutes les entraves de la société. La peur du gendarme est le seul frein qui réprime un peu l'avidité instinctive de ces demi-sauvages venus d'Espagne, gens de sac et de corde, chez qui les affections de famille sont complètement inconnues. Lorsqu'un vol ou un crime se commettent dans les environs d'un chef-lieu de canton, on fait battre le pays par une brigade, et on finit par découvrir le repaire de ces brigands ; mais on ne trouve plus personne dans la caverne ou le ravin qui les recélait. Aux approches de la force armée, toute la tribu

(1) On les appelle *caracos*, du mot espagnol *caraco*, interjection qui revient à tout propos dans leur conversation.

s'envole du côté des montagnes en abandonnant sur les routes les enfants qui ne peuvent pas la suivre dans sa fuite. La petite fille recueillie par la Gabrielle était probablement un de ces enfants délaissés que leurs parents oublieux ne réclament jamais.

Au bout de huit jours la petite étrangère était connue dans tout le village sous le nom de la Gloriette, nom qu'elle avait tiré sans doute de la mystérieuse et chaude armoire où elle passait la nuit. Ses grands yeux noirs, que le stupide Jean avait trouvés bêtes, parce que leur éclat le troublait, étaient, au contraire, pleins d'une intelligence active et pénétrante. Assise dans un coin, les jambes nues et croisées l'une sur l'autre, elle écoutait avec ardeur un langage dont les mots n'avaient aucun sens pour elle. Lorsque dans une conversation on parlait d'un objet en le désignant, elle courait le toucher et prononçait en souriant les sons accentués qu'elle venait d'entendre. La Gabrielle s'intéressait à cette étude spontanée de l'enfant. Souvent elle la prenait sur les genoux et lui faisait continuer méthodiquement cette leçon que l'élève avait déjà commencée toute seule. Annette s'y prêtait aussi de fort bonne grâce, et le farouche Jean lui-même consentit quelquefois à jouer, dans la veillée, le rôle d'instituteur. Au premier mot qu'il lui apprit, la Gloriette, reconnaissante, le remercia par un sourire. Depuis ce moment, Bonsoir

ne fut plus hostile à la petite étrangère. Il s'amusait même assez volontiers de sa sauvagerie, tout en s'efforçant de la lui faire perdre.

— J'ai souvent apprivoisé des moineaux de muraille, disait-il parfois en la regardant, pourquoi n'apprivoiserais-je pas aussi cette petite fille ?

Mais la petite fille se sauvait comme un oiseau dès que Jean ou tout autre voulaient la retenir trop longtemps. Son instituteur favori était le hasard, qui lui jetait dans l'oreille tantôt un mot, tantôt un autre. Un moyen infaillible d'exciter son émulation, c'était de lui dire qu'elle était muette. Furieuse de ce reproche et jalouse de prouver le contraire, elle se mettait alors à jaser avec une verve intarissable et une étourdissante volubilité, dans un jargon moitié espagnol, moitié languedocien, qu'il était impossible d'écouter sans rire. Ce qu'elle disait ressemblait plutôt aux petits bonds précipités d'une eau cristalline ou au gazouillement confus et charmant de l'hirondelle qu'à l'accentuation fixe, articulée, d'une langue. Lorsqu'elle ouvrait sa bouche fine et vermeille, elle semblait parler à la fois avec toutes ses dents. C'était un grand charme qui lui est toujours resté, de lancer ses paroles avec une telle vitesse, qu'il était extrêmement difficile d'en saisir une seule au passage; on les devinait au mouvement de ses lèvres. Elle s'étonnait quelquefois elle-même de cette rapidité d'élocution. Souvent, au milieu d'une phrase brisée, à mille ricochets, elle

s'interrompait tout à coup, et ne sachant plus ni ce qu'elle disait, ni ce qu'elle voulait dire, elle rougissait jusqu'aux yeux et prenait la fuite.

On ne put jamais la faire consentir à couper ses cheveux ou à les couvrir d'un bonnet. Elle allait toujours tête nue et pieds nus ; lorsqu'elle sut s'exprimer intelligiblement, on la questionna sur sa famille et sur ce qui l'avait amenée au village. C'était une histoire fort courte, elle la racontait en trois mots :

— Je suis née dans les montagnes, très loin d'ici. Mon père et ma mère étaient *caracos*, et marchaient toujours ; ils ne s'arrêtaient que pour dormir ou pour manger. Tant qu'ils n'ont eu que moi, ils m'ont bien traitée; mais il m'est venu l'année dernière deux petites sœurs, et mon père a dit un soir qu'il ne pouvait pas nourrir tant d'enfants. J'étais assez grande pour aller mendier ; on m'a renvoyée. Malgré ça, je suis revenue ; alors on m'a battue, et je m'en suis allée tout à fait. Maintenant ils ne me reverront plus, tant pis pour eux !

Tant que l'hiver dura, la Gloriette ne quitta pas l'hostal; mais au printemps, dès que la première hirondelle parut, ses instincts voyageurs se réveillèrent. Elle partit un beau matin sans avertir personne ; elle marcha devant elle sans savoir où elle allait. Si quelque tribu errante de *caracos* se fût trouvée sur sa route, peut-être la vie nomade l'aurait-elle encore entraînée ; mais elle eût beau cou-

per à travers champs, vignes et ruisseaux, elle ne rencontra aucune des figures basanées et mystérieuses qui avaient entouré son enfance. La nuit vint, et la Gloriette, accoutumée depuis six mois à coucher sous un toit, frissonna à l'idée qu'il fallait dormir en plein air comme autrefois. Les habitudes récentes avaient pris le pas sur les anciennes. Cette marche forcée, qui avait duré tout un jour, avait satisfait pleinement les instincts primitifs de sa nature vagabonde; elle était sortie de l'hostal sans réfléchir : mais lorsqu'elle sentit la fatigue, sa petite tête raisonna. Il est vrai que ce ne fut pas le premier mouvement de son esprit. La Gloriette s'était amusée un moment à voir poindre sur le bleu du ciel ces étoiles calmes et brillantes qui réveillaient un à un tous ses souvenirs. Elle se rappelait qu'autrefois, attirée par l'éclat du firmament comme par un écrin de pierreries, il lui était souvent arrivé de s'endormir les yeux ouverts et les mains levées vers le ciel; mais tout cela passa comme un rêve. La réalité frappa bientôt sa jeune imagination; elle songea à la Gabrielle, à Annette, et même à ce bourru de Jean, qui commençait à l'aimer. — Comment les retrouver, maintenant? elle devait être si éloignée du village ! Incertaine sur la route qu'elle devait prendre, elle n'osait se lever, lorsqu'elle entendit à peu de distance le bruit harmonieux d'une sonnette résonnant clairement dans la nuit. C'était un garçon meunier assis entre deux sacs de blé sur un

gros cheval limousin, qui venait sans doute de faire sa tournée dans le canton. Il portait une veste grise tout enfarinée, un bonnet de coton affaissé sur la tête en trois ou quatre plis circulaires, et un pantalon large flottant sur de petits souliers fins. Le pesant galop du cheval contrastait avec les claquements aigus du fouet du cavalier.

— Que fais-tu là, petite ? dit le meunier en apercevant la Gloriette. Pourquoi n'es-tu pas chez les Richardis à cette heure ?

La Gloriette murmura quelques mots confus au milieu desquels on ne pouvait saisir que ceux-ci : elle était sortie toute seule vers le soir pour aller faire une commission, et elle s'était perdue en route. Le garçon meunier n'eut pas l'air de remarquer l'invraisemblance de ce récit. Sans descendre de cheval, il prit Gloriette par la main et la plaça en croupe derrière lui, comme si elle n'eût pesé qu'une once.

— Il faut, dit-il, que je passe ce soir devant l'hostal des Richardis pour revenir au moulin ; je te laisserai en passant à côté de la porte.

— Je ne demande pas mieux, répondit la Gloriette.

Elle passa son bras autour du garçon meunier, et serra instinctivement les flancs du cheval. Un vigoureux coup de fouet sangla le ventre du limousin, qui repartit au galop. Cette pauvre bête avait déjà bien couru sans doute, car des flots de sueur ruisselaient de sa crinière, et cependant le garçon

meunier redoublait de coups de fouet, comme s'il eût voulu aggraver encore les souffrances du cheval qui semblait près de s'abattre à chaque pas. Ce qu'il y avait d'étonnant et d'inexplicable, c'est que la Gloriette, sans savoir pourquoi, riait aux éclats toutes les fois que le limousin se plaignait bruyamment d'être surmené. Au reste, elle imitait en tout, sans s'en rendre compte, l'homme au bonnet de coton et à la veste enfarinée. Lorsque celui-ci levait le fouet, elle écartait ses petites jambes et frappait le cheval de ses talons élastiques. Le garçon meunier se mit à siffler un air que la Gloriette ne connaissait pas. Aussitôt la petite fille, qui n'avait jamais sifflé, répéta toutes les mesures de cet air mystérieux. Une chose qui étonnait et charmait à la fois la Gloriette, c'était de voir qu'elle dépassait de toute la tête son impitoyable compagnon de voyage. Jamais elle n'avait vu un aussi petit homme. La sonnette d'argent du cheval excitait aussi la curiosité de l'enfant. Enfin, dernier motif de surprise et de ravissement, le garçon meunier avait sur ses fins souliers de petites boucles si jolies et si brillantes que la Gloriette aurait consenti à ne plus aller pieds nus, si on lui en eût offert de pareilles.

Après une course de trois quarts d'heure, le cheval essoufflé s'arrêta rue de la Fontaine, devant la porte des Richardis.

— Nous voilà rendus, dit le petit homme.

— Déjà ! s'écria la Gloriette, qui ne pouvait pas comprendre qu'elle fût revenue en si peu de temps à l'endroit d'où elle était partie au point du jour.

Le garçon meunier la remit sur ses pieds et lui dit : tu n'as qu'à frapper, je vois de la lumière au premier étage. — Puis il se pencha à son oreille et lui parla encore ; mais cette fois ce fut mystérieusement, comme s'il lui eût fait une confidence. — Puisque tu aimes à monter à cheval, petite sauvage, je viendrai te prendre quelquefois en cachette. — La Gloriette n'eut pas le temps de répondre, car le petit homme fouetta son cheval et disparut.

Au rebours de ce géant de la fable qui reprenait des forces en touchant la terre, notre fugitive perdit courage dès qu'elle sentit le sol sous ses pieds. Comment allait-elle s'excuser de son escapade ? A la pensée qu'on allait peut-être lui adresser des reproches, elle était tentée de s'en retourner, quoique la nuit fût devenue sombre et froide ; mais elle mourait de faim, et elle était si fatiguée qu'elle serait tombée sur le pavé au premier pas. Elle se décida à soulever timidement le marteau.

Aussitôt Annette parut à la fenêtre avec une lampe, et s'écria joyeusement : — C'est elle ! c'est elle ! — Au bout de deux secondes la porte s'ouvrait, et la Gloriette était reçue comme l'enfant prodigue de l'évangile. Annette alluma deux chandelles, Jean jeta une poignée de bois vert dans le feu, et la Gabrielle servit sur un coin de la table les restes du souper.

La Gloriette se chauffa et mangea avidement, puis elle s'endormit. On fut obligé de remettre au lendemain les questions, les caresses et les reproches.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle se vit entourée de toute la famille Richardis. Annette et Gabrielle l'embrassèrent à plusieurs reprises, et Bonsoir lui donna une petite tape sur la joue. Ce fut la Gabrielle qui parla la première.

— Vous allez me gronder, ma mère blanche, s'écria vivement la Gloriette en l'interrompant au premier mot. J'aime mieux que vous me battiez, comme faisait ma mère noire ; prenez un bâton et frappez fort, je ne me plaindrai pas, mais je m'en irai.

Cette déclaration coupa la parole à la Gabrielle. Elle ne savait comment s'adresser à cette petite fille pour ne pas la blesser.

— Nous ne te ferons pas de reproches, dit-elle enfin. Mais dis-nous pourquoi tu nous as quittées, méchante enfant. Tu n'aimes donc personne ici ?

A cette question, la Gloriette pleura et ne répondit pas.

— Nous t'avons cherchée comme une aiguille dans tout le village.

— J'étais bien loin d'ici.

— Et pourquoi étais-tu partie sans nous rien dire ?

— Je n'en sais rien.

— Où étais-tu allée ?

— Du côté de la montagne. A force de marcher, je m'étais perdue.

— Et comment as-tu retrouvé ton chemin ?

— C'est un garçon meunier que j'ai rencontré par hasard, et qui m'a ramenée avec lui au village. Est-ce que vous n'avez pas entendu hier au soir la sonnette d'argent de son cheval ?

— Son cheval avait une sonnette d'argent ! s'écria Bonsoir avec épouvante. Mais alors c'était le Drac déguisé en garçon meunier.

— Qu'est-ce que c'est que le Drac ? demanda curieusement la Gloriette.

A cette question, les trois Richardis se regardèrent en silence.

IV.

Il est à regretter que Charles Nodier, ce voyageur infatigable du monde fantastique, ait toujours dirigé vers le nord sa précieuse et brillante imagination. Le poétique auteur de *La Fée aux miettes* s'est trompé en disant que nos hameaux étaient trop savants pour qu'il fût possible de profiter de leurs légendes. Si Nodier avait connu le bizarre et hardi lutin que tout le Midi de la France appelle le Drac, il en aurait fait certainement le sujet de quelque admirable fantaisie, ne fût-ce que pour doubler, par le contraste, le charme idéal de la vaporeuse figure de Trilby.

Jamais, en effet, deux lutins ne se ressemblèrent moins que Trilby et le Drac. Trilby est l'expression d'une pensée toute spiritualiste. Aussi est-on étonné de le voir condamné si cruellement par la voix des cloîtres. A quoi bon fulminer l'anathème contre une nature aussi douce, aussi sympathique? L'esprit

d'Argail est peut-être l'ange gardien qui, par sa naïve passion, préserve Jeannie de tout amour coupable. Jamais désirs furent-ils plus purs, jamais affection plus chaste que la sienne? La fidélité domestique n'a pas d'emblême plus touchant et plus complet. Trilby est la voix pieuse du foyer qui, par ses vagues enchantements, berce les rêveries de la femme et l'empêche de prêter l'oreille aux bruits du dehors. Tant que cet hôte mystérieux habite la cabane de Dougal, il est plutôt l'ami que l'amant de Jeannie; ce n'est pas de sa présence que le mari doit s'inquiéter, car il distrait ou captive par ses jeux inoffensifs les ardentes aspirations d'une âme inquiète : c'est lorsqu'il ne sera plus là que la pensée de Jeannie prendra une forme humaine et que le danger planera sur la cabane de Dougal. Admirable création du mysticisme ! Le spirituel et délicat Nodier avait bien compris la nature intimement chrétienne de l'esprit du Nord, puisqu'il avait fait de son héros fantastique le frère de saint Colomban : si bien qu'on pourrait presque dire saint Trilby, lorsqu'on prononce le nom de cette créature aimante et résignée.

Le Drac, esprit intermédiaire comme Trilby, se rapproche plus de l'enfer que du ciel. Ce n'est pas le lutin d'une cabane : il déteste les vertus domestiques. Tout un village, tout un canton lui appartiennent ; il en représente fidèlement tous les vices, tous les ridicules. C'est un être Protée qui re-

produit, d'époque en époque, les divers changements de caractère qui surviennent dans l'esprit des masses auxquelles il se mêle. Au temps où Pallas-des-Gendarmes était une commanderie, on l'a vu souvent apparaître avec la croix de Malte sur la poitrine ; on l'appelait alors le *petit chevalier*. Avant la révolution, il aimait surtout l'habit enfariné du moulin ; il représentait en ce temps-là le Jacques Bonhomme du Midi, prêt à faire claquer son fouet de meunier contre le seigneur et le prêtre. Sous la république, le bonnet bourgeois se transforme en bonnet phrygien : le Drac se mêle de propagande révolutionnaire, fait condamner comme suspects les maris des Palladiennes qu'il aime, et il est connu dans le pays sous le nom du *petit jacobin*. Sous la Restauration, il traîne le sabre retentissant de l'Empire, et il partage avec Napoléon le glorieux sobriquet de *petit caporal*. Enfin, vers 1830, il se montre un moment en garde national pour reprendre presque aussitôt son costume favori, celui de garçon meunier. Ce déguisement ne l'empêche pas d'en revêtir une multitude d'autres, selon ses besoins et ses désirs. Le Drac n'a aucune croyance, aucun respect. Il est tapageur, vantard, paresseux, perfide, cynique ; défauts prononcés dont l'ensemble représente le mauvais côté du caractère languedocien. Au lieu d'accepter avec résignation comme Trilby une humble place auprès du foyer, il s'introduit, bon gré mal gré, dans l'hostal, tantôt comme un voleur, en brisant la serrure, tantôt

comme un gamin, en cassant les vitres. Dans les maisons amies, il lui arrive souvent de garder l'incognito et de ne se révéler que par un petit bruit de pas ou un rire léger. Méchant par habitude, il est bon par hasard ou par caprice. Ainsi que certains bandits d'Ecosse ou d'Italie, il impose des obligations, il lève des dîmes. — Malheur à celui qui se refuse à cet impôt sanctionné par l'usage ! Le lutin se vengera cruellement. Chaque four lui doit un gâteau, qu'on appelle le gâteau du Drac. Dans les moulins, le cheval de tournée est forcé de rester un jour par semaine à l'écurie pour que le Drac s'en serve dans ses courses.

Le lendemain du jour où la Gloriette avait été ramenée par le lutin à l'hostal des Richardis, le four de la rue de la Fontaine était rempli de monde. C'était la veille d'une grande fête, et, selon l'usage, chaque famille, pauvre ou riche, mêlait au pain ordinaire quelques pièces de pâtisserie. L'assemblée avait un air de joie et de tranquillité toutes particulières. On y remarquait aussi plus de propreté, plus de coquetterie que d'habitude. Ces différences provenaient sans doute de la présence des cinq ou six dames importantes de Pallas. L'activité qui régnait nécessairement dans le four le faisait ressembler à une ruche. On allait, on venait, en bourdonnant, avec le calme et la régularité d'une société d'abeilles qui fait son miel. Les femmes les plus voisines de l'ouverture du four recevaient en plein visage les

reflets vermeils de la flamme, et allaient de temps en temps prendre l'air sur le seuil de la porte, où elles causaient avec les jeunes filles qui revenaient de la fontaine. Celles-ci posaient un moment sur le seuil leurs cruches pleines, et sans quitter de la main les anses ruisselantes, elles échangeaient rapidement quelques médisances, et s'enfuyaient ensuite en courant pour regagner le temps perdu. Agitées par la vitesse de la marche, les cruches laissaient échapper l'eau, qui arrosait les pieds et les mains des fugitives. Rougies par cette aspersion intermittente, les mains étaient d'une fraîcheur de coloris digne de Rubens; elles se détachaient admirablement sur le vernis éclatant des cruches.

L'intérieur du fournil aurait aussi présenté des effets charmants au grand peintre de l'école flamande. Sur de longues tables parallèles, la pâte brune ou blanche s'aplatissait sous des rouleaux et se creusait en rond par la seule pression d'un poing nerveux. Des œufs d'une belle couleur jaune, battus comme pour une omelette, tombaient dans ces creux préparés d'avance, à travers des doigts saupoudrés de fine fleur de farine. Les bagues nuptiales, un moment obscurcies, brillaient alors de tout leur éclat sur les doigts annulaires. Des flots d'huile remplaçaient quelquefois les œufs, et l'air était embaumé des parfums qu'on répandait sur les gâteaux des familles riches. Il n'est pas rare, en ce cas, de voir une des cinq ou six dames dont nous avons parlé

INST. OXFORD TAYLOR

verser à la ronde sur les gâteaux de ses voisines les parfums qu'on vient d'apporter pour les siens. Personne ne se plaint de cette libéralité, excepté les servantes, que leurs maîtresses envoient aussitôt chercher d'autres flacons.

Au milieu de cette activité calme et de cette fraternité gracieuse, Annette et la Gabrielle sont nécessairement les femmes les plus occupées du fournil; obligées d'avoir l'œil partout, de répondre presque en même temps à cent questions différentes, elles n'avaient guère le temps, ce jour-là, de songer à la Gloriette, qui, de son côté, ne songeait à personne. Debout à côté du four, la petite fille regardait curieusement rougir la voûte surbaissée, et jetait toutes les cinq minutes des poignées de buis vert dans les flammes. Ce buis pétillait, se tordait, et la Gloriette s'amusait à voir les petites feuilles dentelées éclater et pâlir en une seconde. Au milieu du four, la lumière était blanche et douce comme celle qui entoure les anges.

Au moment où la Gabrielle et sa fille se préparaient à enfourner, un bruit venu du dehors commençait à se répandre dans la salle.

— Vous ne savez pas ? vous ne savez pas ? disait mystérieusement sur le seuil de la porte une jeune fille qui revenait de la fontaine. Un grand malheur vient d'arriver cette nuit au meunier du moulin d'Aval.

— Ah ! mon Dieu ! le pauvre garçon ! une si

nombreuse famille! On a bien raison de le dire, il pleut toujours sur les mouillés. Par bonheur, il y a dans le village des âmes charitables qui s'intéressent aux braves gens. Pierre Simon est le meunier de toutes les bonnes maisons. A la première occasion, ses pratiques lui laisseront double mouture, le crieur public fera une collecte pour lui, monsieur le curé parlera de l'accident au prône de demain, et dans quelques jours Pierre Simon remerciera le bon Dieu de l'avoir maltraité. Ma foi! tout bien considéré, il vaut mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais que lui est-il donc arrivé, à ce brave meunier? contenous donc cela, petite. Entre un peu dans le fournil, tu seras plus à ton aise pour défiler ton chapelet.

— Oh! je n'ai pas le temps, je suis pressée. D'ailleurs, qui garderait mes cruches pendant que je m'amuserais à babiller là-dedans? Non, non, laissez-moi partir; la première venue vous dira cela mieux que moi. Adieu! adieu! allez, si vous voulez, à la fontaine. Tout le monde en parle; il y a foule.

La curiosité n'est jamais plus grande que lorsqu'il s'agit d'un malheur. Alléchées par les réticences d'une fille bavarde et peut-être menteuse, la plupart de ces femmes, si calmes il y a quelques minutes, quittent le fournil en désordre et se précipitent vers la fontaine. Il n'est rien de plus exagéré et de plus fugitif que les mouvements des têtes méridionales. A la nouvelle du malheur survenu à Pierre Simon, toutes nos Palladiennes avaient témoigné une pitié

verbeuse et bruyante qui, en roulant sur elle-même comme une pierre lancée du haut d'une montagne, avait fini par s'écarter complètement de son impulsion primitive. On avait d'abord plaint le malheureux, puis on l'avait consolé, puis enfin on l'avait presque félicité de son malheur, et tout cela dans la même tirade. Il n'était resté de cet étalage de grands sentiments qu'une seule chose : la curiosité.

Le malheur arrivé à Pierre Simon était loin, d'ailleurs, d'être aussi grave qu'on l'avait imaginé. On s'attendait à une catastrophe, ce n'était qu'un évènement fâcheux et de peu d'importance. Voici toute l'histoire en deux mots : le meunier, pressé par un surcroît de travail, avait envoyé son cheval en tournée le jour où le Drac avait l'habitude de s'en servir. Le lendemain, le cheval avait disparu avant l'aube et n'était revenu que le soir, brisé de fatigue et ruisselant de sueur. A peine rentré dans l'écurie, il s'était abattu au pied de la crèche et ne s'était plus relevé. Un vol de corbeaux l'avait accompagné jusqu'au moulin. — Tout le monde, dans le fournil et hors du fournil, donna tort à Pierre Simon. La vengeance du Drac était toute naturelle. Chose convenue, chose due. Les seules personnes sur qui ce récit eut une influence marquée furent la Gabrielle, Annette et la Gloriette. — Les deux Richardis avaient oublié de faire le gâteau du Drac. Effrayées de leur négligence, elles s'empressèrent de la réparer. Prévenues que le Drac était de mauvaise hu-

meur, elles choisirent la plus blanche farine, les œufs les plus frais et la fleur d'oranger la mieux distillée. En un clin-d'œil la pâte parfumée fut arrondie, modelée et mise au four dans l'endroit le plus favorable. De temps en temps la Gabrielle jetait un regard sur ce précieux gâteau. Lorsqu'il fut cuit à point, la croûte en était si dorée, la forme si gracieuse, le parfum si délicat, que plusieurs personnes en eurent envie et le demandèrent à la fournière. Celle-ci n'eut qu'à répondre :

— C'est le gâteau du Drac.

Ce mot seul fit tomber à l'instant toutes les convoitises. Le cri général fut : — N'en parlons plus ; mettons que nous n'ayons rien dit. — Ce respect universel pour le Drac frappa l'imagination de la Gloriette. Elle se rappela avec une espèce de plaisir craintif toutes les circonstances du voyage qu'elle avait fait avec le lutin, à cheval sur ce pauvre limousin à qui cette course effrénée avait coûté la vie. — Chose étrange ! elle ne regretta pas le moins du monde l'innocente victime. Les enfants sont orgueilleux, comme les hommes, de la protection amicale d'un être puissant, devant lequel tout tremble et s'humilie. Le Drac, esprit fantasque, tyrannique, toujours malicieux lorsqu'il n'est pas méchant, avait été bon pour la Gloriette ; il lui avait parlé dans la langue de ces tribus vagabondes au sein desquelles s'était passée son enfance. La petite sauvage répétait avec joie dans son esprit les mots que le Drac avait

prononcés dans cet idiome mystérieux que personne ne comprenait à Pallas. Le Drac était pour elle un souvenir présent de la patrie errante. Aussi la Gloriette vit-elle bientôt le lutin sous un aspect tout-à-fait rassurant. Les impressions de terreur s'effacèrent pour faire place à de douces émotions. La petite fille s'endormit ce soir-là au bruit harmonieux de la sonnette d'argent qu'elle avait entendue la veille pour la première fois. Elle oublia le fouet impitoyable du Drac et le prompt châtiment de Pierre Simon. La seule pensée qui brillât dans ses yeux, parmi les souvenirs du jour précédent, fut naïvement celle-ci :

— Il avait de bien jolies boucles sur ses petits souliers !

V

Si cette simple histoire était un roman, au lieu d'un récit mis en action, nous suivrions, année par année, l'existence singulière de notre chère Gloriette : pas une pensée ne s'élèverait dans ce jeune esprit, sans que notre plume la saisît au passage; nous écouterions, les mains croisées sur les genoux et le regard fixe, comme le faisait toute la famille Richardis, ce gracieux et incompréhensible babil d'hirondelle qui attendrissait de plus en plus la rude écorce dont l'âme de Bonsoir était cuirassée. Que d'épisodes charmants à détailler, que d'élans à décrire, que de vagues et mystérieux sentiments à surprendre avec des précautions infinies ! Quelques mois seulement suffirent à la famille Richardis pour comprendre que la Gloriette ne serait jamais un pilier de fournil. Attachée désormais au village par de solides affections, elle n'essaierait plus de retrouver par-delà les montagnes la bande de *caracos* dont elle avait par-

tagé autrefois les fatigues et les dangers; mais ses instincts vagabonds devaient persister dans de certaines limites. La Gloriette erra dans le village et dans les environs, comme elle aurait erré par toute la terre si les circonstances n'étaient venues changer violemment sa destinée. On la trouvait tantôt sous l'ormeau de Sully, planté au milieu de la place où aboutit la grande allée d'acacias, tantôt sur le sable brûlant de la rivière, tantôt les pieds pendants dans le ruisseau des Mauves qui traverse presque furtivement le village, sous une multitude de pontils qui servent de perrons à toute une rangée de maisons. Sous l'ormeau, elle jouait aux billes avec les petits garçons ; sur le sable de la rivière, elle s'amusait à tracer du bout du doigt une infinité de cercles capricieux qu'elle avait vu faire à sa mère pendant son enfance ; enfin, au ruisseau des Mauves, elle se plaisait à troubler l'eau au-dessus des bestiaux qui venaient s'y abreuver. Quelquefois le valet d'écurie, s'apercevant de la manœuvre, s'élançait vers la Gloriette en faisant claquer son fouet. Celle-ci, insensible en apparence à ces menaces retentissantes, continuait à agiter ses pieds dans l'eau, en regardant le valet du coin de l'œil ; elle le laissait s'avancer le plus près possible, puis tout à coup elle levait ses jupons comme deux ailes, et sautait lestement dans le ruisseau qu'elle traversait pour ainsi dire au vol. Elle échappait ainsi à la poursuite du rustre, qui s'écriait en laissant tomber son fouet :

— Cette petite Gloriette n'est pas une fille, c'est un oiseau.

Au reste, elle était considérée comme telle par tout le village. — Vous verrez, disait Bonsoir à sa mère, qu'un beau jour il lui poussera des plumes sous sa robe, et qu'elle s'envolera pour ne plus revenir.

— Imbécile ! répondait la Gabrielle, comment peux-tu supposer de pareilles sottises ?

— Ne riez pas, continuait Jean, ce que je dis là est sérieux. Autrefois, j'ai cru qu'elle était un enfant du Drac; maintenant je suis persuadé qu'elle est venue du pays des hirondelles et qu'elle y retournera tôt ou tard. Vous aurez beau dire et beau faire, vous ne me tirerez pas cela de la tête.

Annette riait beaucoup des suppositions de Jean; mais elle n'aurait pas mis la main au feu pour soutenir qu'elles étaient fausses; l'humeur vagabonde et la vivacité de la Gloriette faisaient que de tous côtés on lui confiait toutes sortes de commissions. Lorsqu'elle passait dans la rue, elle était appelée par huit ou dix voix à la fois.

— Gloriette, veux-tu aller me remplir cette cruche à la fontaine ? je te donnerai deux sous pour ta peine.

— Gloriette, veux-tu aller porter le dîner à nos moissonneurs ? Il y a pour toi dans le panier quatre gimblettes d'Alby.

— Gloriette, tu viendras ce soir à quatre heures ;

nous avons besoin de toi pour aller garder le linge à l'olivette (1).

— Gloriette, ne manque pas de passer à l'hostal demain matin, nos linottes manquent de chenevis, tu iras en chercher à la grande horte (2), en face de l'église ; toujours au même endroit, tu sais ?

C'est ainsi que vivait notre petite sauvage, faisant des commissions pour tout le monde, et payée tantôt en friandises, tantôt en monnaie de cuivre, quelquefois en robes d'indienne et en fichus rayés que les dames de Pallas lui donnaient en cadeau. Ses habits et sa nourriture n'occasionnaient donc aucune dépense à la Gabrielle ; elle ne demandait qu'une chose à sa mère adoptive, c'était de laisser le soir la fenêtre du rez-de-chaussée entr'ouverte ; on ne s'inquiétait plus de l'heure de sa rentrée. Quelquefois Annette, que la pensée de son cousin Richardis empêchait de dormir, entendait grincer l'espagnolette de la croisée du fournil. Elle disait alors en se retournant sur son lit :

— Voilà la Gloriette qui se couche ou qui se lève.

Cette vie de hasard ne causait aucun tort à la santé de la petite fille ; semblable à ces fourmis qui traînent quelquefois des masses plus grosses qu'elles-mêmes, la Gloriette se chargeait de transporter d'un

(1) C'est dans les champs d'oliviers qu'on fait ordinairement sécher le linge après la lessive.

(2) Jardin potager.

endroit à un autre des fardeaux d'une grosseur prodigieuse. Pour expliquer pourquoi elle ne succombait pas à de pareils efforts, on supposait que le Drac portait lui-même les objets confiés à la Gloriette, et que celle-ci marchait légère, insouciante, devant le lutin courbé sous le faix. A force de courir par monts et par vaux, au service de tout le monde, la Gloriette avait amassé quelques sous qu'elle avait transformés en pièces blanches. Le premier usage qu'elle fit de son petit trésor fut d'acheter une paire de souliers fins avec de petites boucles d'argent, semblables en tout à celles du Drac. Le bruit courut que c'étaient les mêmes.

Ce premier luxe, acquis par le travail, rendit la Gloriette plus paresseuse. Elle passait des journées entières au soleil, occupée à regarder ses fins souliers et les petites boucles d'argent étincelantes comme deux étoiles. Lorsqu'on l'appelait pour l'envoyer quelque part, elle répondait souvent : — Je n'ai pas le temps; — ou bien : Je gâterais mes escarpins. — Il y avait des jours dans la semaine où il était impossible de la rencontrer. On prétendait qu'elle courait les champs avec le Drac, galopant en croupe derrière lui, ou poursuivant à sa suite les lièvres et les lapins du canton.

Cependant la Gloriette grandissait, et l'on commençait à dire dans le village : Cette petite fille tournera mal. — Quelques bonnes femmes reprochèrent à la Gabrielle de la laisser vivre de cette

façon, en dehors de tout principe religieux. Que pouvait-on attendre d'une *caraca* qui n'allait ni à la messe, ni aux vêpres, et qui ne savait peut-être pas que Jésus-Christ était venu sur la terre pour sauver son âme? — Les dévotes avaient raison, la Gloriette était complètement ignorante en matière de foi. Hormis une espèce de prière en langue inconnue qu'Annette lui avait entendu murmurer le jour de son entrée à l'hostal des Richardis, la Gloriette ne remplissait aucun des devoirs que la religion impose. Elle vivait tout simplement comme les oiseaux et les fleurs qui ne chantent pas des hymnes à l'Eternel, quoi qu'en disent aujourd'hui les poètes vaporeux et mélancoliques. Si elle avait une adoration dans le monde, c'était au soleil qu'elle l'adressait à son insu. Dans les jours ardents de la canicule, elle se couchait le long des murailles blanches, dans les sentiers sans gazon qui serpentent à travers les vignes, et là, les épaules découvertes, les jambes presque nues, elle recevait le dieu par tous les pores, sans faire plus de mouvements qu'une couleuvre repliée sur elle-même.

Les personnes pieuses, jugeant la Gloriette d'après les principes de leur foi, trouvaient cette conduite horriblement scandaleuse, et nous devons convenir qu'à leur point de vue la Gloriette devait être un monstre d'iniquité. Rien de plus innocent pourtant et de plus spontané que les allures de cette jeune fille. Elle avait reçu de la na-

ture méridionale, cette mère féconde et paresseuse, une organisation toute païenne. Néanmoins il fut décidé que la Gloriette serait baptisée, apprendrait le catéchisme, ferait sa première communion et se marierait ensuite d'une manière édifiante avec un brave garçon de l'endroit, le fils de Gabrielle Richardis, par exemple. A la seule idée de cette union qui ne pouvait avoir lieu, en tout cas, que dans deux ou trois ans, l'excellent et niais Bonsoir, de mieux en mieux disposé pour la Gloriette, ne pouvait se défendre de verser des larmes de joie.

— Ah ! ce serait trop de bonheur pour moi, disait-il en secouant la tête. Jamais une pareille fortune ne m'arrivera.

— Qui sait? disait Annette. Il est possible que notre bon curé apprivoise notre petite folle, et alors...

— Oui, compte là-dessus, et bois de l'eau de roche. Notre curé y perdra son latin, et il s'attirera peut-être quelque méchante affaire avec le Drac.

Malgré les prédictions de Bonsoir, l'éducation religieuse de la Gloriette fut résolue par le conseil des dévotes. Il fut décidé qu'on la baptiserait solennellement. Comme elle n'avait pas de famille, Bonsoir et sa mère furent naturellement choisis pour lui servir de parrain et de marraine. On la revêtit de la robe blanche des catéchumènes, et on la conduisit en grande pompe à la chapelle des fonts baptismaux. La cérémonie dura longtemps. Au moment où le

prêtre prononçait les paroles sacramentelles, la Gloriette remarqua que tout le monde avait les yeux sur lui, et elle profita de cette préoccupation générale pour s'esquiver. Depuis cinq minutes elle étouffait dans le mur vivant qui l'entourait. Sa poitrine manquait d'air. Elle allait se trouver mal. Mince et flexible comme elle l'était, il ne lui fut pas difficile de se glisser subtilement jusqu'à la porte de l'église. Une fois arrivée là, elle s'élança au grand galop du côté des jardins, et deux jours se passèrent sans qu'elle remît le pied dans le village.

La confusion du curé et des assistants fut au comble lorsqu'ils s'aperçurent que la catéchumène avait disparu.

— Je vous l'avais bien dit ! s'écria Bonsoir.

Un doute pénible s'éleva dans l'âme du curé. A quel moment la récalcitrante s'était-elle enfuie ? Le sacrement avait-il été efficacement administré, ou les paroles de la sainte formule s'étaiant-elles perdues dans l'air ? Il eût été trop cruel pour ce bon pasteur de penser que, par inadvertance, il avait baptisé le vide. Il préféra croire que la diabolique *caraca* avait reçu les bienfaits du sacrement. Elle fut donc inscrite sur les registres de la paroisse sous le nom de Jeanne-Gabrielle. La Gloriette n'en conserva pas moins le nom de Gloriette.

Les dévotes mystifiées voulurent prendre leur revanche ; elles cherchèrent à ramener au bercail la brebis égarée ; mais Bonsoir, dont la Gloriette avait

réclamé la protection, déclara brutalement que, si quelqu'un tentait d'emmener la petite à l'église malgré elle, il se faisait fort de lui casser bras et jambes. Cette menace effaroucha les dévotes, qui accusèrent alors le Drac de tout le mal qui était arrivé. Le curé répéta l'accusation au prône, et il fit défense à tous les bons chrétiens de donner asile chez eux à une malheureuse *caraca* qui avait des relations avec un esprit de ténèbres. La Gabrielle, femme simple, mais bonne, refusa d'abord de chasser la Gloriette; mais les dévotes menacèrent de mettre le four en interdit; il n'y avait pas moyen de résister. Bonsoir insista cependant de toutes ses forces pour que sa mère tînt bon. Tout fut inutile. Annette elle-même ne put fléchir Gabrielle, caractère bon et faible, qui ne savait pas se roidir contre une volonté entourée des prestiges de la religion.

— Ma mère, puisque vous chassez cette enfant, dit aigrement Bonsoir, je ne resterai pas une heure de plus chez vous. Adieu, portez-vous bien. J'ai fini mon apprentissage aujourd'hui, demain je quitte le village pour faire mon tour de France. Si la Gloriette veut venir avec moi, je l'emmène. Dans tous les cas, vous ne me reverrez que dans deux ans.

— Tu pars! tu m'abandonnes! s'écria la Gabrielle en pleurant. Tu préfères donc la Gloriette à ta famille?

— Je la préfère au monde entier, ma mère, répondit Bonsoir avec une emphase si vraie que per-

sonne n'aurait eu le droit de trouver le pauvre garçon ridicule.

— Eh bien ! alors, bon voyage ! Ne remets plus les pieds chez moi, dit crûment la Gabrielle ; je te renie pour mon fils, entends-tu ?

— Vous chassez ce pauvre Bonsoir, murmura alors une voix douce et triste. C'est peut-être à cause de moi ?

La Gabrielle se retourna et vit la Gloriette en pleurs. Cachée derrière les fagots, près du foyer, elle n'avait rien perdu de la conversation de Jean et de sa mère.

— Pourquoi m'avez-vous recueillie ? continua l'enfant sur le même ton douloureux. Il valait mieux me laisser mourir de froid sur le pavé, si vous deviez un jour me mettre à la porte de l'hostal.

Ce reproche bien mérité, adressé à la Gabrielle avec une touchante simplicité, produisit plus d'effet sur son cœur que les aigres supplications de Bonsoir et les vives instances d'Annette. Chez les personnes faibles, tous les mouvements extrêmes se touchent. La Gabrielle était admirablement disposée aux tendres émotions, par cela même qu'elle venait d'atteindre au paroxisme de la colère.

— Ah ! s'écria-t-elle tout à coup en ouvrant ses bras à la Gloriette, je n'aurai jamais la force de renvoyer mon enfant. — Quant à toi, mauvais sujet, ajouta-t-elle en s'adressant à Bonsoir et tâchant de

ressaisir sa colère, ne crois pas que je te pardonne. Je voudrais te voir à cent lieues d'ici.

—Vous ne dites pas ce que vous pensez ; je reste, dit Bonsoir moitié sanglotant, moitié riant, et je sens là, voyez-vous, que je ne vous ai jamais aimée comme en ce moment.

Annette, qui épiait du haut de l'escalier le dernier mot de cette scène, descendit alors comme un tourbillon, et vint se mêler à l'attendrissement général.

— Ma foi ! dit la mère avec un geste de résolution trivial et sublime, advienne que pourra ; maintenant la chose est faite.

— Laissez donc ! s'écria Jean avec une magnifique brutalité, ceux qui ne seront pas contents de vous n'ont qu'à se plaindre à moi ; ils seront bien reçus, je vous en réponds.

Un petit rire saccadé retendit du côté des fagots.

— Le Drac ! c'est le Drac ! dit la Gabrielle.

— Que craignez-vous, dit la Gloriette ; le Drac n'est pas méchant. Je suis sûre qu'il vient me prendre pour aller à la foire de Caunes ; vous savez qu'elle commence aujourd'hui. Tenez, ajouta-t-elle en ouvrant la porte, voilà le cheval du Moulin du Roi qui m'attend.

La Gloriette sauta sur une espèce de borne qui servait de montoir, et de là sur le cheval. On entendit dans la rue un grand coup de fouet, et la bête partit au galop.

— Adieu ! à demain, dit la Gloriette.

VI

Quelques jours après cette scène, les dévotes, qui avaient exigé l'expulsion de la catéchumène révoltée, venaient prier la Gabrielle de la reprendre, parce que, disaient-elles, il ne fallait pas désespérer de voir cette fille égarée revenir à de meilleurs sentiments. Dieu veut que le pécheur se convertisse, mais il veut aussi qu'il vive. Abandonner tout-à-fait la Gloriette, c'eût été peut-être la pousser jusqu'au fond de l'abîme. Il valait mieux lui donner asile malgré sa mauvaise conduite; on pouvait tout espérer du temps et de la grâce d'en haut.

La Gabrielle se douta bien que la grâce d'en haut n'était pas la seule considération qui eût tout à coup changé les dispositions de ces bonnes âmes. Elle apprit en effet dans la soirée que les dévotes éprouvaient depuis une semaine ou deux toutes sortes de contrariétés dans leur intérieur. Le Drac les tour-

mentait continuellement par des espiégleries damnables. Prenaient-elles leur livre de prières pour se recueillir dans une pieuse méditation, elles trouvaient sous le sinet, à la place des saintes images, des peintures frivoles qui les faisaient rougir jusqu'au cramoisi. Elles ne pouvaient faire un pas hors de la maison sans faire des chutes ridicules qui excitaient les rires des libertins. M. le curé n'était plus au confessionnal ce père indulgent et causeur à qui il est si doux de raconter ses scrupules de conscience : il était tout à coup devenu sévère, taciturne, presque menaçant ; c'est que le digne pasteur avait eu aussi sa part de contrariétés et de tourments. Le Drac poussait chaque matin l'aiguille de sa montre pour la faire avancer ou retarder, en sorte que le curé était traité de paresseux par les uns et d'indiscret par les autres. On se plaignait de ce que les offices n'avaient plus aucune régularité. La première messe se disait à quatre heures du matin, et les vêpres se chantaient à cinq heures du soir. Une grande partie des fidèles adressèrent à l'évêque du diocèse une pétition tendant à obtenir l'interdiction de monsieur le curé. Deux chantres donnèrent leur démission, et le conseil de fabrique s'abstint de siéger au banc d'œuvre. Le bedeau lui-même retira sa confiance au chef de la paroisse.

Tout ce désordre était causé par le Drac. Bonsoir ne s'y trompa pas. Il devina que plus la Gloriette grandissait, plus le Drac s'attachait à elle. Or,

comme toutes les *amies* du lutin périssaient misérablement, Jean restait quelquefois pétrifié de douleur en songeant à l'avenir de la Gloriette. Il devenait tous les jours plus amoureux et plus inquiet. Sa haine contre le Drac s'augmentait de tout son amour pour la Gloriette. Sur ces entrefaites, Annette se maria avec son cousin Richardis. Les invités dansèrent après le repas de noces. Dès ce moment la Gloriette devint folle de danse ; le carnaval arriva ; Bonsoir ne quitta plus la Gloriette, il se masqua pour la suivre. La Gloriette se faisait un jeu de lui échapper. Au moment où il la croyait à ses côtés, la danseuse frappait du pied et disparaissait au milieu de la foule. La raison du pauvre diable ne résista pas à ces épreuves. Bonsoir tomba dans une sorte de folie particulière, qui se rattachait par un côté aux croyances superstitieuses du pays.

Il y a dans le village, à l'état de tradition constante, une espèce de symbole de foi, relatif au Drac. Tout le monde croit, par exemple, que le Drac ne peut point abuser d'une jeune fille qui n'a pas seize ans. De plus, il ne peut s'en emparer qu'en se révélant à elle avec des attributs diaboliques. Si la jeune fille, effrayée de cette soudaine transformation, pousse un cri de détresse vers le ciel, elle est sauvée. On a aussi la conviction que le Drac souffre, comme un homme, si on le frappe pendant qu'il est revêtu de la forme humaine. Il y a plus : le Drac est sujet, si

cela peut se dire, à des morts temporaires. Lorsqu'on anéantit l'enveloppe matérielle dont il se couvre, il ne peut plus reparaître sous cette même enveloppe, et pendant huit jours il ne donne aucun signe d'existence. Au bout de ce temps, il lui est permis de se révéler de nouveau, mais sous une autre forme. Bonsoir tira, dans sa tête troublée, les conséquences de cette croyance bizarre. Il se figura que, s'il parvenait à détruire le Drac chaque fois que celui-ci prendrait une forme nouvelle, il finirait par se débarrasser définitivement de son rival. Il se mit donc à l'œuvre avec cette ténacité qui caractérise les fous. Une mouche volait en bourdonnant autour de la Gloriette; aussitôt Bonsoir attrapait l'insecte et l'écrasait sous le talon. Voyait-il un garçon meunier passer au galop devant l'hostal, le malheureux courait après l'homme enfariné et le rouait de coups s'il parvenait à l'atteindre. Un jour, il s'imagine que, pour se rapprocher de la Gloriette, le Drac lui a dérobé sa propre forme. Alors il s'examine des pieds à la tête, se surveille, se soupçonne et craint de remuer, de peur de perdre ses propres traces. Il lui arrive quelquefois de se serrer lui-même dans ses bras, en s'écriant comme l'avare de Molière : — Ah ! coquin, je te tiens ! Le Drac était si fin, et Bonsoir si dépourvu de ruse, que celui-ci ne devinait jamais le véritable déguisement de son rival.

Cependant la Gloriette approchait de sa seizième

année. Sa taille s'était élevée, arrondie. Son regard avait un rayonnement inquiet et ardent. Sa bouche, plus vermeille, avait acquis des reliefs et des contours qui lui manquaient. Elle s'était pour ainsi dire dépliée comme ces feuilles d'avril qui se développent aux premiers rayons de mai. Le sang affluait plus vite au front et au cœur. Son teint, presque noir autrefois, s'était merveilleusement éclairci. Une belle nuance brune colorait sa peau fine, transparente, sous laquelle on voyait se dessiner les plus petites veines. Les épaules, encore imparfaites, avaient des ondulations charmantes qui s'accordaient avec le mouvement du sein. Enfin la Gloriette en était à ce moment délicieux où le voile tremble sur la statue, animée déjà par la vie intérieure. Quoique fou, Bonsoir sentait que ce n'était plus là cette enfant aux brusques allures qu'il avait d'abord détestée. Lorsqu'elle marchait, ses mouvements avaient quelque chose qui attirait, comme le flot attire le flot. On surprenait dans ses yeux d'éclatantes lueurs dont on était ébloui. Sa parole même, autrefois si enfantine et si gaie, réveillait dans le cœur de Jean une sorte d'écho douloureux.

— Gloriette, lui dit-il un soir en la regardant avec ces yeux de fou qui semblent flotter dans une autre atmosphère que la nôtre, il faut que je te dise quelque chose qui te fera en même temps du plaisir et de la peine. Je trouve que tu deviens trop belle. Ne ris pas, c'est un mauvais signe. Je sens que tu

ne peux pas rester comme cela. Je devine que tu vas nous quitter. Annette, ma mère, vous ne remarquez pas que, lorsqu'elle marche, ses pieds ne touchent pas la terre ?

— Pauvre fou, dirent Annette et Gabrielle en hochant la tête.

— Pour moi, continua Bonsoir, depuis ce matin, je vois le jour entre le plancher et ses pieds toutes les fois qu'elle bouge.

La Gloriette se mit à rire et vint s'asseoir sur les genoux de Jean.

— Comme elle est légère, mon Dieu ! Je suis sûr qu'elle ne pèse pas une once.

Bonsoir se cacha les yeux avec ses mains, puis, repoussant la jeune fille :

— Va-t-en, va-t-en ! dit-il ; si tu restais encore une minute sur mes genoux, tu me tuerais. Il me semble que je vais me trouver mal, si te je regarde encore. Ça ne dépend pas de moi, vois-tu. Ma vie est attachée à la tienne.

Comme la Gloriette se levait, Bonsoir, oubliant déjà ses dernières paroles, la retint par un mouvement instinctif sur ses genoux.

— Tu me quittes déjà, ma fille ! Où veux-tu aller ? Reste encore un peu comme ça ; j'ai mille choses à te dire. Attends, je cherche une idée qui me trotte tout ce soir dans la tête, et qui vient de m'échapper.

— Si c'était un papillon, dit la Gloriette, nous le poursuivrions ensemble ; mais une idée...

— Tais-toi! je crois que je la retrouve. Oui, oui, la voilà, je la tiens. Tout à l'heure, en tisonnant le feu, je pensais que tu étais maintenant une grande fille. Tu devrais songer à te marier.

— Me marier! s'écria la Gloriette en éclatant de rire, et avec qui?

— C'est toi que cela regarde; tu peux choisir. Depuis le carnaval, tous les jeunes gens du village raffollent de toi.

— Et d'où tires-tu cela, mon pauvre Jean? Tous me font la cour, c'est vrai; mais aucun ne voudrait m'épouser. Qui suis-je? Une fille sans parents, sans fortune, sans état; une vagabonde sans feu ni lieu; une paresseuse qui passe sa vie à courir de côté et d'autre, qui fait toute espèce de choses, et qui ne sait rien faire. J'aime le grand air et le soleil; mon mari voudrait me tenir à l'ombre. J'aime le bal et les mascarades; mon mari m'enverrait à la messe et aux vêpres. J'aime enfin ma liberté tout entière; et mon mari voudrait être le maître chez lui. C'est ça qui ferait un beau ménage! Mon mari crierait, moi, je chanterais. Il prendrait la pelle, je prendrais les pincettes. Nous nous battrions comme des enragés, et un beau matin tout le village dirait que la Gloriette a fait mourir son mari à petit feu. Non, non, pas de mari, pas le plus petit mari! Je n'en veux pas, je n'en prendrai pas. Je le tuerais ou il me tuerait, et ce serait dommage, car il pourrait être un brave garçon comme je suis une bonne fille.

Deux anges... séparés; ensemble... deux démons! Je préfère manger, dormir, courir, me divertir selon mon caprice et mon plaisir.

Etourdi par ce babil intarissable, sautillant, désordonné, véritable cascade d'eau vive tombant dans un abîme, Bonsoir avait perdu le fil de ses idées. Gabrielle reprit la conversation où son fils l'avait laissée.

— Comment! parmi tous nos garçons blonds ou bruns, petits ou grands, riches ou pauvres, tu n'en vois aucun qui te plaise?

— Aucun.

— Il faut avouer que tu es une singulière fille, dit Annette. Moi, je n'y ai pas mis tant de façons. Dès que j'ai vu mon cousin Richardis...

— Est-ce que j'ai des cousins, moi? s'écria la Gloriette.

— Prends garde! reprit Annette. Te voilà bonne à marier; ton heure est venue. Si tu la laisses passer, sais-tu ce qu'on dira? La Gloriette a de bonnes raisons pour n'aimer personne; elle est la fiancée du Drac.

— Le Drac, oui, le Drac, c'est lui qui te menace, ma chère enfant! s'écria la Gabrielle; songe que tu es entrée aujourd'hui dans ta seizième année. Si tu savais, mon Dieu! tous les malheurs qui peuvent t'arriver. Mais non, il faut espérer que rien de tout cela n'arrivera. Promets-nous au moins de ne pas

sortir cette nuit. Nous ne serions pas tranquilles sans cela.

La Gloriette regarda Gabrielle et Annette avec un air de douce moquerie, puis elle haussa les épaules et leur dit : — Vous êtes des peureuses, je ne vous promets rien. Adieu ! Bonne nuit ! Je vais me coucher dans le fournil.

Elle se leva rapidement, et rejetant en arrière les plis de sa robe, elle s'élança en trois bonds dans l'escalier.

— Jean, dis-lui de rester, retiens-la, cours après elle, s'écrièrent à la fois les deux femmes.

Mais Jean ne fit aucun mouvement. Le regard flottant, la bouche indolemment ouverte, il s'amusait à déplacer avec les pincettes les charbons enflammés.

— Eh bien, tu ne bouges pas ? Tu la laisses partir ? Mais tu n'entends donc rien, malheureux ?

— Je vous entends parfaitement, je ne suis pas sourd, répondit Bonsoir avec une quiétude admirable. Moi aussi, j'ai craint longtemps pour cette chère Gloriette ; mais c'est que je n'avais pas réfléchi. Je ne sais pas pourquoi je lui demandais, tout à l'heure, si elle ne pensait pas à se marier. Elle n'est faite pour personne ici-bas, pas plus pour le Drac que pour moi. La Gloriette a besoin, pour vivre, d'air et de liberté. Si le Drac veut la violenter, elle déploiera ses petites ailes, et, ma foi ! plus de Gloriette ! Le Drac aura affaire à un oiseau.

— Ton pauvre frère déraisonne ce soir plus que jamais, dit tout bas la Gabrielle à sa fille. Le plus sûr est de prier Dieu pour qu'il n'arrive pas de malheur à notre chère enfant.

Comme Annette et sa mère s'agenouillaient, un cri aigu, désespéré, retentit dans le fournil. Gabrielle, Annette et Bonsoir lui-même tressaillirent de frayeur. Un frisson glacial envahit tous leurs membres, et les frappa d'une paralysie momentanée. Lorsqu'ils furent revenus de leur torpeur, ils descendirent tous trois dans le fournil. A la lueur de la lampe, ils parcoururent d'un coup-d'œil toute l'étendue de cette vaste salle. Un silence complet y régnait, comme si rien d'extraordinaire ne s'y était passé. Une seule chose troubla l'imagination des Richardis. En s'avançant vers le milieu du fournil, une bouffée d'air froid vint les frapper au visage et éteindre la lampe dans la main de Gabrielle. Ils crurent d'abord à quelque influence surnaturelle; mais ils s'aperçureut bientôt qu'à côté d'eux une large croisée était ouverte à deux battants.

— Mes enfants, dit la Gabrielle, allumons notre cierge de la Chandeleur, et prions pour l'âme de la Gloriette.

Avant de remonter au premier étage, Gabrielle voulut refermer la croisée.

— Gardez-vous en bien, lui dit Jean. C'est par là qu'elle reviendra.

VII

Les Richardis veillèrent et prièrent toute la nuit. Aux premières blancheurs de l'aube, comme le cierge pâlissait en mêlant sa flamme bleuâtre à une lumière plus puissante, les têtes fatiguées s'inclinèrent dans une sorte d'assoupissement douloureux. Une joyeuse explosion de petits cris rapides, perçants et remplis d'une bizarre harmonie, interrompit bientôt ce sommeil factice. Les Richardis ouvrirent les yeux et virent planer dans l'air une gracieuse hirondelle qui était entrée avec le premier rayon du soleil, et qui tournait autour d'eux en gazouillant et en battant des ailes avec une rapidité prodigieuse.

— C'est elle, c'est elle ! s'écria Bonsoir avec l'accent d'une joie infinie. Ma mère, ma sœur, la voyez-vous ? C'est elle, c'est la Gloriette ! Ne la reconnaissez-vous pas à son langage ?

Comme il parlait ainsi, l'hirondelle, un moment suspendue sur sa tête, partit tout-à-coup comme un

trait, et se perdit dans les hauteurs azurées de l'atmosphère. Quelques secondes après, elle reparut sous les fenêtres des Richardis, et par un rapide mouvement de va-et-vient, elle rasa mille fois, en passant et repassant, les tuiles rouges de l'hostal. Bientôt après, fatigué peut-être de ses évolutions précipitées qui semblaient prouver qu'il était poursuivi, le gracieux oiseau se mêla à un groupe d'hirondelles qui se mirent aussitôt à exécuter les mêmes mouvements. C'est depuis ce temps, me disait la vieille Anne Richardis, que les hirondelles, différentes en cela des autres oiseaux, semblent dans leur vol capricieux, rapide et continu, éviter un invisible ennemi, acharné à les poursuivre. Cet ennemi, c'est le Drac.

Bonsoir resta tout le jour à la fenêtre, occupé à suivre du regard les arcs gracieux que décrivaient les hirondelles au-dessus des maisons du village. Lorsque la nuit tomba, il ferma tristement les volets et vint s'asseoir à table auprès de sa mère et de sa sœur ; mais au lieu de manger, il croisa ses coudes au-dessus de son assiette et se mit à gazouiller pendant le souper. C'était une nouvelle folie qui succédait à l'ancienne. Le pauvre Bonsoir s'imaginait depuis quelques minutes qu'il était devenu hirondelle. Ainsi se justifiaient tant bien que mal les paroles qu'il avait dites la veille à la Gloriette : « Ma vie est attachée à la tienne. » Se croyant destiné à voler, il s'élança un soir par la croisée du

premier étage et se brisa le crâne sur le pavé. La Gabrielle, déjà affaiblie par l'âge, ne résista pas à la douleur que lui causa cet accident. Elle alla bientôt rejoindre son fils au cimetière, sous les figuiers qui tapissent les murs de la chapelle de Notre-Dame. Le vieil hostal de la rue de la Fontaine devint ainsi l'héritage d'Annette. Son mari étant son cousin paternel, le fournil demeura encore dans la famille, qui le possède depuis des siècles.

L'hirondelle des Richardis existe toujours, et lorsque le Drac devient amoureux d'une jeune fille, l'oiseau vient, dit-on, murmurer de bons conseils à l'oreille de la pauvre enfant. C'est ainsi que cette âme charmante, exilée dans l'air, qui devient, selon le mot de la bonne marraine, un véritable purgatoire pendant la mauvaise saison, répare indirectement le scandale qu'elle a causé autrefois dans le village. A mesure que les années s'écoulent, les apparitions de la bienfaisante hirondelle deviennent de plus en plus rares. Lorsqu'on ne parlera plus du Drac, on se taira sur la Gloriette. J'ai voulu raconter en peu de mots cette merveilleuse histoire avant que l'oubli en eût effacé les traits les plus curieux. Ce matin, comme je la terminais, une hirondelle, la première que j'ai vue cette année, est venue voltiger devant ma fenêtre ouverte, à deux doigts de ma plume. Il y avait là de quoi écrire un nouveau chapitre à la suite de ce conte : je me suis contenté de le rêver.

LE CURÉ DE MINERVE

—

I

Partout où croissent des oliviers, dans l'ancienne Narbonnaise, le nom de Minerve reste encore attaché au sol comme une trace indébile de la domination des Romains. La fontaine, le bois, le moulin de Minerve se rencontrent à chaque pas sur cette terre latine. A vingt lieues des Pyrénées se déroule un riche pays, moitié plaine, moitié montagne, où tiendraient sans effort deux petits duchés allemands, ce canton c'est le Minervois; une trentaine de communes populeuses dont chacune porte le nom de Minerve et se pare d'une gracieuse ceinture d'oliviers.

Le plus joli de ces villages, adossé à la montagne, se relie au bas pays par de verdoyantes ondulations qui forment en se prolongeant des abris naturels contre les terribles vents du midi. Les jardins potagers, la vigne, les prairies, le maïs et l'inévitable olivier atteignent à peine les premières maisons de la Celle-Minerve qui s'en va cacher ses derniers toits jusque sous le dôme des châtaigniers. D'après une tradition locale, ce bourg isolé aurait été jadis une grande ville unie à Narbonne par une voie romaine. Sur le passage présumé de cette voie, au milieu d'une vigoureuse touffe d'oliviers noirs, s'élève une petite chapelle circulaire dédiée à sainte Minerve, vierge et martyre. Deux nefs concentriques, séparées par de gros piliers, tournent autour d'un autel de marbre blanc placé au centre de l'édifice. Derrière l'autel, on aperçoit dans un large cadre de bois une image assez curieuse de la sainte. La patronne du Minervois est représentée avec les attributs d'une vierge sage de l'Évangile, abritant de sa main la lampe mystique. Au fond du tableau se tient immobile un hibou, dilatant ses prunelles rondes où semble brûler une huile d'or.

Les habitants du Minervois, et les gens de la Celle en particulier, gardent depuis des siècles une profonde vénération pour cette image ; tous les enfants du pays sont portés à la chapelle dès qu'on les a baptisés. Sainte Minerve donne de l'esprit aux garçons et de la sagesse aux filles. On dit prover-

bialement d'un idiot « qu'il n'a pas été porté à la chapelle, » et d'une fille étourdie « qu'elle n'a pas été présentée à sainte Minerve. » La bienheureuse image rend d'ailleurs d'autres services au canton : elle défend les oliviers contre la gelée, et protége généralement tous les fruits de la terre. Pour que tant d'oliviers affrontent chaque année la bise d'hiver, il faut que le curé de la Celle chante bien des messes à l'autel de la sainte. Aussi le revenu de la cure, bon an mal an, vaut-il à peu près celui d'un petit évêché. Tous les prêtres appellent en plaisantant leur confrère de la Celle : « Monseigneur des Oliviers. »

Monseigneur des Oliviers se nomme aujourd'hui, de son vrai nom, M. Labatut. C'est un homme de paix et de sens, qui a refusé plusieurs fois d'être chanoine et qui ne reçoit pas *L'Univers*. « La paix ! la paix ! la paix ! » telle a été la devise constante de sa vie ; il répète ces mots à tout propos, et même sans motif, comme le refrain d'une chanson dont il aurait oublié les couplets. Assez lettré, sous des dehors rustiques, il se pique de correction en patois, et il émerveille souvent ses paysans par l'élégante simplicité de ses prônes du dimanche. Sa figure épanouie respire la bonté ; une malice innocente relève quelquefois sa lèvre vermeille. On ne lui connaît guère qu'une passion ; mais elle lui coûte fort cher : il collectionne à grands frais toutes les variétés de l'espèce volatile et jamais ses convives

n'ont eu à se plaindre de ce goût de fermier naturaliste. La basse-cour, la volière et le colombier sont les trois merveilles du presbytère. C'est dans sa basse-cour rafraîchie par un jet d'eau, c'est au milieu de ses ouailles ailées, comme il les appelle, que le bon pasteur va se délasser de ses loisirs. On le trouve là disant son bréviaire et semant à poignées le grain sur ses pas. Il marche doucement sur le sable fin, précédé de sa pintade favorite, ayant par moments sur l'épaule un pigeon culbuteur, et toujours suivi d'un superbe coq d'Ummérapoura qui domine tout un sérail de poules cochinchinoises. Quand cette escorte bigarrée criaille trop fort, le curé ferme son bréviaire, et d'un air très-sérieux laisse échapper son grand mot : « la paix! la paix! la paix! »

Un de ses paroissiens d'été, jeune citadin de Narbonne, qui a une maison de campagne à la Celle, m'a procuré l'honneur, en 1848, de m'asseoir à la table de M. Labatut. La chère fut excellente, il m'en souvient, et la conversation pleine d'un attrait imprévu, grâce à la sottise du Narbonnais qui fournit à notre amphitryon une belle occasion de se mettre naïvement en scène. M. Raoul Collet, antiquaire de province tout glorieux de correspondre une fois l'an avec M. Mérimée, de Paris, entreprit, au dessert, de démontrer à M. Labatut que sainte Minerve, la vierge sage, avec son hibou et sa lampe, n'était autre que la fille de Jupiter, la déesse Minerve, symbole païen de l'intelligence et de la sagesse.

— Votre chapelle circulaire, dit-il, est tout bonnement une ancienne *cella ;* d'où vient, sans aucun doute, le nom même de la Celle-Minerve, en latin *cella Minervæ.*

M. Labatut sourit dans son verre où le bout de son nez prenait des reflets roses, tandis que M. Raoul Collet se reposait de son éloquence en faisant claquer son cure-dent du bout de ses doigts.

— Auriez-vous quelque chose à m'objecter ? demanda triomphalement le Narbonnais. Je discuterai vos arguments ; parlez, parlez donc.

— Oh ! point de discussion, répondit le curé. La paix, mon ami, la paix ! Quand le diable se fit vieux, il devint ermite, dit-on ; comme tu es un savant, tu as peut-être découvert qu'il en est de même des anciennes déesses, qui devinrent des saintes sur leurs vieux jours. Je ne m'y oppose nullement, mon ami ; je croirai, si tu veux, que tu as raison. Mais... ajouta-il en donnant à Raoul une petite tape d'évêque, mais tu n'aurais pas tant d'esprit aujourd'hui, petit ingrat, si je ne t'avais moi-même présenté tout enfant à l'autel de sainte Minerve.

Le jeune antiquaire comprit la leçon et se tut. Il rougissait presque de sa sottise lorsque, par une inspiration de bonté ou de malice, notre amphitryon reprit pour son compte la thèse abandonnée et se mit à la développer ingénieusement jusqu'à cette plaisante conclusion :

— S'il est vrai, comme le soutient Raoul, que notre bienheureuse patronne ne soit qu'une ancienne déesse travestie, que devient alors le pauvre curé de la Celle, ici présent? Ce n'est plus un ministre de la religion catholique, apostolique et romaine : c'est tout bonnement un curé de Minerve! Eh! savant, qu'en dis-tu? ajouta le digne homme en tirant amicalement l'oreille au glorieux correspondant de M. Mérimée. Me prends-tu, oui ou non, pour un prêtre de Minerve, et mes paroissiens sont-ils des païens?

— Allons visiter votre basse-cour, répondit Raoul d'un ton aigre-doux, et ne parlons, je vous prie, ni en bien ni en mal des vos excellents paroissiens. Ce sont des chrétiens de l'âge d'or, je le sais; mais je n'ai nullement envie de me brouiller avec eux par ce temps de révolution.

— Hein! qu'est-ce que j'entends? dit le curé comme s'il sortait d'un rêve. Tu parles de révolution, Raoul? Sommes-nous donc à Paris ou à la Celle-Minerve? Où prends-tu la révolution, mon ami? L'as-tu coudoyée ce matin dans un chemin creux? L'aurais-tu rencontrée ce soir sous un bouquet d'oliviers?

— Chut! murmura Raoul en jouant l'épouvante; ne craignez-vous pas, M. Labatut, qu'elle ne vienne de nouveau frapper à la porte de votre presbytère? Avez-vous oublié déjà ce qui vous est arrivé à la suite d'un certain sermon?...

— Le sermon sur la Paresse ? interrompit le curé.

— Ah ! tenez, quand j'y pense, cela me révolte, et c'est bien malgré moi que j'ai fait allusion...

— Aux fureurs révolutionnaires de mes paroissiens ? J'apprécie ta délicatesse, mon garçon, et je t'en remercie. Mais tu ne comprends absolument rien au caractère inoffensif de ces braves gens. Vous allez en juger vous-même, monsieur, ajouta le curé en se tournant vers moi ; car je tiens à vous conter, pour votre édification, la piquante historiette qui donne la chair de poule à notre ami Raoul. Vous verrez, par cette anecdote, par ce petit trait de mœurs (le fait ne mérite pas d'autre nom), que mes bons Minervois ne ressemblent nullement, Dieu merci, à ces abominables villageois des grandes routes, francisés et dénaturés par les allants et venants de tout pays. Ce sont des enfants chatouilleux et naïfs, ingénus et malins, de véritables Tourangeaux du midi qui auraient fait autrefois les délices du curé de Meudon, et que le curé de la Celle aime de tout son cœur. Si parfois, le dimanche, ils bourdonnent autour de ma chaire quand je prêche, c'est comme un essaim d'abeilles autour de leur ruche. Elles aiment bien leur ruche, allez, quoiqu'elles bourdonnent à leur aise, les jolies abeilles de mon jardin ! Les révolutionnaires de Raoul, monsieur, m'ont donné, il y a trois mois, une ingénieuse leçon de charité chrétienne... Puis-je leur en vouloir ? Je m'en remets là-dessus à votre première impression.

M. Labatut s'assit et nous fit asseoir près de lui, devant le jet d'eau qui babille au centre de sa basse-cour. Étonné de son calme, je me demandais, en le considérant avec attention, si quelque amertume secrète n'allait pas se trahir sous cette apparente sérénité. Une haleine du soir courut dans ses cheveux et les rejeta vers les tempes en laissant le front à découvert. Pas une ombre fugitive sur ses traits. Je ne lus sur son front qu'une sensation de bien-être : M. Labatut se souvenait... et il souriait à ses souvenirs !

La pintade favorite était là, curieusement tapie dans un pli de soutane, et les poules de Cochinchine passaient et repassaient autour de nous, tandis que le grand coq d'Umérapoura, planté sur ses deux jambes massives comme deux piliers de pagode, suivait d'un regard ombrageux les moindres mouvements de ses poules, de la pintade et du curé. Une note perçante et mélancolique, le cri prolongé d'un hibou, retentit en ce moment dans le lointain. L'oiseau de Minerve me parlait de la Grèce antique ; le coq et ses poules me rappelaient, par leurs formes étranges, les énigmes de de l'extrême Orient, à l'heure même où un curé de village me récitait ce plaisant conte, digne de figurer parmi les joyeuses nouvelles du temps de Marot.

M. Labatut commença ainsi :

II

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !... »

Ceci est mon sermon sur la Paresse : vous saurez plus tard ce qui s'ensuivit ; il faut que chaque chose vienne à sa place : on ne commence pas la messe par l'*Ite, missa est.*

J'avais pris pour texte de mon sermon ces admirables paroles de l'Évangile : « Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, non pas telle que le monde la donne..., etc. »

Et sans autre préambule, j'ajoutai aussitôt :

« Qui de vous, mes frères, a la paix du Seigneur ? Qui de vous ici n'est sans cesse en querelle avec sa conscience, cette bonne ménagère dont les tendres reproches mettraient l'ordre dans chaque maison s'ils étaient toujours écoutés ? Mais hélas ! dès que la conscience s'avise de parler, vous détournez la tête, vous vous bouchez les oreilles, et c'est pour

cela que vous ne goûtez jamais le repos au dedans de vous-mêmes, ni dans votre maison, ni dans votre champ, ni dans votre lit.

« Pour avoir la paix, mes enfants, je ne connais qu'un moyen : c'est de chasser de votre âme un mauvais compagnon qui la trouble ; je veux dire le péché....

« ...Mais, monsieur le curé, nous ne tuons pas, nous ne volons pas ; nous faisons strictement maigre le vendredi et le samedi... et souvent le dimanche quand la graisse commence à manquer au fond des pots. Il nous est même arrivé plus d'une fois de jeûner sans être en carême et sans que l'almanach marquât les Quatre-Temps. Ainsi donc, quel mal faisons-nous, et quel est notre péché, à nous autres pauvres gens?...

« Point d'échappatoire, mes frères. Soyez un instant de bonne foi. Mettez les coudes sur vos genoux et réfléchissez sur vous-mêmes. Dès que vous saurez qui vous êtes, vous saurez aussi par où vous péchez.

« Qui êtes-vous donc, qui êtes-vous tous? répondez! Chacun de vous en naissant (c'est un dicton du pays) a vu sécher sur une chaise, au soleil, une mauvaise paire de chausses terreuses. Et quelles étaient ces chausses, vous en souvenez-vous? C'étaient celles de votre père ; toutes sales et toutes béantes, elles vous disaient fort bien sans parler : « Tu es né « travailleur de terre, mon ami ; console-toi de

« n'être pas né fils de prince. Ainsi l'a voulu le « bon Dieu. »

« Si je vous demande maintenant quel est le péché du travailleur de terre, vous me répondrez tous ensemble : « C'est la paresse ! » Oui, mes frères, c'est la paresse ; tel est le mauvais compagnon qui vous suit et qui met en fuite votre ange gardien.

« Quand je passe sur un chemin, je vois, des des deux côtés, des hommes et des femmes qui sont là pour travailler sans doute ; oui, je vois les ouvriers dans leur atelier : mais la paresse les berce et la besogne languit.

« Voilà un laboureur dans un champ, voilà un journalier dans une olivette, voilà un faucheur dans un pré. Savez-vous exactement ce que font ces hommes ?...

« Ce qu'ils font ? Eh ! le faucheur fauche, le journalier pioche, le laboureur laboure !

« Non, mes frères, non. Le premier s'assied comme un tailleur et passe des heures entières à affûter son outil. Le second plante vaillamment sa pioche dans le sol... et se repose à l'ombre, sous un olivier. Quant au laboureur, son travail est plus compliqué : il souffle dans ses mains, s'il fait froid ; il s'éponge le front, s'il fait chaud ; il présente à l'air son doigt mouillé pour savoir d'où vient le vent ; il nettoie la charrue sans nécessité ; il s'accoude en sifflant sur le mancheron ; et les bœufs, qui s'ennuient, le regardent de travers avec des

yeux méprisants. Si ces animaux pouvaient parler, ils gronderaient l'homme sur sa paresse.

« Laboureur, mon ami, tu gagnes mal ton salaire, et, si tu entres jamais au paradis, c'est qu'auparavant tes bœufs auront passé par le trou d'une aiguille.

« Voici maintenant les piocheurs en bataille : il y a un chef en avant, une espèce de capitaine qui, j'en mettrais la main au feu, n'a jamais été devancé par ses soldats. Ce n'est pas ici comme dans un bon régiment où tout le monde manœuvre à la fois. Chaque journalier tire à droite ou à gauche, selon sa fantaisie. J'en vois un qui bâille comme une huître, un autre qui bat le briquet en mesure, un troisième qui se mire amoureusement dans le goulot de sa bouteille, un quatrième qui bavarde de long en large sur le tiers et le quart... Arrêtons-nous là : quand il s'agit de babil, les femmes se montrent cent fois plus diligentes que les hommes.

« Regardez par curiosité cette troupe d'émotteuses. Les deux mains croisées sur la massue au repos, la tête tournée vers les chemins de traverse, elles parlent toutes à la fois, elles se querellent l'une l'autre et interpellent les passants avec de grands éclats de rire. Ah ! si tous ces bras se remuaient aussi lestement que ces langues, il n'y aurait bientôt plus une motte de terre à briser dans tout le canton !

. . . . . .

« Pères de famille qui m'écoutez, employez tous

vos efforts à préserver vos garçons et vos filles du péché de paresse. Ce péché, mes frères, est d'autant plus dangereux qu'il se glisse sournoisement parmi vous comme une fouine dans un poulailler. La Paresse a une lancette fine comme un cheveu (c'est la lancette du diable) ; elle vous saigne d'un seul coup à la grosse veine du bras, et vous suce peu à peu tout votre courage, comme la fouine suce le sang d'un poulet. »

III

— Telle fut à peu près mon homélie, messieurs, nous dit M. Labatut, en quittant le ton de la déclamation pour le ton familier. Je ne la donnerai pas, tant s'en faut, pour un modèle à citer dans un cours d'éloquence chrétienne. Il est fort probable qu'on n'a jamais entendu rien de pareil dans les églises de Paris. Ma comparaison de *la fouine* serait mal venue, je le sens, dans le *Petit Carême* de Massillon ; le père Bridaine lui-même eût peut-être froncé le sourcil devant mes *chausses terreuses*, et je ne suis pas bien sûr que ma *lancette du diable* ne soit pas un peu plus hardie que toutes les hardiesses de M. Lacordaire.

— Bah ! bah ! dit étourdiment Raoul, tout cela est encore trop bon pour des gens qui ne savent ni lire ni écrire.

— Ils ont au moins le mérite de savoir écouter, reprit M. Labatut, et j'en nommerais parmi eux qui

ont l'oreille délicate et le goût très-fin quand on daigne encore leur parler dans leur bonne vieille langue d'oc. Avec leur organisation musicale, ils jugent naïvement d'un sermon comme d'un morceau de musique, et, pour être naïf, leur jugement n'en est pas plus mauvais. J'ai travaillé longtemps en silence pour satisfaire le goût de mes critiques villageois, et je vous avoue que j'ai eu un petit mouvement d'orgueil, quand ces académiciens en sabots ont déclaré unanimement que M. le curé parlait leur langue avec une irréprochable pureté. « M. le curé joue de la flûte en patois, » disent aujourd'hui les connaisseurs.

Comment se fit-il qu'un certain dimanche ma petite flûte éclata tout-à-coup comme une trompette ? Pourquoi mon sermon sur la paresse ressembla-t-il si peu à mes autres prônes, qui n'avaient ordinairement rien d'agressif ?

Ce jour-là, messieurs, j'avais au banc-d'œuvre un grand personnage ecclésiastique, un vicaire-général qui m'avait maintes fois reproché d'être trop doux. Je m'animai donc par obéissance, et, sans m'en douter, j'allai d'un seul bond jusqu'à l'interpellation véhémente, jusqu'à la raillerie amère peut-être. Le vicaire-général me félicita : je m'aperçus alors qu'il se produisait une certaine agitation vers le fond de l'église, dans l'espace libre où les hommes se tiennent debout. On murmurait un peu sous les orgues ; on bourdonnait assez fort près du bénitier. Il me

prit un léger tremblement dans les genoux comme je quittais mon surplis. Je commençais à me trouver mal à l'aise des louanges du vicaire-général.

Il partit après dîner : ma poitrine se dégonfla. J'avais encore du souci pourtant, et j'allongeais tristement la lèvre en redisant tout bas à plusieurs reprises : « Que doit-on penser de mon sermon? » Comme je mettais le nez à ma fenêtre pour respirer, j'aperçus tout frétillant sur sa porte mon voisin Gazel le savetier. Sa gaieté de moineau franc me fit envie, et je l'invitai à venir causer avec moi.

— Hé ! là-bas, Jeanti Gazel !

— Hé ! là-haut, monsieur le curé !

Le reste de la conversation fut exprimé dans le langage abrégé de la pantomime, si familier aux populations du Midi. Gazel me répondit par trois signes : 1° que sa femme était absente ; 2° qu'il avait un enfant à bercer ; 3° qu'il ne pouvait pas plus quitter son poste qu'une sentinelle ne peut jeter son fusil. Cette gesticulation expressive me dérida ; je descendis en courant chez le savetier.

Tu connais Jeanti Gazel, Raoul ; mais pour vous, monsieur, qui êtes étranger au pays, voici tout le personnage en trois mots. Gazel est savetier, poëte et vigneron. Très-bon savetier, dit-il, médiocre vigneron, mais excellent poëte ! Il a composé une chanson où il avoue que

. . . . . des têtes légères
Il est la plus menue,

et que ce qui tourne sur ses épaules se réduit

A une once de folie
Sur un grain de vanité.

Un grelot dans la cervelle, une crête sur le front, tel est, de son propre aveu, maître Jeanti Gazel! Répertoire vivant des vieilles poésies en langue d'oc, il sait sur le bout du doigt les plus beaux chants, depuis la fameuse complainte de Gaston Phœbus :

Ces montagnes,
Qui sont si hautes,
M'empêchent de voir
Où sont mes amours...

jusqu'à cette jolie pièce qui date peut-être aussi du temps de Gaston :

Là-bas, dans la prairie,
Il y a un peuplier creux,
Le coucou y chante
Et même il y a fait son nid..

Toujours prêt d'ailleurs à enfiler des rimes, il tire chaque semaine de son sac tantôt un noël ou un cantique, tantôt des couplets sur les veuves coquettes, et sur ces maris imbéciles que nous appelons *Jean-femme*, tantôt de véritables comédies satiriques jouées sur une charrette, en carnaval, par des acteurs enfarinés. C'est dans sa boutique sans enseigne que sont réellement installés la librairie, le théâtre et la gazette du village. Il n'a fermé qu'une fois sa porte, et c'était pour aller à Toulouse

entendre son confrère Jasmin, le poëte-barbier d'Agen. Quand il revint de son voyage, la crête de vanité avait poussé sur son front. Il l'avait entendu, au Capitole, ce poëte patois qui rimait tout bonnement en mauvais français, et il s'écriait triomphalement dans les rues de Toulouse : « Ça, un poëte du Midi! Vous êtes des niais : ce n'est qu'un pruneau de Tours qui veut se faire passer pour une prune d'Agen! »

Jeanti Gazel n'est pas ambitieux. Il vit au jour le jour de sa boutique et de sa vigne. « Si les sabots se ressemelaient, dit-il quelquefois, mon ami Jeanti serait millionnaire; et si le roi de France parlait patois, mon ami Jeanti serait un grand homme et donnerait dans Paris le bras à la reine. » Il ne se plaint jamais autrement de la destinée. Gazel est d'ailleurs bon chrétien, malgré ses espiégleries de nature. Je n'ai pas dans la paroisse de serviteur plus dévoué : mais je n'y trouverais pas, en revanche, de juge plus indépendant ni de critique plus babillard.

C'est à lui que j'allais m'adresser pour éclaircir ce doute : « Que pense-t-on de mon sermon? »

Dès qu'il m'eut introduit dans sa boutique, il releva la manche de son bras droit, et mettant à nu la saignée : — Jamais la *lancette du diable* n'a touché là, me dit-il, jamais votre *fouine* n'a mordu ceci, quoique j'aie vu tout enfant sécher au soleil les *chausses terreuses* de mon père. Votre sermon d'ail-

leurs était des plus beaux, mais non pas des plus doux, je m'en vante. Vous avez crié, je vous en avertis, vous qui parlez si posément! Vous avez roulé les yeux, vous avez enflé les joues, vous avez serré le poing, enfin vous vous êtes mis en colère. Tout cela, je le répète, tout cela était fort beau; mais, à vous voir si rouge et si animé, j'ai cru un instant (vous ne m'en voudrez pas, monsieur le curé), oui, j'ai cru réellement que le... Saint-Esprit vous emportait. Au reste, voilà qui est convenu maintenant : nous ne sommes dans la paroisse qu'une bande de paresseux. Ah! vous nous avez bien dit notre fait, et nous aurons désormais une belle réputation dans le canton!

Je lui pris les deux mains en soupirant, tandis qu'il détournait la tête d'un air boudeur :

— Mon pauvre Jeanti!... mes pauvres enfants! vous êtes donc bien fâchés contre M. le curé?

— Nous, fâchés? que non pas, mais nous avons malheureusement notre gloriole, et puis... notre caractère est connu depuis fort longtemps... Nous sommes des gens très-chatouilleux... oh! très-chatouilleux, monsieur Labatut.

Je m'en retournai au presbytère sans autre éclaircissement. Quand je remontai à l'église pour chanter les vêpres, rien ne me parut changé dans le pays. Tout le monde me saluait avec respect, les hommes en se rangeant sur mon passage et se dé-

couvrant d'un geste majestueux, les femmes en me tirant prestement leur révérence.

Pas une trace d'irritation, pas le plus léger signe de bouderie! Je m'endormis le cœur content, l'esprit tranquille, et pourtant je revis en songe les yeux pétillants de Jeanti Gazel. Le malin savetier me montrait de nouveau son bras nu, en me répétant sur tous les tons de sa petite voix aigrelette :

— Nous sommes des gens très-chatouilleux, oh! très-chatouilleux!

—

IV

Le lendemain matin, avant l'aube, devinez un peu qui m'éveille en sursaut. Ni une aile ni une patte n'ont encore remué dans ma basse-cour, et déjà les volets de ma chambre s'ouvrent avec fracas.

— Levez-vous, levez-vous, monsieur le curé : il y a une pauvre femme qui se meurt !

Je m'élance vers ma soutane et je tombe dans les bras de Jeanti Gazel, qui, sans me consulter, m'habille en un clin d'œil de pied en cap avec des hardes de paysan.

— Venez, venez ; la pauvre âme agonise, et ne se doute même pas de son état : votre robe de prêtre l'aurait effrayée.

Nous descendons en courant l'escalier : c'est un véritable enlèvement. Un reste de sommeil pèse sur mes sens et sur mon esprit, je marche dans un brouillard, je crois rêver. Au bout du village, dès que le mouvement et la fraîcheur du matin m'ont enfin

dégourdi, je cherche naturellement à m'orienter en me frottant les paupières.

— Où sommes-nous donc, et où allons-nous?

Trente voix me répondent en chœur : « Bonjour, monsieur le curé, » trente chapeaux s'agitent en l'air, trente têtes découvertes se balançent de haut en bas : une vraie fantasmagorie! je compte les chapeaux, je compte les têtes; je tâche, par un effort énergique, de ressaisir mes esprits, et je vois devant moi la figure souriante de Jeanti Gazel qui me montre du doigt, au centre du groupe, une large feuille de papier blanc roulée au bout d'une perche, une sorte de bannière où se lisent ces mots :

« Nous sommes la grand'bande des paresseux. »

La *bande des paresseux* se compose exclusivement de journaliers armés de pioches, de bêches, de faulx et d'autres instruments de travail.

— Demi-tour à droite, en avant, marche!

A ce commandement de Jeanti Gazel, la petite troupe s'ébranle et m'entraîne rapidement avec elle. Vous figurez-vous mon étonnement? « Ah! me dis-je en moi-même, la femme qui se meurt est encore à naître, et maître Jeanti Gazel est un grand pendard. »

Le malin savetier marche en tête de la bande comme un capitaine en tête de sa compagnie. Derrière lui viennent en bon ordre Toussaint Ploz, le chef de mon lutrin, deux autres chantres, trois marguilliers, le bedeau et le fossoyeur de la paroisse. Toutes ces

figures rayonnent de joie : c'est à croire qu'on me conduit à une noce de campagne ou à une fête de hameau. Il ne manque vraiment qu'une musette pour régler notre promenade à travers champs.

Quelle douce matinée ! Jamais je ne me suis senti le corps plus souple et l'esprit plus léger. Le vent de l'*Angelus* qui devance l'aube, et que l'appel cadencé des cloches vient de réveiller, ce tressaillement subit de la terre aux premières clartés du ciel, me soulève moi-même comme ce tourbillon d'oiseaux qui passent dans l'air en chantant. Mon âme s'envole avec eux vers les nues : elle redescend avec eux dans les arbres frémissants : mon âme rajeunit, mon âme est en vacances ! Et, quant à mon corps, poussé malgré lui vers un but inconnu, il me fait à chaque pas sourire de sa gaucherie toute nouvelle, mêlée de résistances naïves et d'irrésistibles élans. L'équilibre créé par l'habitude n'existe plus. Mon front n'a plus de tricorne à porter ; mes genoux ne sentent plus les plis de la soutane ; la machine sans contre-poids, la sotte machine oscille, et voilà ma guenille qui flotte au hasard : mais, en de pareils moments, tu te moques bien de ta guenille, ô mon âme ! La Paix, la divine Paix te ravit ; et la Paix, c'est la Liberté.

Au milieu de cette sérénité si complète, j'entends vaguement la petite voix de Jeanti Gazel, qui, de temps à autre, imite les cris étouffés d'un jeune poulet qu'on égorge. On sourit autour de moi, et je

souris moi-même en songeant à la fouine de mon sermon. Dans cette allusion répétée aux souvenirs de la veille, un autre eût peut-être vu quelque sujet de crainte. Mais qu'avais-je à redouter de tous ces braves gens, mes paroissiens et mes amis, depuis plus de dix années? Sous Louis-Philippe, ils m'ont laissé tranquillement chanter le *Domine, salvum fac* en l'honneur du duc d'Angoulême. En 1848, ils me prient tout uniment de bénir un peuplier, qui, par une espiéglerie de Jeanti Gazel, déploya au printemps des rameaux de saule pleureur. Comment le peuplier triomphant s'était-il changé en saule funéraire? les simples d'esprit crièrent au miracle; les fortes-têtes annoncèrent que la République allait mourir; personne dans la paroisse n'eut l'idée que j'avais béni sciemment un arbre de deuil. Un seul jour pouvait-il changer mes fidèles amis en ennemis implacables? Oh! non, j'en aurais mis la main au feu. « Si mon sermon de dimanche les a blessés, me disais-je, ils se vengeront sans doute, mais en bons enfants malicieux. » Et je me prêtais d'avance à mon supplice, étant sûr d'avoir affaire à des exécuteurs bienveillants qui me puniraient avec douceur.

Comme nous passions le pont de notre petite rivière, à cinq ou six minutes du village, un de mes paroissiens d'été, comme toi, Raoul, me reconnut au milieu de mon escorte et voulut me délivrer. C'était M. de Combalzonne, président de chambre

à Toulouse, qui, ayant acheté une terre chez nous depuis un an seulement, ne savait pas encore le premier mot de l'esprit des Minervois. Le bon magistrat, Nemrod amateur, s'en allait chasser dans la montagne avec un piqueur et deux chiens. Désirant, en sa qualité de magistrat, accomplir un acte de courage avec prudence, il m'offrit en latin le secours de son bras, de ses armes, de ses chiens et de son piqueur. Je lui répondis dans la même langue en l'appelant Malchus, — ce qui flatta son entraînement belliqueux, — et je lui donnai à entendre que j'étais entouré d'amis; ce qui amena sur ses traits une expression de méfiance.

— Oui, monsieur, lui dis-je en insistant, voilà mes marguilliers, voilà mes chantres, voilà mon bedeau, voilà mon fossoyeur.

Au mot de fossoyeur, il devint tout pâle et tout sombre.

— Je déplore votre aveuglement, monsieur l'abbé, me dit-il avec l'accent du Palais. Si vos chantres vous accompagnent, c'est pour entonner votre *Requiem;* si votre fossoyeur marche devant vous, c'est pour creuser votre fosse en quelque lieu sauvage et désert. Je ne renouvellerai pas des offres que vous avez déjà refusées. Quoi qu'il arrive désormais, il me restera du moins la satisfaction d'avoir rempli mon devoir.

Pendant qu'il me haranguait ainsi, balançant la tête aux désinences sonores de son latin de barreau,

les gens de mon escorte s'étaient emparés tout à coup de ses chiens, de ses armes et de son piqueur. Les chiens aboyaient, le piqueur se débattait en jurant, et Gazel déchargeait en l'air un magnifique fusil, le fusil de M. de Combalzonne, subtilement dérobé sous le bras du magistrat.

— Sauvez-moi, sauvez-nous, monsieur le curé, me dit alors avec une sorte d'égarement M. de Combalzonne, qui jetait un regard d'épouvante sur la rivière, et me poussait du coude vers l'extrémité du pont.

Il avait oublié cette fois de parler latin.

— Passez votre chemin, bonhomme ! et ne vous mêlez plus que de ce qui vous regarde, lui dit fièrement Toussaint Ploz, en lui frappant sur l'épaule avec un geste de suprême dédain.

On lui rendit ses armes, ses chiens, son piqueur. Et la grand'bande continua sa route à travers champs sans s'inquiéter de ce que devenait M. de Combalzonne à demi pâmé dans les bras de son valet. Nous apprîmes le lendemain qu'il était parti en poste après avoir donné l'ordre de vendre sans délai sa terre du Minervois. Il a raconté depuis, dans les salons de Toulouse, comment il avait arraché à la mort, sur un pont très-étroit, un pauvre curé de campagne qu'on tenait suspendu au-dessus d'un gouffre écumant, et qui demandait grâce à ses bourreaux en poussant vers le ciel des cris désespérés. Je lui ai écrit, comme je le devais, pour le

remercier du pathétique service qu'il m'avait rendu. Il aura lu ma lettre à de belles dames, et avec quelle modestie naturelle, avec quels applaudissements mérités ! La seule pensée de ce triomphe de salon m'a remis du baume dans l'âme, un soir que ma pintade favorite refusait de manger, sans aucune apparence de maladie. On oublie facilement ses petites douleurs de ménage quand on sait méditer à propos la sublime abnégation des grands cœurs.

V

Vous l'avouerai-je, messieurs? reprit lentement M. Labatut après un instant de réflexion : il me serait doux aujourd'hui de penser que M. de Combalzonne a été décoré pour m'avoir sauvé la vie. J'ai peur quelquefois de m'être montré ingrat envers mon Décius. Si j'avais instruit mon évêque du noble dévouement de ce magistrat-chasseur, il en aurait écrit lui-même au ministre des cultes, qui en aurait informé le garde-des-sceaux, et voyez un peu ce qui pouvait s'ensuivre! M. de Combalzonne trônerait aujourd'hui, avec son inflexible tête carrée, sur un siége de la cour de cassation; M. de Combalzonne aurait présenté ses lévriers aux levrettes de M. de Lamartine; M. de Combalzonne suivrait les grandes chasses à Fontainebleau, à Compiègne, à Saint-Germain, au lieu de s'essouffler tristement à la poursuite d'un lièvre dans ses terres de Villefranche et de Saint-Gaudens. On dit que la race des grands

magistrats et des grands chasseurs devient de plus en plus rare dans notre pays. J'ai peut-être manqué de donner à la France un Mathieu Molé qui eût fait trembler les faisans, un Lamoignon qui eût été la terreur des biches.

Hélas ! mes amis, telles sont les conditions de l'infirme nature humaine, qu'il faut à l'héroïsme lui-même le prestige du lointain pour nous toucher. Croiriez-vous que, sur le pont de la Celle-Minerve, ce qui me toucha le plus tout d'abord, ce ne fut pas l'intrépidité de M de Combalzonne, mais l'agilité de saltimbanque, mais la fière attitude de sénateur romain que montrèrent Jeanti Gazel et Toussaint Ploz dans cette scène mémorable. — Bravo, mes Anglais ! criait un Stuart détrôné aux vainqueurs des Français qui se battaient pour lui. Mes Anglais, à moi, c'étaient Jeanti Gazel et Toussaint Ploz. Je les félicitai lâchement de leur succès ; je tenais d'ailleurs à voir enfin commencer mon supplice, comme on tient à deviner une piquante charade.

— Monsieur Labatut, me dit piteusement Gazel au bas de la montée des églantiers, c'est ici que va commencer votre Passion.

Et il me jeta une pioche sur l'épaule.

— Ce n'est pas une croix bien lourde à porter.

— Voici maintenant l'éponge trempée de fiel et de vinaigre, ajouta le vieux Toussaint.

Et il tira de sa besace une croûte dorée sur la-

quelle il répandit des flots de vinaigre et d'huile, après l'avoir frottée d'ail et saupoudrée de sel gris.

Ma main s'avança rapide et gourmande comme celle d'un enfant. Je la retirai presque aussitôt, quoique tous les aiguillons de l'appétit matinal se fussent dressés au bout de ma langue.

— Mes amis, c'est l'heure de la messe. Je ne puis rompre le jeûne, vous le savez, qu'après avoir célébré l'office divin.

Un fossé verdoyant servit d'autel, et de la besace merveilleuse de Toussaint Ploz sortirent un à un tous les objets nécessaires, comme si la grand'-bande des paresseux avait résolu d'avance de se donner le régal d'une messe en plein vent. Une serviette blanche fut étendue sur l'herbe, de petites cruches de grès remplacèrent les burettes, un gobelet de bois remplaça le calice, et le soleil levant inonda tout à coup de sa lumière le prêtre, les assistants et l'autel.

On parlera longtemps de cette messe, qui s'est appelée depuis la messe des paresseux.

Après le dernier évangile, tout le monde s'assit en rond, sur le champ qui borde la route à gauche. Trois ou quatre besaces laissèrent rouler sur le linge blanc des tranches de lard, du fromage durci et des châtaignes croquantes. Le lard et le fromage furent aussitôt dévorés que distribués. Chacun alors mit la main aux châtaignes, tandis que le vieux Ploz versait le vin noir autour de lui en prononçant d'un

ton sacramentel ce proverbe si connu de nos montagnards :

> Quand la châtaigne naquit,
> A boire elle demanda.

Le repas fut terminé quand les besaces furent vides. On se remit en route avec plus d'entrain, Jeanti Gazel, toujours en tête, et le vieux Toussaint, malgré ses soixante-dix ans, gardant toujours sa distance. Il était amusant à voir, celui-ci, avec son petit tricorne sur ses cheveux blancs et sa petite queue frétillante sur le dos; le dernier tricorne, messieurs, et la dernière queue du Minervois... peut-être même de la France ! Toussaint, aussi robuste qu'aucun de nous, gravissait la montée comme un de ces vieux mulets qui ont l'échine en arceau, mais qui ne plient le jarret qu'au moment où ils s'abattent pour ne plus se relever.

En haut de la côte, la grand'bande fut rencontrée par une de ces mercières ambulantes dont l'industrie consiste à faire la navette, avec une boîte d'épingles, d'aiguilles, de rubans, de fanfreluches, entre les marchandes du bas pays et les petites glorieuses de la montagne. Celle-ci voyage à cheval, la jupe troussée sur un pantalon de garçon, et, jambe de ci, jambe de là, court par monts et par vaux sans peur ni vergogne. Elle connaît l'univers entier, elle parlerait au pape comme à un mendiant; c'est une commère dangereuse, elle a une langue de vipère

et un front d'airain. Son regard impudent me fit rougir. Elle m'avait deviné malgré mon costume, et je fus aussitôt le but des plaisanteries les plus malséantes....

— Lesquelles, lesquelles? demanda naïvement Raoul Collet, avec cette inconvenance de faquin qui ne déplaît pas trop en province.

— Des sottises! des vilenies! répondit sans s'émouvoir M. Labatut.... Elle me prit par le menton, en me disant que j'avais bien fait de me défroquer... que j'étais encore un bel homme... et qu'elle me retenait pour la première contredanse à la prochaine fête de la paroisse... Elle dit cela au milieu d'une grêle d'injures : si j'avais levé le doigt, on l'aurait assommée.

Nous rencontrâmes ensuite une jardinière à cheval qui vient aussi du bas pays à la montagne, deux ou trois fois par semaine, avec des légumes et des fleurs. Celle-là est une digne âme, une honnête chrétienne. Elle passa le long de nos rangs au lieu de les enfoncer comme avait fait la mercière. Dès qu'elle me reconnut, elle ne put s'empêcher de jeter un cri de surprise : mais, soupçonnant bientôt quelque mystère, elle sourit sous sa coiffe, et nous questionna de côté, au petit trot de sa bête :

— Où allez-vous donc, bonnes gens? ce doit être en pélerinage, puisque j'aperçois parmi vous M. le curé. Mais, soyez tranquilles, je serai discrète, je n'ai vu personne, j'ai la bouche cousue.

Jeanti Gazel, le bel esprit de la troupe, se détacha de nos rangs par une pirouette, et se mit à gazouiller et à roucouler sous les yeux de la voyageuse comme un troubadour du vieux temps.

— Ma jolie curieuse, dit-il, seriez-vous née le jour des morts entre les deux messes? Vous êtes sorcière à coup sûr, car vous avez du premier mot deviné notre secret... Oui, ma douce amie, nous allons en pélerinage, et si tu voulais porter mes coquilles, je porterais bien ton bourdon. Tels que tu nous vois, mignonnette, nous sommes la grand'bande des paresseux, et nous menons M. le curé, qui ne s'en soucie guère; aux chapelles miraculeuses de nos trois saintes, qu'il ne connaît pas, et qui n'en sont pas moins de vénérables patronnes. La première, si tu veux le savoir, s'appelle sainte Bêche; la seconde, sainte Pioche, et la troisième, sainte Charrue! Comprends-tu cela, ma mignonne?

Et, du bout de son doigt, il toucha galamment le bout d'un petit pied.

— Bah! bah! galimatias! s'écria la curieuse en fouettant sa bête. Pour comprendre tes sottises, Gazel, il faudrait avoir ton esprit, Jeanti.

Elle partit sur ce mot, et Jeanti, se retournant par une nouvelle pirouette, me dit presque face à face avec son méchant filet de voix :

— Et vous, monsieur le curé, avez-vous compris?

VI

L'allégorie de Jeanti Gazel me révélait enfin la pensée secrète de mes conspirateurs. C'était une leçon de morale en action qu'ils allaient me donner sans bruit, à mes dépens. J'admirai sans marchander la logique ingénieuse de mes paroissiens. Ils avaient cherché sans doute une réplique à mon sermon sur la paresse, et, tout naturellement, ils en étaient venus à cette plaisante idée de me mettre pour un jour dans les mains la pioche, la bêche, la charrue, tous les instruments ordinaires de leur travail quotidien.

Ainsi donc me voici forcé de piocher, de bêcher, de labourer, sous la surveillance de la grand'bande. Ne devinez-vous pas, à ce simple trait, le véritable caractère de mes bons Minervois? Trouverez-vous en France beaucoup d'endroits où les paroissiens prêchent aussi bien leur curé?

On me conduisit d'abord dans une vigne de maître

Jeanti, la pièce des Trois Cerisiers, qui n'est pas tout à fait aussi grande qu'une nappe d'autel.

— C'est une pantoufle à broder, me dit Jeanti. Allons, monsieur le curé, prenez votre aiguille, et tâchez d'imiter les zigzags de la mienne.

Je saisis hardiment ma pioche par le manche, et je l'enfonçai de mon mieux dans le sol. Mais une longue sécheresse avait rendu la terre dure et compacte : mon outil s'engagea si avant que j'eus toutes les peines du monde à le retirer ; il semblait avoir pris racine et défier mes efforts dix fois renouvelés. Je suais sang et eau ; mon front ruisselait à grosses gouttes. Je me redressai avec le désespoir le plus comique et montrai du doigt mon outil captif.

— Vous vous reposez déjà, monsieur Labatut, et vous regardez votre paume meurtrie, et vous perdez votre temps à essuyer la sueur de votre front. Prenez garde, prenez garde ! « La paresse est une fouine... »

Je ne permis pas à Gazel d'achever cette citation de mon sermon : je me remis à l'œuvre avec rage, et, au bout d'une demi-heure d'exercice, je maniais la pioche assez bien pour qu'on déclarât d'une commune voix mon apprentissage terminé.

Ce fut dans un champ de maïs appartenant à mon fossoyeur que j'appris à me servir de la bêche. Mais le travail le plus rude et le plus instructif pour moi fut celui de la charrue. Deux bœufs attelés m'attendaient dans une jachère de Toussaint Ploz. Un ter-

rible vent d'ouest s'était déchaîné, qui m'envoyait des poignées de poussière dans les yeux et dans la gorge. Aveuglé, suffoqué, moulu, je demandai timidement à me rafraîchir. On me passa une bouteille garnie d'osier que je portai comme un fiévreux à mes lèvres ; mais, tandis que je me désaltérais, la voix de Toussaint Ploz murmurait à mon oreille :

— Laboureur mon ami, tu te mires amoureusement dans le goulot de ta bouteille, et tes bœufs inquiets se retournent vers toi d'un air méprisant. Si ces animaux pouvaient parler...

La bouteille s'échappa de mes lèvres à cette nouvelle citation de mon homélie, et je vis en effet, à ma grande confusion, que les bœufs me regardaient de travers en soufflant et reniflant. Cependant le soleil montait dans le ciel ; une chaleur accablante brûlait mon sang, et je sentais dans mon crâne comme une épée de feu. Il était midi. Je tombai dans le sillon auprès de ma charrue. Avec la fatigue, j'éprouvais dans tous mes membres un irrésistible besoin de sommeil.

Quand je m'éveillai de ma sieste, on me servit une assiette fumante de soupe aux choux rouges. Trois grands verres de vin, avalés coup sur coup, me rendirent une bonne partie de mes forces. Je déclarai alors que j'étais prêt à continuer ma journée. On me livra sur-le-champ un coin de luzerne à faucher ; puis, afin que la leçon fût complète sans

doute, on me dirigea sur l'immense pièce de terre appelée la Côte-Rousse, une pièce qui t'appartient, Raoul, et où travaillaient en ce moment une douzaine d'émotteuses, armées de petites massues de bois.

Ces femmes étaient-elles dans le secret de la grand'bande? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'elles m'accueillirent avec de bruyantes démonstrations de joie. Il se trouvait parmi elles une fille d'une hardiesse naïve, un peu trop glorieuse de sa beauté du diable, une fille sage pourtant, quoiqu'on l'appelât dans le village une débridée, une dépareillée, une rieuse, une gaillarde...

— Vous voulez parler de la Séraphine, s'écria Raoul, autrement dit la Chèvre, autrement dit la Salamandre?

— Justement, reprit M. Labatut. Une fille blonde comme l'or et vive comme une flamme ! Elle avait mis, ce jour-là, dans ses cheveux des grappes de mûres rouges entremêlées de ces épis de viorne qui ressemblent à de petites plumes frisées. Le poing sur la hanche, le bonnet sur le chignon, elle vint à ma rencontre en me regardant fixement de ses terribles yeux bleus qui font baisser les yeux noirs.

— Monsieur le curé, me dit-elle, je vais faire votre toilette d'émotteuse.

Elle me noua sa coiffe sous le menton, son fichu à la ceinture, et me passa au doigt une bague de

corail. Cette fille capricieuse ne paraissait jamais contente de ma parure : elle me coiffait et me décoiffait avec cent grimaces et cent sourires. Il y eut un moment où ses cheveux fouettèrent mon visage, où elle appuya, sans y prendre garde, le bout de son pied nu sur mon soulier. Quand j'étais enfant, on me mit un jour sur la langue une pastille brûlante, une étincelle sucrée. Telle fut à peu près mon impression en ce moment. Je me mis à trembler comme la feuille, en répétant tout bas ce verset du *Pater* : « *Et ne nos inducas in tentationem.* » Mes genoux fléchissaient ; je cherchai à me retenir à la taille de Séraphine, qui s'écria méchamment :

— Monsieur le curé, vous me serrez trop !

— Donnez-moi une massue ! donnez-moi une massue ! m'écriai-je à mon tour.

Pendant deux heures de suite, je pulvérisai silencieusement des mottes de terre, comme saint Jérôme portait sur sa tête des corbeilles de sable brûlant.

—

VII

— Eh bien ! monsieur le curé, me dit à la fin de la journée maître Jeanti Gazel, le chef de la grand'-bande, en me rendant ma soutane et mon tricorne, sommes-nous encore des paresseux ? Trouvez-vous que les pauvres journaliers fassent dans ce monde un métier de fainéant ?

« — Je te répondrai au prône dimanche. »

Depuis ce jour-là, je l'avoue, je prêche un peu plus contre les riches que contre les pauvres.

— Je l'ai bien remarqué, dit Raoul, et, avec ces nouvelles homélies, vous ferez peut-être assassiner les honnêtes gens de la commune, par cet affreux temps de révolution.

M. Labatut haussa les épaules de pitié.

— Un prêtre de Minerve a-t-il le droit, oui ou non, de prendre pour modèle Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Consulte, si tu veux, M. Prosper Mérimée sur ce point ; mais ne discute plus avec moi sur

notre sainte patronne, et surtout fais-moi l'amitié de ne plus me parler de révolution : car tu en parles exactement comme M. de Combalzonne. Tu es antiquaire, mon enfant, et je suis curé. La paix, mon ami, la paix !

La soirée s'avançait; M. Labatut se leva et nous reconduisit gracieusement jusqu'à la porte du presbytère. Voilà bientôt dix ans que je ne l'ai revu, cet homme pacifique; mais il m'apparaît souvent tel qu'il m'apparut d'abord, avec sa pintade favorite et ce magnifique sérail de Cochinchine, gouverné despotiquement par un coq d'Umérapoura.

Que Dieu prête de longs jours au curé de Minerve, et que sainte Minerve dore la houlette de monseigneur des Oliviers !

—

LE DERNIER FLAGELLANT

—

I

L'automne s'ouvrait ; les ricochets de la chasse m'avaient entraîné dans les Serres-Lisses, montagnes brûlées où mûrit, en chantant, une fine race de perdrix qui avait mérité sous l'Empire la haute estime de M. l'Archichancelier. Dans un pli de ces montagnes jetées en travers du bas Languedoc, et souvent décorées par la vanité provinciale du nom ambitieux de Petites-Pyrénées, se détache sur un fond de terres cendrées le pauvre village de Rabastens. Le *recteur* de ce village était un ami de ma famille ; je m'établis sans façon chez le recteur comme un Cambacérès en disgrâce, qu'on aurait doucement

exilé dans un pays giboyeux, en considération de ses anciens services politiques.

L'abbé Pascalot me suivait dans mes courses ; il m'indiquait les retraites friandes du gibier, et, ne pouvant lui-même brûler de la poudre à cause des lois de l'Eglise, il avait auprès de moi l'air désolé d'un braconnier qui verrait chasser un gendarme.

— Allons, curé, brûlez une amorce, lui disais-je quelquefois en riant.

— Ne me tentez pas, j'ai les bras liés, me répondait-il en serrant son bréviaire contre sa poitrine. Mais si tout à coup j'armais mon fusil, à ce petit bruit sec les mains de l'abbé tremblaient sur sa robe, il levait les yeux au ciel avec un soupir, et quand le coup partait, il laissait tomber son livre.

— Bien tiré ! s'écriait-il alors en voyant tourbillonner dans l'air la perdrix rouge ; et tandis qu'il allait tout enfiévré ramasser ma perdrix, je me baissais tranquillement pour ramasser son bréviaire.

A chaque coup de fusil, c'étaient les mêmes cris et les mêmes bonds, le même enthousiasme et le même abattement. Il était né chasseur, ce bon abbé Pascalot, sur le revers de ces montagnes brûlées ! Mais sa pauvre famille l'avait fait prêtre en se ruinant pour avoir un bâton de vieillesse. Je l'avais surnommé dans nos courses l'abbé Tantalot, à cause du supplice mythologique que me rappelaient ses émotions. Il avait accepté de très-bonne grâce ce surnom d'amitié qui le caractérisait du reste assez

bien dans le petit ensemble rebondi de sa joyeuse personne trottinante. Rien ne m'amusait, en plein champ, comme de le voir marcher du bout des pieds, la ceinture au vent, le cou tendu, ou de l'entendre parler du bout du nez en écarquillant les yeux. Quand je faisais mine de le congédier pour le rendre à ses ouailles, il me disait tout bas d'un ton câlin : — Encore deux petites heures ! Je ne vous suis à la chasse que pour me mortifier. — Ainsi que tous les pénitents raffinés, mon ami Pascalot commençait à trouver un aiguillon de volupté dans ses mortifications quotidiennes.

Un matin cependant, il entra dans ma chambre la queue de la soutane tortillée dans sa main, ce qui était chez lui l'indice d'une grande contrariété.

— Je ne pourrai, me dit-il, vous accompagner aujourd'hui : j'ai un mariage à faire à dix heures.

— Un mariage dans les Petites-Pyrénées ! cela doit être curieux.

— Oui, pour un Parisien comme vous, il y a certainement de quoi rire. Allez voir un peu les simagrées que font nos montagnards avant de se rendre à l'église.

Je flairai, dans ce mot de *simagrée*, le parfum excitant de quelque vieille coutume locale, et je m'acheminai gaiement vers la maison de la fiancée. Perdu dans la foule qui en assiégeait les abords, j'assistai sans être remarqué à une cérémonie des plus pittoresques.

La fiancée, au milieu de ses parents, tenait du bout des doigts un petit brin d'osier qui frémissait dans sa main comme un éventail. Elle était debout, en robe blanche, sur une sorte d'escabeau ; la fleur d'oranger tremblait sur sa tête à chacun de ses mouvements.

— Suzanne, voici Michel, cria un enfant dans la rue.

Suzanne s'appuya sur l'épaule de sa mère, et le fiancé entra suivi de deux compagnons. C'était un jeune montagnard qui, sur un grand corps athlétique soutenu par des pieds énormes, balançait en minaudant une tête menue comme celle d'un oiseau. Il avait dans ses manières une sorte de fatuité champêtre qui le faisait ressembler à un incroyable du Directoire déguisé en paysan. La gloriole des jolis sauvages scintillait dans ses yeux. Il vint se planter devant l'escabeau sans dire une parole ; mais, comme il regardait fixement Suzanne, celle-ci après avoir bien compris ce regard, se mit à jouer l'indifférence et à dire très-froidement : — Il y a là, ma mère, un garçon qui veut me parler. Savez-vous d'où il vient, qui il est, et ce qu'il demande ?

— Ah ! Suzanne, tu me connais bien ! s'écria le jeune homme. Je suis ton fiancé Michel, du hameau de Paulignan, et je demande à passer par la verge d'osier.

— Allumez le feu, dit la mère.

Les deux compagnons de Michel battirent en-

semble le briquet, et se mirent ensemble à genoux devant la cheminée. Dès que le sarment pétilla, Michel quitta son habit en souriant. On put voir alors qu'il portait sous ses bretelles rouges une belle chemise neuve, roide comme une planche. Un grand drap blanc fut déroulé sur le sol au milieu de la chambre, et Michel s'y étendit, la face tournée contre terre, les bras déployés en croix. Puis il releva la tête et dit : — Je suis prêt.

Du haut de l'escabeau, Suzanne s'inclina vers Michel, et de sa baguette d'osier lui caressa doucement les épaules.

— Au nom de Dieu, frappez ! cria Michel ; c'est pour le salut de mon âme.

Mais la petite main, qui semblait fatiguée, laissa tomber aussitôt le brin d'osier. En se relevant, Michel le ramassa et le jeta au milieu des flammes. Alors la jeune fille battit des mains, sauta au cou de Michel et l'embrassa sur les deux joues.

— Oui, je te connais, dit-elle, regarde-moi bien maintenant ! Je suis ta fiancée Suzanne, du hameau de Rabastens ; et puisque la verge d'osier est brûlée, je veux bien devenir ta femme.

Après avoir béni le mariage, l'abbé Pascalot me demanda d'un air plaisant si la comédie de ses paroissiens m'avait mis en gaieté pour le déjeuner.

— Mon cher abbé, lui répondis-je très-sérieusement, cette comédie que vous trouvez si ridicule m'a paru très-simple et très-belle. Il y a là un sou-

venir de galanterie chevaleresque ennobli par les anciennes doctrines d'expiation religieuse. Cela fait songer en même temps aux gracieuses séances des cours d'amour et aux terribles cérémonies des pénitents du moyen âge.

— Galanterie chevaleresque..., cour d'amour..., voilà des mots, dit l'abbé, qui ne sont pas dans le catéchisme, et auxquels je n'entends rien. Mais vous avez beau dire, rien n'est moins religieux que cette cérémonie. Il y a, ne vous en déplaise, une grosse indécence et une grosse bêtise. Qu'est ce donc, je vous prie, que cette jeune fille qui fouette son futur époux? Cela n'est-il pas indécent? et le futur époux, qui, après s'être laissé battre, jette au feu la branche d'osier..., cela n'est-il pas le fait d'un imbécile? La religion n'entend pas cela : elle n'a jamais dit que, dans un bon ménage, le mari porterait la cotte et la femme le culotte.

— Tantalot, Tantalot, vous n'avez pas l'âme tendre! m'écriai-je avec un accent de raillerie amicale. Fénelon, le pieux Fénelon, compatissait au malheur de Calypso, qui ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Vous, vous auriez traité de pécore la nymphe Calypso! Saint François de Sales, dans un élan de naïve bonté, appelait le lapin *mon frère* et la perdrix *ma sœur*. Vous, vous rêvez sourdement d'exterminer jusqu'au dernier les lapins et les perdreaux de ce canton. Je ne m'étonne pas que vous restiez insensible devant cette belle allégorie

de *la verge d'osier*. Cette allégorie pourtant devrait faire tressaillir une âme chrétienne, car elle signifie qu'avant de s'unir à une vierge, l'homme doit être purifié, châtié, et que la vierge, devenue femme, doit être régie par l'amour et non par la force. N'y a-t-il pas là une pensée vraiment évangélique?

— Ta, ta, ta, quel galimatias ! — Oh ! pardon, mon ami, reprit l'abbé tout confus. Traitez-moi de lourdaud, d'ignorant, de paysan ; j'ai la tête dure, soit ! et même, si vous voulez, le cœur sec. Mais tenez, franchement, cette belle allégorie qui vous enchante ne vaut pas un vieux dicton montagnard, que mon oncle le bossu, veuf de trois femmes, répétait sans cesse aux nouveaux mariés : « Jeunes gens, jeunes gens, disait-il, battez la jupe de vos femmes ; et si vous me demandez pourquoi, ajoutait-il en ricanant, c'est qu'ayant beaucoup de plis, elle amasse beaucoup de poussière. »

Que répondre à cette logique de bossu? L'abbé Pascalot n'en connaissait pas d'autre ; il ne sentait pas le charme de la vieille coutume allégorique, et ne s'inquiétait guère d'en savoir l'origine. Pour moi, qui voyais encore frémir le brin d'osier dans la petite main de Suzanne, je devinais qu'il y avait là-dessous quelque belle légende ignorée. Mais cette légende, où la découvrir? Comme j'étais venu pour faire la chasse aux perdrix rouges, et non aux énigmes historiques, je jugeai à propos d'abandonner celle-ci au hasard. Le hasard me servit à souhait.

II

Une semaine s'était écoulée depuis mon arrivée à Rabastens. Chrétien et chasseur, je fêtai volontiers le dimanche, après six jours de course dans la montagne. L'abbé Pascalot me trouva dans mon lit à dix heures, buvant avec délices la chaleur amicale de l'automne qui faisait voluptueusement bâiller mon chien, étendu à mes pieds. Les croisées de ma chambre étaient ouvertes, j'admirais dans le lointain, par dessus les Serres-Lisses, les cimes bleues des Pyrénées ; la cloche de l'église, — une vraie petite cloche d'ermitage, — dansait et babillait dans l'air lumineux ; je me croyais au paradis, et j'y goûtais dans ses molles douceurs la sainte paresse des anges.

— J'espère, me dit l'abbé, que vous voudrez bien assister à la grand'messe. Si vous n'y veniez pas, on m'accuserait de recevoir chez moi un huguenot.

Ceux qui ont reçu l'hospitalité chez un prêtre, dans un de ces cantons du Midi où pullulent encore les catholiques à la Charles IX, comprendront aisément qu'il me fut impossible de résister à l'invitation de mon hôte.

— Prêcherez-vous, Tantalot ? demandai-je avec la mélancolie d'un condanmé qui craint de voir s'aggraver son supplice.

L'abbé disparut sans répondre, me laissant méchamment sous le coup d'une vague crainte qui ne devait pas se réaliser. La messe fut chantée rondement, selon le goût des montagnards, qui, en fait de musique sacrée, ne supportent pas les fioritures. Les gens de la plaine, au contraire, aiment comme les Italiens que leur curé soit un musicien raffiné, car la messe est pour eux une sorte d'opéra religieux, dont l'Epître et l'Evangile, le *Pater* et les *Kyrie*, la Préface et les *Agnus* sont les grands morceaux à effet. Il y a dans ce pays-là de jeunes prêtres qui s'entendent merveilleusement à velouter un *Oremus* et à filer un bel *Amen* ; mais ces ténors en soutane seraient fort mal vus à Rabastens, où, quoique bons catholiques, les fidèles quittent l'église avant que le prêtre n'ait quitté l'autel.

Dans les contrées méridionales, la sortie de l'église offre toujours un spectacle curieux. Le peuple des campagnes, accouru aux offices, bourdonne et s'agite devant le porche, étalant au soleil ses costumes originaux, et formant au hasard des groupes mo-

biles où la parole fermente et bouillonne comme les gros vins capiteux. Les femmes passent rapidement, mais les hommes tiennent séance, appuyés sur leurs bâtons : il y a là du mouvement et du bruit pour une heure ; c'est une espèce de petit forum ! Le forum de Rabastens était ce jour-là très-animé. Je m'arrêtai un instant sous le porche à considérer cette bruyante agitation.

Sur la place, à vingt pas de moi, une bande joyeuse de garçons endimanchés barrait obstinément le passage aux filles. Les drôles avaient établi, en joignant leurs mains robustes, une chaîne circulaire qu'il fallait couper en deux points pour descendre au village. Jeunes ou vieilles, belles ou laides, fières ou modestes, toutes les filles de la paroisse étaient invitées à entrer dans le cercle. Quelques-unes résistaient ; celles-là, on les enlevait sans ménagement et on leur infligeait les honneurs d'un triomphe ironique. Les autres, sans se faire prier, abaissaient gaîment la barrière des bras tendus ; celles-ci, on les recevait avec toutes les cérémonies de la politesse montagnarde. Il y en eut une qui, sans crier gare, prit tout à coup son élan, frappa du pied le sol, et sauta lestement par dessus les mains jointes. Ce bond imprévu de chèvre sauvage fit éclater une tempête d'applaudissements. Tout cela n'allait point sans quelques accidents inévitables : baisers d'un côté, soufflets de l'autre, tabliers chiffonnés, cravates déchirées. Deux ou trois coiffes

même s'envolèrent, laissant ruisseler sur des cous brunis de magnifiques crinières blondes, tressées en cordes de fouet. Je demandai autour de moi quel était ce jeu galant.

— Oh ! Monsieur, ce n'est pas grand'chose, me répondit un laideron qui semblait desséché par une dévotion niaise : c'est la mère Flagel qui vend ses petits fagots.

— Et vous n'en achetez pas, car ils sont trop verts ! siffla derrière elle un diablotin que j'avais vu à l'église en costume d'enfant de chœur.

Ces petits fagots, si dédaigneusement traités par la dévote, n'étaient autre chose que des verges d'osier, exposées en vente dans une sorte de marché aux fiançailles qui se tient tous les ans à la même époque. Il y en avait de plusieurs formes et de plusieurs prix. La plupart étaient coquettement liés par des rubans roses, et, parés de feuilles encore vertes, ressemblaient à des bouquets. Chaque garçon achetait un de ces bouquets enrubanés pour l'offrir à une jeune fille qu'il choisissait dans le cercle. Si elle acceptait ce cadeau, elle était par là même fiancée au galant, sauf l'agrément des deux familles. Un grand garçon, blond comme un épi, avait acheté trois verges d'osier. Il se promenait en les agitant sur sa tête, et chantant à pleine voix qu'il avait trois cadeaux à faire, trois promesses à donner, mais qu'il demandait un an pour remplir la première, deux ans pour la seconde et trois ans pour

la troisième. Les filles, irritées, crièrent au scandale : on le poursuivit en l'appelant *Barbe-Bleue*. Il fut brutalement dépouillé de ses bouquets, accablé de coups et d'injures, et ce fut au point que je craignis un instant de voir ce nouvel Orphée déchiré par de nouvelles Ménades. Sur ces entrefaites, passèrent Michel et Suzanne qui revenaient de l'église. On offrit un bouquet par plaisanterie aux nouveaux mariés. Suzanne rougit et Michel se fâcha.

Tous ces épisodes, on le pense bien, avaient réveillé dans mon esprit la curiosité qu'y avait déjà fait naître la cérémonie de la flagellation symbolique. Le hasard ramenait deux fois en huit jours la même énigme sous mes yeux. Me donnerait-il enfin le moyen de l'expliquer ? Tandis que je rêvais indécis, une voix intérieure me dit tout à coup : — Voilà le Sphinx ! — Je venais d'entrevoir, accroupie sur le sol, la marchande d'osier, qui jusque-là m'avait été cachée par un tourbillon d'acheteurs. Elle était si vieille, si vieille, qu'à son aspect la crainte et l'espoir m'agitèrent à la fois. — Pour le coup je tiens ma légende, pensai-je. Mais ce fantôme pourra-t-il m'entendre et me répondre ? Ne va-t-il pas disparaître à ma première parole ?

La mère Flagel, enfouie dans une vaste cape noire, tenait les yeux fermés, les lèvres scellées, les pieds et les mains immobiles. Son visage pétrifié avait la couleur d'une peau de tambour usée par les baguettes. Rien ne trahissait dans ce corps la présence sourde

de la vie. C'était une petite fille de dix ou douze ans qui vendait les verges d'osier et qui en recevait le prix dans sa jupe. Elle allait et venait autour de la vieille femme, comme un lézard qui fretille autour d'une statue. J'appelai l'enfant quand la foule se fut un peu éclaircie. Elle m'apporta une verge d'osier que je payai d'une pièce blanche. — Grand'mère sera bien contente, dit-elle, éblouie par le reflet argentin. — Grand'mère aime donc l'argent? — L'argent? Je ne sais pas! — Grand'mère parle-t-elle?... entend-elle? — Je la fais parler quand je veux : mais elle ne parle pas à tout le monde. Elle n'entend pas beaucoup, mais elle me comprend bien; et quand elle n'entend pas du tout, c'est qu'elle ne veut pas écouter. — Est-ce toi qui arranges ces bouquets? — Oh! non, il faut que ce soit elle, parce qu'elle y met des fleurs qui portent bonheur, et que je ne saurais pas trouver. — Elle est donc un peu sorcière? — La petite fille m'échappa sur ce mot, et revint en sautillant près de son aïeule. Celle-ci gardait toujours son immobilité de statue. Plus j'examinais sa tête hâve, plus j'étais frappé de je ne sais quelle empreinte ascétique cruellement gravée sur ce masque de parchemin. Je ne songeais déjà plus à ma légende; l'énigme avait désormais à mes yeux moins d'intérêt que le Sphinx. Aussi, quand je rentrai au presbytère, mon premier mot au recteur fut celui-ci : — Mon ami, qu'est-ce que la mère Flagel?

— Mon ami, le potage est froid ! répondit majestueusement le curé. — Nous vous avons longtemps attendu, ajouta sèchement la servante. Vous ferez un triste dîner : car tout ce qui n'est pas froid est brûlé, et tout ce qui n'est pas brûlé est gelé.

Pénétré de mes torts, je m'humiliai sans répliquer devant la soupière refroidie. Mais après le potage, un peu consolé du double sermon, je m'enhardis au point de renouveler ma question dans les mêmes termes : — Mon ami, qu'est-ce que la mère Flagel ?

L'abbé Pascalot, cuirassé jusqu'au menton d'une belle serviette blanche, tourna vers moi un regard dolent et suppliant. Il avait la mine affligée d'un officiant qu'on dérangerait à l'autel. — Je vous en conjure, laissez-moi dîner, me dit-il avec le sérieux le plus comique. Nous causerons au dessert tant qu'il vous plaira.

Ainsi que beaucoup de méridionaux, le digne curé ne savait pas causer la fourchette à la main. S'il se mêlait quelquefois à la conversation, il oubliait alors de servir et de manger, en sorte que ses convives s'impatientaient, et que lui-même quittait la table affamé. — Enfin, je respire ! s'écria-t-il après un long entr'acte de silence, et frappant la nappe avec le manche de son couteau : — Voici le fromage et le vin blanc, poursuivit-il d'un ton sacerdotal ; du fromage de Roquefort comme vous n'en avez point à Paris, et de la blanquette de Limoux qui griserait votre vin de Champagne ! main-

tenant si vous voulez discourir, je suis votre homme. Et par un geste décisif, il détacha sa blanche cuirasse, qui retomba toute plissée sur ses genoux.

— Je n'aime pas beaucoup cette mère Flagel, me dit l'abbé Pascalot en rapprochant ses gros sourcils. Elle est un embarras pour la paroisse, et mon plus grand plaisir serait de la reléguer dans un hôpital. Mais, quand on veut l'arracher de son trou, elle se met à hurler comme une bête fauve. Son vrai nom est Jeanne Sidobre ; elle appartient à une famille de gens bourrus, pauvres et fiers, sobres et tristes, qui vivent entre eux comme des loups, et mettent leur honneur à n'avoir jamais besoin de personne. Ils ne volent pas, ils ne mendient pas, ils ne sont ni méchants ni insolents ; cependant ils m'ont toujours inspiré de la répugnance. Je m'en défierais volontiers ; car, après tout, ce sont de fort mauvais chrétiens. Je les vois à la messe le dimanche, et ils ne se confessent pas. On assure qu'ils récitent des prières qui ne sont pas les nôtres. Ils lisent la Bible, l'Apocalypse, et, dès qu'ils ont un peu d'argent, ils font dire des messes pour le repos des âmes du purgatoire ; on prétend qu'ils s'entretiennent la nuit avec les morts. Les hommes jeûnent souvent, et les femmes se donnent la discipline ; il y a toujours parmi elles quelque vieille fée, comme Jeanne, qui garde le privilége de vendre aux paysans des verges d'osier, comme celles que vous avez vues sur la place

aujourd'hui. Au reste, cette singulière famille s'éteint peu à peu, hébétée par l'isolement. Depuis une dizaine d'années, Jeanne Sidobre n'existe elle-même que par miracle. Elle se nourrit de lait, de miel ou de fruits, et c'est à peine si elle a l'usage de ses sens. Elle ne se réveille de sa léthargie que lorsqu'elle entend crier dans les rues; — « Un flagellant ! un flagellant ! »

— Comment? un flagellant ! Il y a encore des flagellants? vous avez vu des flagellants, cher Tantalot?

— Sans doute! reprit tranquillement l'abbé, un peu surpris de mon exclamation. Ces oiseaux de malheur n'osent plus descendre dans les plaines, mais ils continuent à s'abattre sur nos montagnes. Dès qu'une épidémie éclate, ou que nos contrées sont désolées par une calamité publique, inondation, grêle, gelée, sécheresse, ouragan, aussitôt le flagellant paraît ! Il s'arrête au fond d'un vallon, dans une auberge isolée, loin des grandes routes, criant, aux quatre vents du ciel, qu'il s'est chargé de tous nos péchés, et qu'il vient répandre son sang pour fléchir la colère divine. Des messagers parcourent la montagne, la nouvelle se répand, elle arrive enfin jusqu'aux oreilles de Jeanne Sidobre. Alors la morte ressuscite, comme si elle entendait la trompette du Jugement dernier. Elle parle, elle marche, elle court, serrant de ses doigts crispés la sainte discipline qui va labourer le dos du flagel-

lant. Et quand sa besogne est accomplie, si on lui reproche doucement cette sanglante exécution : — « Que me voulez-vous? dit-elle avec orgueil, je viens de mettre en fuite le péché; j'ai soulagé, grâce à Dieu, une pauvre âme souffrante ! » Vous comprenez maintenant pourquoi on l'a surnommée la mère Flagel.

— Ah ! Tantalot, soupirai-je après ce récit, vous ne savez pas l'égoïste pensée qui m'a traversé la cervelle en vous écoutant. Faut-il vous l'avouer?.. Oui, n'est-ce pas? Eh bien, je me disais que si une épidémie ou tout autre fléau eût visité cette année votre pays, j'aurais eu peut-être le plaisir de contempler le dernier flagellant. Voyons, cher ami, cherchez bien dans votre mémoire. N'avez-vous pas eu dans ces derniers temps quelque jolie fièvre maligne, ou quelque bonne petite grêle orageuse, ou tout au moins une de ces gracieuses inondations qui changent brusquement le lit des rivières?

—Non, rien de tout cela, mais nous avons eu en revanche la maladie des pommes de terre et la révolution de février, deux calamités qui valent bien une demi-douzaine de fléaux, et qui, d'un jour à l'autre, pourraient certainement nous amener le triste divertissement que vous souhaitez.

Comme le curé achevait de parler, un étrange murmure s'éleva sous nos fenêtres, et nous entendîmes presque aussitôt retentir le cri lugubre : — « Un flagellant! un flagellant! » Le curé pâlit

comme si, racontant une histoire de revenant, il eût vu tout à coup paraître un fantôme. Pour moi, j'avais la vue obscurcie et l'haleine suspendue ; mes oreilles tintaient. Je me crus d'abord le jouet d'une hallucination ; mais, à l'aspect de la population tout entière qui s'élançait hors du village, mes doutes furent bien forcés de s'évanouir. — « Un flagellant ! un flagellant ! » répétait la foule en redoublant ses cris.

Si mon imagination était en jeu dans ce récit, j'aurais en ce moment de terribles craintes. — Voilà, me dirais-je, un incident mal préparé ; qui croira sur ma parole à ce coup de théâtre ? — Heureusement je n'admets ici que des souvenirs très-exacts, et j'espère que le lecteur ne m'abandonnera pas si, chemin faisant, j'ai la naïveté de ne pas bouder l'imprévu.

— Allons, suivez la foule, me dit l'abbé, elle vous conduira à l'auberge du Crucifix. C'est toujours là qu'ont lieu ces horribles scènes de flagellation. Quant à moi, je vais chanter les vêpres pour les oiseaux de mon jardin, car je prévois que je ne trouverai personne à l'église, pas même le sonneur ou le bedeau.

III

L'auberge du Crucifix est située au beau milieu d'un îlot de verdure, à une petite lieue de Rabastens. Trois vallées de prairies y aboutissent. Elle tire son nom d'un grand crucifix sculpté dans le roc par un tailleur de pierre, et planté sur un tertre au point de jonction des trois vallées. Derrière ce tertre consacré s'étendent quelques arpents de vigne qui font la fortune de l'hôtelier, car il y recueille une liqueur généreuse qui, sous le titre catholique de *vin du crucifix*, attire chez lui tous les bons chrétiens des environs. Il m'était arrivé deux ou trois fois, en chassant, de m'arrêter pour goûter de ce fameux vin. Aussi étais-je déjà en excellentes relations avec l'aubergiste Mercadié, qui, sans se soucier de mon vrai nom, m'appelait toujours *Monsieur de Paris,* ne se doutant pas, assurément, qu'il me traitait en archevêque. Dans nos conversations, il se moquait très-agréablement de mon patois, et il avait

raison. Je prononçais *adiusias* comme Racine, et *qu'es-aco* comme Marie-Antoinette. Cependant il m'a souvent avoué qu'il entendait mieux ma prose que les vers de son compatriote le perruquier Jasmin.

— Ah ! ah ! vous venez aussi au spectacle ! me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut, en me saluant comme une vieille connaissance. La soirée sera bonne pour votre serviteur Mercadié, ajouta-t-il en clignant de l'œil et se frottant les mains entre les deux genoux. Et, sans quitter la borne où il était assis, il me fit signe de regarder dans la cuisine par la fenêtre entr'ouverte. Sur une immense table de bois figuraient en lignes des poulets et des canards que la broche allait transpercer. Les fourneaux allumés ressemblaient à des soupiraux volcaniques, les flammes ronflaient dans la cheminée ; des files de bouteilles cachetées encadraient, sur le buffet, des colonnades d'assiettes blanches ; les servantes allaient et venaient, croisant les marmitons. Et, — brochant sur le tout, — l'hôtesse décoiffée, enrouée, ahurie, plumait des pigeons avec fureur, grondait les marmitons, pinçait les servantes, interpellait son mari, et se plaignait de ne pouvoir compter sur personne, en prenant Dieu à témoin de la fainéantise universelle.

L'aubergiste fumait sa pipe, adossé à la croisée ; il avait la placidité railleuse d'un maître jovial qui berce son oisiveté de cette pensée consolante : « Tout

le monde travaille pour moi! je puis dormir. » Dans sa large poitrine athlétique, Mercadié logeait et choyait l'âme paresseuse d'un roi d'Orient. Sa figure rusée exprimait un dédain profond de toute activité, un détachement complet de toute idée de travail. S'il lui arrivait de remuer les bras, ce ne devait être que pour battre sa femme et ses valets, ou pour soulever un fardeau qui accusât la puissance de ses muscles. Sa physionomie seule agissait : sous le bonnet rayé des Catalans pétillaient des yeux d'émouchet, éveillés, inquiets et avides. Des favoris arrondis en faucille, des sourcils hérissés en gerbe, un front bas, le nez fin, la bouche évasée, des épaules de marinier ou de porte-faix, tel était en raccourci cet Hercule fainéant.

— Je croyais, lui dis-je en quittant la fenêtre, rencontrer ici des signes de désolation ; mais voilà les apprêts des noces de Gamache !

— Chut ! ignorez-vous donc que c'est après les comédies les plus tristes qu'on a le plus besoin de rafraîchissements ? Au reste, soyez tranquille ; vous aurez dans deux heures la petite distraction que vous êtes venu chercher.

— Dans deux heures ? Y pensez-vous ? Mais où est donc le Flagellant ?

— Il crie dans le désert comme saint Jean-Baptiste ! On l'a trouvé couché sur le sable, au fond d'un ravin ; c'est là que la foule est allée le rejoindre, pendant que vous descendiez sans doute en

droite ligne jusqu'à l'auberge. Le pauvre homme chante des psaumes en attendant qu'on lui écorche le dos. Une troupe de montagnards l'environne et chante avec lui. Ces gens-là ne s'impatientent pas comme vous, monsieur, car ils savent que la cérémonie doit avoir lieu le soir, aux flambeaux. Quand le soleil sera couché, quand la cloche de Rabastens sonnera, vous pourrez dire que la procession se met en marche. Ils viendront ici, précédés de la grande-croix de l'église, ce qui, par parenthèse, va diablement contrarier monsieur le curé, votre ami. — A propos, continua l'hôtelier en changeant de ton, pourquoi ne l'avez-vous pas amené avec vous, monsieur le curé? Vous nous auriez peut-être réconciliés, car nous sommes fort mal ensemble, c'est moi qui vous le dis. L'église n'aime pas le cabaret; M. Pascalot n'aime pas votre serviteur... « l'homme de la plaine qui a corrompu la montagne! » A l'entendre, j'ai semé dans sa paroisse de la graine d'ivrogne et de joueur; tout cela, parce que je vends de bon vin, et que je prête mes cartes à ceux qui me les demandent. De plus, je suis un homme sans foi ni loi, parce que je ne monte pas à l'église le dimanche. Eh, monsieur, je suis de la plaine, en effet; je m'essouffle tout de suite aux montées. Si l'église avait des roulettes et voulait descendre jusqu'ici, j'y entrerais de temps en temps, à mes moments perdus. Est-ce que, par hasard, votre serviteur empêche monsieur le curé de faire son métier?

Que monsieur le curé ne m'empêche donc pas de faire le mien; c'est tout ce que je lui demande. Ah! si vous saviez de quel œil les bonnes âmes nous regardent, nous autres aubergistes! D'abord, nous sommes des voleurs, cela va sans dire; et puis des libertins, parce que nous avons des filles bien portantes pour le service de l'auberge; et puis enfin, des assassins; oui, monsieur, des assassins! Nous tuons les voyageurs pour les piller, et nous attirons ici les petits garçons pour les mettre à la broche. Voyons, monsieur, ai-je l'air d'un ogre, et ma femme d'une ogresse? Tel est pourtant l'aimable surnom qu'on nous a donné. Je ne m'appelle plus Mercadié, je suis l'*ogre du Crucifix!* Croyez-vous que j'en pleure?... J'en ris. Et savez-vous pourquoi? c'est que je suis un bon chrétien, à la barbe de M. Pascalot, et qu'après tout la plaine se moque de la montagne, dont chaque ruisseau laisse, en roulant, un peu d'argent devant ma porte.

Dans sa verve inépuisable de Languedocien, l'aubergiste allait continuer sa tirade en véritable héros de tragédie, si je ne l'eusse arrêté à sa première pause par un geste de confident révolté.

— Parlons peu, lui dis-je, et parlons bien. Où me placerez-vous pendant la cérémonie? — Venez, me répondit-il laconiquement.

Mercadié se leva et me conduisit dans sa remise, en ouvrant théâtralement les deux battants, sur l'un desquels était clouée une chouette, selon l'usage du

pays. — Voilà, me dit-il, la salle de spectacle ! Vous serez établi là-haut, à cette lucarne, d'où vous pourrez tout voir commodément ; et si, pendant la représentation, le cœur vient à vous manquer, nous vous enverrons, pour vous remettre, une goutte de vieux muscat.

La remise de Mercadié avait des apparences monumentales; c'était une longue nef qui, grâce à quelques barrières à claire-voie bien disposées, servait à la fois d'écurie, de bergerie et d'étable. Il restait toujours, en deçà des litières, un grand espace libre pour la circulation. — Le local vous paraît un peu triste maintenant, me dit l'aubergiste en consultant l'horizon, mais tout à l'heure il y aura un vacarme infernal. Voici le moment où les maquignons et meneurs de troupeaux qui vont au marché de Béziers dévalent de la montagne. Dans quelques minutes, il ne restera pas une place vide aux râteliers. — Des nuages de poussière annoncèrent bientôt, en effet, l'arrivée des bestiaux et de leurs conducteurs; tumultueux bataillons, que l'aiguillon et le fouet chassaient pêle-mêle vers l'auberge.

Cependant les ombres du soir grandissaient ; le soleil, déjà caché derrière l'horizon, éclairait d'un reflet tremblant les sommets les plus élevés des Serres-Lisses. Quand le plus éclatant de ces points lumineux s'éteignit, la cloche de Rabastens sonna lentement un glas argentin. Jamais bourdon de cathédrale déplorant à toute volée la mort d'un homme

puissant, ne m'a aussi fortement ébranlé le cœur ! Cette note plaintive, indécise, errante, balancée de cime en cime par le vent de la nuit, et tombant dans la vallée en gouttelettes sonores, répandait dans l'air, au milieu de ces montagnes assombries, je ne sais quel profond sentiment de misère, d'abandon, d'isolement et de ruine. La majesté du paysage enveloppé de silence ajoutait à l'effet terrible de cette petite voix désolée. On eût dit, pour employer une expression classique du temps de Volnay, que la cloche du village sonnait d'elle-même l'agonie du dernier homme. Un frisson me saisit, et j'eus la candeur de songer un instant à la fin du monde. Les fléaux de Dieu, les nécessités de l'expiation me parurent, comme à M. de Maistre, des choses tout à fait naturelles ; je suivais, sans m'en douter, le conseil de Pascal, j'étais prêt à m'abêtir ! La petite cloche se tut, et derrière la grand'croix, frappée des premiers rayons de la lune, un homme encapuchonné, ayant à sa droite la mère Flagel, pénétra dans la remise, suivi d'une foule recueillie.

— Voilà le Flagellant ! me dit l'aubergiste ; et, me prenant par la main, il me conduisit dans sa chambre.

Quand je mis la tête à la lucarne, un tableau confus où flottaient de brillants espaces au milieu de larges traînées d'ombre, déroulait ses plans heurtés sous la voûte de la remise. C'était d'abord un mélange inexplicable de touches vaporeuses et de tons

criards ; on eût dit une grande ébauche en désordre, à demi plongée dans un abîme. Mais, à mesure que mes yeux s'orientaient, une baguette magique, effleurant l'immense toile, semblait improviser l'ordre au sein du chaos. Tandis que l'obscurité drapait les murs d'une longue tenture noire, douze flambeaux placés au centre illuminaient le groupe principal, d'où ressortaient en vigueur les pâles figures de Jeanne Sidobre et du Flagellant. Si un mouvement se faisait dans ce groupe, une fusée de lumière glissant entre deux têtes éclairait brusquement toute une rangée de spectateurs. Les hommes, éblouis, reculaient, les femmes détournaient les yeux, les enfants se cachaient dans les plis des jupes, et les animaux accroupis tressaillaient sur leurs litières. On distinguait alors les masses de curieux entassés dans les crèches, collés aux murailles, répandus sur les charrettes, ou tapis à plat ventre sur le bord des abat-foin. Quelques jeunes garçons, campés à rebours sur des mulets, relevaient comiquement la queue de leurs montures.

— Ayez pitié de moi, mon Dieu! s'écria le Flagellant; puis il se coucha sur le sol en victime résignée. Je remarquai, du haut de ma lucarne, qu'il avait les bras déployés en croix, et je l'entendis murmurer, comme Michel le jour de son mariage : — Frappez, je suis prêt !

Mais cette fois il ne s'agissait plus d'un gracieux simulacre de flagellation. La tremblante Suzanne,

avec son brin d'osier inoffensif, était remplacée par Jeanne Sidobre, armée d'une terrible discipline. Une sainte colère agitait les lèvres de la mère Flagel.

— Homme, qui êtes-vous, dit-elle, et que voulez-vous?

— Je suis l'agneau de Dieu, prêt à expier les péchés du monde.

— Réjouissez-vous alors, car voici les ciseaux qui tondent l'agneau! voici le balancier qui frappe la monnaie, le fléau qui dépouille la gerbe, la meule qui broie le froment !

— Meule, écrase-moi! fléau, dépouille-moi! ciseaux, tondez-moi! s'écria le Flagellant avec un sauvage enthousiasme; et toi, balancier du Seigneur, frappe ce vil métal à ton empreinte!

Le Flagellant découvrit ses épaules, et la discipline sifflante marbra du premier coup le corps décharné du patient. — Ah! Dieu soit loué! murmura doucement une voix plaintive, et le Flagellant se dressa en pied, triomphant et rayonnant, comme s'il eût vu le ciel s'ouvrir.

— Plus fort! frappez plus fort!

Un éclair passa sur le front de Jeanne Sidobre, et les coups redoublèrent avec une incroyable violence. Rien ne manquait à ce sacrifice humain : l'enthousiasme de la prêtresse égalait celui de la victime. Dans cette terrible scène d'expiation, le

bourreau croyait se sanctifier en même temps que le martyr.

— J'ai péché, j'ai péché ! criait le Flagellant d'un ton lamentable, en faisant au nom des assistants une espèce de confession générale.

— Périsse la chair qui a péché ! répondait Jeanne Sidobre en roidissant sa main vengeresse.

— J'ai menti, j'ai juré, j'ai volé, j'ai tué!.. J'ai commis tous les crimes, et mérité cent fois la damnation éternelle !

— Souffre donc le purgatoire en ce monde, afin de ne pas souffrir l'enfer dans l'autre.

— C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute.

— A genoux, pécheur, à genoux !

Et Jeanne Sidobre frappait toujours, comme si chaque parole et chaque mouvement lui eussent prêté une nouvelle énergie. L'assemblée faisait silence, attentive, inclinée, haletante, et pourtant moins troublée de ce spectacle que les animaux dont les ombres se mouvaient derrière elle. Une rumeur d'inquiétude et d'épouvante grondait par intervalles le long des crèches. Les bœufs se soulevaient, allongeaient le cou, soufflaient et retombaient oppressés. Les mulets hérissaient leur crinière et bondissaient sous leurs petits cavaliers. Les moutons, pris de vertige, tournoyaient sur la paille en bêlant. Des poules s'envolaient et venaient embarrasser leurs ailes dans les grandes toiles d'araignée suspendues aux

angles de la voûte. L'air était lourd : la discipline, dans ses rapides oscillations, avait renversé quelques flambeaux. Tout prenait au-dessous de moi des aspects fantasmagoriques.

Je regardai le Flagellant : sa tête s'était exaltée jusqu'au délire. Tantôt il levait les bras au ciel et se redressait de toute sa hauteur ; tantôt on le voyait tomber comme une bête de somme épuisée ; tantôt enfin il se mouvait en rond comme un cheval aveugle qui tourne la meule ; — quelquefois il perçait la foule et agrandissait brusquement le cercle où il était enfermé avec la mère Flagel. Des paroles menaçantes et prophétiques s'échappaient alors de ses poumons de fer.

— Malheur, disait-il, et trois fois malheur au pécheur impénitent ! Malheur aux maîtres de la terre qui abusent de leur puissance ! Malheur aux enfants d'Achab qui usurpent la vigne des enfants de Naboth ! Malheur aux mauvais riches qui dévorent le bien du pauvre ! Les puissants seront abaissés, et les humbles élevés sur un trône ! Les agneaux deviendront des lions, et le châtiment de l'impie épouvantera l'univers !

En ce moment l'assemblée tout entière bouillonnait. J'entendis un nom voler de bouche en bouche, au milieu d'un concert de malédictions. L'anathème prophétique avait un sens lumineux pour toutes ces âmes bouleversées.

— Oui, malheur au mauvais riche, malheur à

Rouziac ! s'écrièrent tous ces Lazares fanatisés avec des éclats de voix qui me firent pâlir.

Un sourire méchant remua la mâchoire de Jeanne Sidobre, et le Flagellant, fier de cet orage, ne prononça plus que des mots incohérents, obscurs, insaisissables. Les yeux fixes et dilatés, il laissait l'extase agiter ses lèvres d'où s'élançaient les plus tendres exclamations : — O mon doux Jésus ! ô sainte Vierge Marie ! ô délices des anges ! ô béatitude des élus ! Il avait l'air de savourer avec des frémissements de volupté le *nanan* des convulsionnaires. N'était-ce plus un flagellant primitif, héritier à son insu des passions religieuses du XIIIe siècle ? N'avais-je devant moi qu'un disciple du diacre Pâris, saintement fustigé par sa *secouriste ?*

Involontairement je me rappelai cette époque de notre histoire où l'on faisait venir chez soi, pour se divertir ou s'édifier, sœur Rose, sœur illuminée, sœur Promise ou sœur Confite. « Elles se faisaient fouetter, dit Voltaire, sans qu'il y parût le lendemain ; on leur donnait des coups de bûche sur leur estomac bien cuirassé, bien rembourré, sans leur faire de mal... » L'idée toute voltairienne d'un flagellant *bien rembourré* ne fit que passer dans mon esprit, car, l'impitoyable secouriste continuant à frapper, le sang jaillit tout à coup sous les cordelettes de la discipline.

— ECCE HOMO ! s'écria le patient dans un élan d'orgueil mystique.

— Mon frère, dois-je m'arrêter? demanda la mère Flagel.

— Êtes-vous fatiguée, ma sœur? alors quelque bonne âme vous remplacera.

— Non, non, Dieu me donnera la force d'aller jusqu'au bout.

— Frappez donc, frappez donc; car le sang qui coule se mêle au sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Alors on récita d'une voix grave les tristes versets du psaume de la Pénitence. Ces chants de douleur étaient entrecoupés de gémissements : les femmes, apitoyées, ne pouvaient plus retenir leurs sanglots. — Vous tairez-vous, Madelaines? cria durement Jeanne Sidobre; mais les sanglots redoublèrent avec une force irrésistible. Les hommes eux-mêmes commençaient à s'émouvoir, et, pour qu'on ne les vît pas pleurer, ils se glissèrent par petits groupes dans la cuisine de l'auberge. Le Flagellant, qui donnait à peine signe de vie, poussait encore de vagues soupirs. Il s'évanouit enfin, il s'affaissa comme foudroyé par l'éclair des félicités célestes. On l'emporta roulé dans un drap blanc, et la vaste remise eut bientôt repris son aspect ordinaire. Deux ou trois femmes seulement étaient restées pour éponger le sang répandu. Quand elles furent parties, un chien de maquignon vint lécher la place humide. J'entendis siffler un grand coup de fouet : c'était le maquignon qui châtiait l'animal, poursuivi dans sa

fuite par un torrent d'injures. Ainsi se termina cette étrange scène, dont les incidents m'avaient laissé la mystérieuse impresssion d'horreur qu'un enfant pourrait éprouver en assistant à quelque séance de magie noire.

IV

— Orgeat, limonade, groseille ! — Qui veut de l'orgeat ?

A ce cri tout parisien, brusquement jeté dans mon oreille, le noir enchantement fut rompu. Je me secouai comme un homme qui revient du sabbat, et qui cherche à ressaisir autour de lui le sentiment de la réalité. L'ogre du Crucifix, debout à l'entrée de la chambre, et tenant braquée sous l'aisselle une petite bouteille noire à cachet rouge, me fit un moment l'effet d'un hôtelier fantastique. Mais, à sa première parole, je retrouvai le vrai Mercadié, qui m'aborda par une de ces révérences de comédie où il entre toujours plus de malice que de respect.

— Excusez, Monsieur, me dit-il, ma petite plaisanterie. C'est un souvenir du temps où j'étais simple troupier en garnison à Paris (j'allais au théâtre en ce temps-là, et, comme vous voyez, je n'ai pas encore oublié ce qui se criait dans

l'entr'acte). Mais rassurez-vous : ce n'est ni de l'orgeat, ni de la limonade que je vous apporte. C'est, dit-il en baisant la bouteille et cadençant chaque mot avec une emphase comique, c'est un sirop miraculeux qui éveille la langue des muets et qui engourdit le babil des femmes ; c'est un baume sans pareil, qui ranimerait un homme coupé en petits morceaux, et qui ferait danser un condamné à mort, sous le couteau de la guillotine ; c'est enfin mon délicieux, mon *terrible* muscat de la comète ! Tenez, Monsieur, goûtez et jugez.

Mercadié remplit deux verres, et me salua légèrement.

— A votre santé, dit-il, et, si vous voulez bien le permettre, à la santé du flagellant ! Quel dommage ajouta-t-il en se mirant dans son verre, que cet homme-là ne soit pas une bête de labour ou un cheval de roulage ! En le rouant de coups, on lui ferait faire double besogne. J'ai vu dans nos foires des ours bien dressés qui travaillaient gentiment sous le bâton. Eh bien, Monsieur, pour qu'ils fussent gentils, ils fallait les griser avant leurs exercices, tandis que celui-ci... (l'aubergiste vida son verre, et fit claquer sa langue) tandis que celui-ci ne s'enivre jamais qu'après. Oh ! c'est un grand artiste, vous pouvez m'en croire, et de plus un admirable pénitent ! Avez-vous remarqué avec quelle joie il a reçu la discipline ?

— Oui, mais il est tombé à demi mort.

— Tranquillisez-vous, Monsieur. Ne vous ai-je pas dit que mon *cachet-rouge* faisait des miracles? Dès que ses blessures ont été pansées, le bon pélerin a rejeté son drap blanc, et s'est mis à débiter ses petites images de l'*Ecce Homo*. Autant d'images, autant de pistoles de cuivre, et soyez bien certain qu'il les vendra toutes : car il a tout de suite empaumé son public. Que fera-il de sa monnaie? Cela servira, dit-on, à payer des messes pour la délivrance des âmes du purgatoire. Du moins la mère Flagel l'affirme, et, quant à moi, je n'oserais pas trop le nier, quoique j'en aie souvent la tentation. De la part de ces gens-là, rien n'est impossible. Ils ont leurs idées qui ne sont pas les miennes, et quand on leur demande d'où ils viennent, où ils vont, comment ils se nomment et comment ils vivent, un geste leur suffit pour tout expliquer : ils vous montrent le ciel et vous tournent le dos. Ils sont comme l'anguille qui crie quand on l'écorche, d'après le vieux proverbe. Pour les faire parler, il faut les fustiger ; hors de là, ils sont muets comme des pierres. Dans la montagne, tout leur réussit : car ils passent pour des saints. Dans la plaine, on les traite de filous, et on ne les reçoit plus qu'à coups de fourche. Moi qui suis de la plaine et qui vis dans la montagne, je me dis que ce sont des fous ; et Dieu veuille que cette nuit même nous ne soyons pas les témoins de quelque folie !

L'aubergiste secoua la tête, en homme qui pres-

sent un danger. Il croisa dramatiquement ses bras sous son menton, et me dit avec l'accent d'une conviction douloureuse : « Je crains un grand malheur ! » Mais en ce moment une lueur perfide scintilla joyeusement au creux de ses joues. L'âme de Mercadié parut, et fit clairement cet aveu : *J'espère* un grand malheur.

— La nuit sera mauvaise, continua la bouche hypocrite ; le danger est inévitable !

Mercadié, livré à ses réflexions, projetait dans le vide ce regard luisant du joueur qui cherche à aimanter la girouette de la chance. — Inévitable, non ! reprit-il en mûrissant dans sa tête une combinaison ébauchée. Si je le voulais bien, je ferais la part du feu, et je gagnerais pour ma peine un sac de mille francs. — Monsieur, me dit-il tout à coup en sortant de sa rêverie, vous me voyez dans un grand embarras : je suis sur le point de faire une bonne action qui me donnerait un joli bénéfice. Puis-je, à votre avis, me mettre en campagne sans que la Justice s'en mêle ?

— Interrogez votre conscience, ceci ne regarde pas la Justice.

— Alors, c'est résolu ; j'irai à la Couarde !

L'aubergiste me salua et descendit précipitamment l'escalier. Au bout de quelques minutes, je l'entendis remonter avec précaution. Il me prit par la main, et m'entraîna par un passage obscur jusqu'à

la porte de la remise. Deux chevaux sellés nous attendaient.

— Toute peine vaut salaire, me dit sententieusement Mercadié. Vous m'avez donné une consultation ; moi, je vous offre ce bidet pour retourner sans fatigue à Rabastens. Vous en serez content, c'est un mouton bridé. — Montez vite, ajouta-t-il et partons. Il ne faut pas qu'on remarque mon absence. Je vais à peu près du même côté que vous, nous nous quitterons aux Quatre-Piliers. Tant que nous serons en vue de l'auberge, ne pressez pas trop votre bidet ; laissez-le tout doucement tricoter dans le sable.

Mercadié serra les genoux, et donna en sifflotant le signal du départ. Nos petites bêtes pyrénéennes (autant vaudrait dire lilliputiennes) se mirent aussitôt en mouvement. Elles ne galopaient pas, elles ne trottaient pas ; la bride sur le cou, les pieds dans le sable, elles tricotaient ; je croyais avoir entre les jambes une des souris chevalines de l'attelage de Cendrillon. Le sentier qu'elles suivaient, profondément encaissé entre deux tertres, venait aboutir à une espèce de grotte masquée par un fouillis de plantes grimpantes.

— C'est là qu'on a trouvé le flagellant ; c'est de là qu'on l'a conduit à l'auberge, me dit en passant Mercadié.

A dix pas de la grotte, commence une route cavalière qui, pareille à une vis sans fin, s'enlace hardiment autour de la montagne qu'elle étreint de ses

anneaux redoublés. Nous gravîmes en silence le chemin tournant, découpé dans un rempart de granit, où s'étagent en spirales légères une multitude de petites corniches suspendues. Chacune de ces spirales nous offrait en se déroulant les mêmes variations de perspective. A la hauteur où nous étions parvenus, l'auberge du Crucifix, toute resplendissante sur un fond noir, paraissait et disparaissait comme la lanterne d'un phare mobile. La lune, pâle et froide, courait des bordées dans le ciel, à travers une débâcle de nuages blancs; le vent, qui cinglait les buissons sur notre passage, semblait donner le frisson aux étoiles; les échos de la vallée nous envoyaient des murmures roulants, assez semblables au balancement lointain d'une mer. Il y eut un instant où la vague sonore retentit avec plus de force. L'aubergiste se dressa sur ses étriers, la tête couchée sur l'épaule, afin de saisir les moindres vibrations de l'air.

— Ecoutez, dit-il, écoutez! ce ne sont plus des murmures, ce sont de véritables hurlements. A l'heure qu'il est, tous nos montagnards sont ivres. Si le flagellant dit un mot, nous les aurons bientôt sur nos talons. Hâtons-nous, Monsieur, hâtons-nous, car voilà l'orage qui se prépare.

— Sommes-nous encore loin de la Couarde?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Pour savoir si vous aurez le temps de planter

votre paratonnerre et de gagner le sac de mille francs.

Les prunelles de Mercadié s'allumèrent. — Vous êtes bien curieux, me dit-il en fronçant les sourcils ; puis il ajouta sèchement : — Nous autres gens du midi, nous pensons en parlant, et ne comptons pas les paroles qu'il nous plaît de semer à droite et à gauche ; mais il ne nous plaît pas toujours qu'on ramasse cette semence. Ai-je eu tort de vous consulter et de vous laisser flairer mon secret ?

A ces mots, prononcés d'un ton menaçant, Mercadié piqua des deux, mit sa bête au galop, la fit pirouetter, et, par une manœuvre imprévue, la ramena sur moi ventre à terre, comme s'il eût exécuté une charge à fond de train. Mon bidet se cabra, et faillit me jeter en arrière par-dessus le parapet de la route. Mais je le maintins si énergiquement qu'il retomba d'aplomb, en effleurant de son sabot l'oreille droite de l'autre bidet.

— Vous êtes un excellent cavalier, me dit gravement l'aubergiste.

— Etes-vous fou ? m'écriai-je en montrant du doigt le précipice béant sous le parapet.

— Mon cheval s'endormait, j'ai voulu le dégourdir.

— Ne mentez pas : vous avez voulu m'effrayer, et peut-être me lancer à trois cents pieds d'ici, afin de vous assurer de ma discrétion.

— Dieu du ciel ! est-il possible ! s'écria Mercadié

avec des gestes de désespoir. Qui, moi..., moi votre ami...; moi votre serviteur...; moi un ancien soldat..., j'aurais eu cette lâche pensée! Mais vous me prenez donc pour un coquin, un assassin, un misérable, un monstre! Ah! Monsieur, si vous me croyez capable d'une telle infamie, jetez-moi à terre, foulez-moi aux pieds, coupez-moi la main, brisez-moi le crâne, arrachez-moi la peau du ventre, je vous le permets.

O comédie italienne, sublime arlequinade de nos vieux trétaux, parade immortelle que les peuples du Nord traitent d'extravagance, on te retrouve encore à deux cents lieues du Théâtre-Français, vivante et pétulante, invraisemblable et réelle, immuable et mobile, dans les mascarades infinies de la nature méridionale!

La voix de Mercadié, toute palpitante d'émotion, avait le pur accent de l'honnêteté méconnue. Elle sonnait franchement comme une monnaie loyale, dont le timbre éclatant défie tout soupçon. Le digne homme aurait attendri, par son attitude éloquente, tout un comité de salut public. Il était descendu de cheval, et jouait à mon profit une admirable scène de pantomime classique. Pleurer, tomber à genoux, se frapper la poitrine, s'arracher les cheveux, c'est peu pour exprimer une désolation aussi profonde. Il pose ses mains jointes sur la tête de mon bidet, m'adresse à bout portant les discours les plus pathétiques, me prie et me supplie, me secoue, m'inter-

pelle, me flatte, m'entraîne ; il appelle son père et sa mère, sa femme et ses enfants comme garants de son honneur, invente coup sur coup des grimaces risibles et des serments épouvantables ; puis, quand il n'en peut plus de fatigue oratoire, il remonte lestement en selle, bien persuadé qu'il m'a ébloui de son innocence.

Ebloui, je l'étais en effet. La naïve impudence du Languedocien m'avait confondu. — Je me demandai sérieusement si le comédien irrésistible qui venait de se démener à mes pieds était bien le même homme que cet aubergiste indolent que j'avais trouvé naguère, étalé sur une borne, à la porte de sa maison. Dans les jours de soleil, on rencontre souvent sur les chemins calcinés un serpent immobile, et comme incrusté dans la poussière. A la moindre alerte, l'écaille reluit, les anneaux se gonflent, et l'animal réveillé danse sur sa queue. Inerte ou frémissant, c'est toujours le reptile. Mercadié l'indolent et Mercadié l'actif, Mercadié le laconique et Mercadié le bavard, Mercadié le menaçant et Mercadié le rampant, c'était toujours, sous les reflets de l'écaille méridionale, la même bête perfide et venimeuse. Et encore, pouvait-on affirmer que la bête eût du venin. Scapin, sous son manteau rayé, a tantôt les allures d'un scélérat marqué pour le bagne, et tantôt la mine avenante du coquin obligeant qu'on bâtonne et qu'on embrasse. J'aurais de grand cœur bâtonné Mercadié ; mais

comment garder rancune à un drôle d'aussi bonne souche? Il ressemblait tant à Scapin? Quand je le vis tout en sueur me tendre la main d'un air héroïque, je ne me sentis pas le courage de lui refuser la mienne. Ce geste magnanime était si conforme à la tradition! Désormais l'optique de la scène me rendait ce type sacré. Par respect pour les maîtres fourbes, ses aïeux, j'entourai Mercadié d'une espèce de sollicitude littéraire, et j'accordai d'avance, avec un sourire, l'indulgence plénière à ses fourberies.

Nous voilà donc cheminant de nouveau, côte à côte, et devisant joyeusement au clair de la lune. Je n'avais garde pourtant de ramener la conversation sur le sujet scabreux qui avait failli nous brouiller. Un bon mouvement, un pur caprice, le besoin de parler, peut-être, firent que mon cher Scapin alla de lui-même au devant de mes désirs.

— Connaissez-vous le propriétaire de la Couarde, connaissez-vous M. Rouziac? me dit-il sans préambule, en attaquant d'assaut le sujet scabreux.

— Rouziac le mauvais riche! m'écriai-je aussitôt en retrouvant dans ma mémoire les imprécations calculées du flagellant, si vite comprises par ses auditeurs.

— Rouziac-le-Médecin, Rouziac-le-Couard, Rouziac-le-Fossoyeur, ou Rouziac-l'Auvergnat, comme il vous plaira! car il n'y a pas de saint dans nos

contrées qui ait de plus longues litanies, et c'est un vrai plaisir que de les entendre réciter en chœur par les petits vauriens de la montagne. Ce médecin-là, disent les paysans, n'a pas brûlé beaucoup d'huile à l'école de Montpellier, et les drogues dont il nous régale ne sortent pas de chez le pharmacien. Il fait saigner à blanc tous ses malades par l'huissier, et, quand ils sont à demi-morts, c'est lui-même qui vient les rouler en souriant dans un linceul de papier timbré. Ah! ah! ceci vous intéresse, Monsieur de Paris? ajouta Mercadié sur un ton goguenard. Gageons une pistole que, si je vous raconte franchement ce que je prétends faire à la Couarde, vous ne perdrez pas une syllabe de mon petit discours.

L'aubergiste me jeta sa bride en signe de confiance, et, se renversant négligemment sur le haut dossier de sa selle, il allait entamer enfin l'exposé de ses plans de campagne, lorsque son attention se porta tout à coup vers l'étage supérieur de la route, où nous entendions en ce moment le bruit saccadé d'un trot inégal.

— Je ne me trompe pas, dit-il, c'est bien le trot d'une vieille rossinante qui bat le briquet en marchant. Donnez de l'éperon, Monsieur, et dans quelques minutes vous allez contempler le fameux Rouziac, assis de côté comme une femme, sur le dos de sa mule blanche.

— Entre nous, chuchota le fourbe à mon oreille,

ce M. Rouziac est un homme sanguin, et, puisque j'en trouve l'occasion, il faut absolument que je lui donne ce soir un bon petit coup de lancette.

— Oh! oh! le sac de mille francs!

— Bah! mille ou quinze cents... peut-être deux mille!... Enfin le plus possible! dit effrontément Mercadié. Allez, c'est une action louable de tirer une plume de l'aile à ce gros faisan argenté.

— Salut! Monsieur Rouziac! s'écria de loin l'aubergiste. Hé! hé! continua-t-il en plaisantant, vous n'avez donc pas encore acheté des chaussons de lisière à Belotte? prenez garde, elle va mettre le feu à notre route royale, et c'est vous qui payerez, si le rocher s'allume.

— Le rocher n'est point fait d'étoupes, répliqua bêtement le personnage à qui s'adressait la plaisanterie.

En examinant cet homme, ce qui me frappa tout d'abord, ce fut la couche de bêtise artificielle qui plâtrait son visage. L'impression qu'il me causa ne s'est jamais effacée. Quand un naturaliste découvre une bête monstrueuse, il en saisit au premier aspect la nature complexe et difforme. Ne la verrait-il qu'une fois, il pourrait la décrire les yeux fermés.

V

Rouziac était un de ces monstres doucereux qui lèchent leur proie avant de la mordre. Il y avait en lui du juif sous l'Auvergnat. Famélique et repu, on eût dit qu'il s'engraissait, tout en nourrissant dans ses entrailles un ver solitaire insatiable. Il avait des yeux enfouis sous de lourdes paupières; le nez plongeant et recourbé entre deux joues onctueuses dont le vernis s'écaillait, une bouche en retraite sur un menton saillant, le cou ramassé et engorgé, le buste épais et court, des jambes presque grêles, et dans toute sa personne je ne sais quel luisant de propreté malsaine qui inspirait le dégoût. Son embonpoint tremblottant formait jabot entre le nœud de la cravate et la ceinture du pantalon. La physionomie tout entière riait; elle était largement empreinte d'un caractère paterne. Mais, à travers cet enduit de bonhomie factice, suintait goutte à goutte l'astuce en fusion. Quand cet être gonflé respirait,

sa langue trop longue jouait sur ses lèvres comme celle des fourmiliers. De cette infirmité, jointe à la double brèche qui échancrait sa mâchoire, résultait un défaut de prononciation très-significatif. Rouziac zézeyait comme un enfant. Ajoutez à ces détails des habits grossiers, une casquette de loutre, une canne de suisse de paroisse, ferrée par le bout, et vous aurez dans son ensemble le portrait du mauvais riche désigné par le flagellant à la colère des montagnards.

— Si je ne suis pas trop indiscret, dit Mercadié, d'où peut donc venir à cette heure M. Jean-Flour Rouziac de Paulignan?

— Quelques méchantes affaires m'ont retenu dans le bas pays, en tirant vers la mer. Des comptes à régler... des billets à renouveler... c'est un tracas incessant. Il y a si peu de débiteurs honnêtes! — Mais toi, mon garçon, où vas-tu donc ainsi, par cette belle lune?

— J'accompagne, Monsieur, un ami de M. Pascalot, jusqu'au plateau des Quatre-Piliers, et de-là mon intention était de pousser jusque chez vous. Mais, puisque vous voilà...

— Aurais-tu besoin de moi, Mercadié? demanda tendrement Rouziac.

— Oh! que nenni, Dieu m'en préserve! Je tiens trop à ma vigne du Crucifix, et je ne suis pas encore disposé à la voir filer dans vos mains, avec mon auberge, par le chemin roulant de l'expropriation.

Je ne désirais vous rencontrer que pour vous remettre ceci.

L'aubergiste tira de sa ceinture une longue bourse, et la jeta par-dessus l'épaule à son interlocuteur, qui la saisit au vol avec une adresse de singe.

— Je te donne quittance de cinq cents francs, marmotta le gros homme en soupesant le gracieux projectile.

— Cinq cents francs, c'est bien le compte. On voit que vous vous y connaissez.

— Un peu... comme tout le monde. Mais dis-moi, mon garçon, quel est le bon chrétien qui t'a chargé de me remettre cet argent?

— Oh! ne vous grattez pas le front, ne cherchez pas, ce n'est pas la peine. L'argent n'a pas beaucoup voyagé, il ne vient ni de Paris ni de Rome; il ne fait que sortir de ma bourse pour entrer dans la votre.

— Mais tu ne me dois rien, mon bon ami?

— Supposez un instant que je vous achète en bloc tous vos fourrages.

— Alors ceci est un à-compte?

— Point du tout, c'est le total.

— Je ne te comprends plus, tu parles latin.

— C'est un marché de prêtre; le refusez-vous?

— C'est un marché de dupe; voudrais-tu me duper? A ce prix-là, cher ami, je préférerais mettre le feu à mes magasins.

— Ici je vous arrête, M. Rouziac, car vous venez de prononcer une mauvaise parole. Avez-vous donc oublié le proverbe qui dit : « Quand le vent galope, cache ton briquet ? » Le proverbe a toujours raison, Monsieur, mais ce soir il est de circonstance : car il vente du large, comme disent les marins. Gardez mes cinq cents francs, si vous m'en croyez. Vous seriez peut-être forcé, dans une heure, de me livrer pour deux cents, non-seulement tout votre foin, mais encore toute votre avoine, et d'autres menus grains par-dessus le marché.

— Plaît-il ?... Donne-moi ton pouls, que je voie si tu as la fièvre. Oh ! oh ! ajouta Rouziac en tâtant le poignet de l'aubergiste, voilà, en effet, un pouls bien irrité ! Mon ami, tu es malade, c'est sûr, et, si j'ai un conseil à te donner, c'est de rebrousser chemin et de t'aller coucher au plus vite dans le meilleur lit de ton auberge.

— M. Rouziac, ma fièvre est d'avis (puisque fièvre il y a) que je vous reconduise au galop jusque chez vous. Quand nous serons sur vos terres et dans votre salon, quand nous aurons signé et paraphé notre marché sur votre bureau d'acajou, vous me tâterez encore la veine, si les doigts vous démangent, et vous verrez alors que ma prétendue maladie n'était que dans votre cervelle, *Monsieur le Médecin !*

A ce dernier mot, qui rappelait malicieusement un de ses sobriquets populaires, Rouziac ne put

s'empêcher de tressaillir, comme si on lui eût frotté les oreilles avec une poignée d'orties.

— Au reste, continua Mercadié avec le candide entêtement des âmes pures, votre intérêt et le mien sont d'accord pour me pousser à faire ce que je fais. J'irai donc à la Couarde sans retard ; et, puisque vous n'êtes pas raisonnable, je m'adresserai directement aux Dames noires, qui me comprendront tout de suite, j'en suis persuadé.

— La Couarde ! les Dames noires ! Qu'est-ce que ça signifie ! De qui parlez-vous ? s'écria l'Auvergnat rouge de colère.

— Sauf votre respect, je parle de Saint-Jean, votre maison de plaisance, et des bonnes dames Rouziac, votre femme et votre fille. Si je vous ai fâché, c'est bien sans le vouloir. Je suis presque un étranger, moi, et je ne croyais pas mal faire en suivant les coutumes du pays. Pourquoi donc les montagnards ont-ils inventé ce vilain mot : *la Couarde ?* Ne serait-ce pas parce que votre maison est toute hérissée, à chaque fenêtre, de gros barreaux de fer, comme si vous étiez entouré de voleurs ? Quant à vos bonnes dames, il est probable que si, de temps en temps, on les voyait habillées de blanc ou de rouge, de vert ou de bleu, on ne les aurait pas surnommées les Dames noires.

Rouziac ne sourcilla pas. Il allait devant nous, le cou ployé, la langue pendante, entièrement absorbé

dans ses pensées, tandis que Mercadié sifflait en regardant les étoiles.

— Il y a quelque anguille sous roche, murmura Rouziac entre ses dents.

— Quel joli petit vent! dit l'aubergiste. Trente soufflets de forge réunis ne nous donneraient pas une aussi charmante sérénade.

Une terrible bourrasque grondait en effet autour des pitons des Serres-Lisses. Les cailloux roulaient sous nos pieds, les sapins fléchissaient sur nos têtes, les nuages déchirés s'effilaient en longues écharpes qui semblaient tendues en l'air pour les jeux de la lune, et dans le fond de la vallée mugissait un orgue immense dont quelque puissance infernale ébranlait sans doute les mille tuyaux. Une trombe de poussière aveuglait nos chevaux, qui, bloqués par le vent, prenaient racine dans le sol. Dans les moments de calme, je voyais Mercadié se tourner inquiet du côté de son auberge, toujours rayonnante, et d'où ne montait plus aucun murmure.

Rien encore... Rien! me disait-il à voix basse. Sont-ils donc ivres morts, ou la voix leur manque-t-elle à force de crier?

— Que dis-tu? demanda Rouziac attachant sur l'aubergiste des yeux de limier en arrêt.

— Je dis, répondit Mercadié en s'essuyant le front d'un air soucieux, je dis que, tout bien considéré, je ferais peut-être sagement de suivre votre conseil

et de m'en retourner chez moi, puisque notre marché vous paraît impossible.

— Impossible! s'écria Rouziac. Ai-je prononcé ce mot-là? mais, mon pauvre garçon, il n'y a rien d'impossible en affaires. S'il est vrai, comme tu t'en vantes, que ta proposition soit avantageuse pour moi, tu comprends que je serais un niais de la repousser légèrement. Non, non, j'ai réfléchi, viens à la Couarde, mon cher enfant. Je serai aussi raisonnable que tu peux le souhaiter, et tu n'auras pas besoin de t'adresser aux Dames noires, je te le promets.

— Les Dames noires! la Couarde! Qu'est-ce que ça signifie? dit à son tour Mercadié. Ça ne vous fâche donc plus maintenant qu'on emploie de si vilains termes?

Il regarda de nouveau du côté de l'auberge, écouta un instant, et devina sans doute quelque bruit lointain, à peine saisissable, car son front s'éclaircit visiblement, tandis que celui de l'Auvergnat, de plus en plus attentif aux moindres mouvements du Languedocien, commençait à se plisser et à s'assombrir. Une étincelante espérance triomphait dans l'œil de Mercadié; une crainte ombrageuse clignotait sous l'épais sourcil de Rouziac. Chacun des deux lutteurs avait repris son rôle et son attitude.

— Ils partent, ils sont partis! me dit rapidement l'aubergiste au dernier tournant de la route, comme nous débouchions sur le plateau des Quatre-Piliers.

— Halte devant les Males-Pierres ! cria-t-il ensuite d'un ton moqueur. C'est ici que les grands parents de Mme Rouziac faisaient pendre les manants avant la Révolution.

— Oui, Monsieur, ajouta vivement Rouziac, dont les joues se gonflèrent d'orgueil à cette exclamation, c'est ici que les seigneurs de Rabastens et de Paulignan avaient établi leurs fourches patibulaires.

— Si cette potence était en plaine, grommela Mercadié, il y a longtemps qu'elle serait démolie. — Et tout en lançant cette boutade, l'homme de la plaine cracha sur les vieilles pierres, respectées depuis des siècles par les montagnards.

Mes compagnons de route me quittèrent devant la ruine féodale, en me chargeant de leurs compliments pour l'abbé Pascalot.

— Présentez, je vous prie, à notre digne curé les hommages du plus humble de ses paroissiens. — Offrez de ma part au bon pasteur les respects de sa brebis galeuse.

L'humble paroissien avait ôté poliment sa casquette fourrée : mais rien ne dérangea sur le front de l'aubergiste les plis multicolores du bonnet catalan.

INST.-OXFORD-TAYLOR

VI

Ainsi que je devais m'y attendre, la nuit amena dans Rabastens une suite de scènes orageuses. Il y avait depuis longtemps, dans ce coin du monde, autour de ce pauvre et obscur village, une masse latente d'électricité que le choc des événements allait faire éclater coup sur coup à la lueur de sinistres éclairs. Les grandes villes, toujours bouillonnantes, ont pour ainsi dire chaque jour leurs explosions électriques; mais, dans les petits centres de population, c'est à peine si, une fois en cent ans, le jeu des intérêts ou des passions dérange la monotonie de l'existence commune. Paris compte ses orages par milliers; Rabastens n'a, dans toute son histoire, qu'une nuit d'émotion et de révolution. Cette nuit terrible vit la foudroyante péripétie d'un drame populaire dont les premiers actes avaient embrassé une période de plus de vingt années.

Avant que le hasard ne m'eût présenté M. Rouziac

sur sa mule blanche, la figure repoussante de cet homme m'était inconnue; mais il n'en était pas de même de sa vie, de son caractère, de sa piteuse origine et de son étonnante fortune : car il est impossible de traverser au galop les Serres-Lisses sans entendre prononcer le nom de l'Auvergnat millionnaire. Ce nom exécré pèse comme une hypothèque sur les Trois-Vallées du Crucifix. Pour le bouvier soucieux, tristement incliné sur sa charrue, il est gravé à la pointe du couteau sur la borne de son champ; pour le pâtre indolent qui se dandine en tête de son troupeau, il est marqué au fer rouge sur la laine flétrie de ses moutons. Savez-vous, monsieur le curé, disait à l'abbé Pascalot un vigneron du pays en écoutant fermenter sa vendange, savez-vous ce que dit le vin qui chante dans ma tonne? Il dit : « J'appartiens à Rouziac! » et autant en dit le blé qui, au temps de la moisson, tombe sous ma faucille et danse dans mon crible! — Rouziac en effet est le maître souverain de la contrée. Le fossé qui entoure ses terres se déplace à vue d'œil, et menace d'englober tous les héritages de ces pauvres gens. Sur tous les chemins en zigzag qui mènent de la plaine à la montagne, et qui redescendent de la montagne à la plaine, si l'on demande au premier venu qui passe : — « A qui cette ferme, à qui ce domaine, à qui ces prairies, à qui ces bosquets d'oliviers à qui cet immense tapis de vignes, à qui ces grands jardins, à qui cette belle plantation de mûriers? »

le passant ne manque jamais de laisser tomber de ses lèvres, pour toute réponse, l'éternel refrain du Chat-Botté. — Monsieur, tout cela est au marquis de Carabas, tout cela est à M. Rouziac de Paulignan !

Rouziac est dans ce canton le Carabas de l'usure. C'est par l'usure envahissante qu'il a un pied dans chaque maison, un fil à marionnettes dans chaque famille, et dans chaque miette du sol une molécule rongeuse, un atome crochu. Le créancier des Trois-Vallées, assis sur le plateau des Males-Pierres, comparait un jour, devant Mercadié, le damier de cultures qu'on admire du haut de cet observatoire naturel à un vaste mouchoir à carreaux, suspendu à la pointe des montagnes. — Hé bien, mon cher ami, ajoutait le digne homme en développant sa comparaison, si Dieu m'avait planté entre les deux pommettes un nez de Gargantua, je pourrais tout à mon aise éternuer dans ce mouchoir, sans que personne (excepté toi), dans un rayon de trois lieues se sentît la hardiesse de ne pas me crier : « Dieu vous bénisse ! » — En vérité, maître Rouziac ? Souvenez-vous alors, répliqua vertement Mercadié, souvenez-vous pour mâter votre orgueil, que vous êtes venu d'Auvergne sans souliers, long et maigre, la mine avalée, le ventre creux, la bourse plate, le chaudron sonnant sur la nuque et deux poëlons battant sur les reins. On vous appelait Jean-Flour tout court, et les filles d'auberge riaient dans leur tablier quand elles voyaient ce grand flandrin d'étameur, réduit par les

temps humides, à se moucher dans ses doigts derrière la porte des cuisines. C'est pourtant vrai, reprenait l'Auvergnat avec candeur. Pauvre Jean-Flour ! comme il a dû souffrir ! et qui aurait dit en ce temps-là que le grand flandrin était destiné à épouser la fille unique du marquis de Paulignan.

Muni de la ténacité froide, particulière à son pays, Rouziac s'était mis de bonne heure à économiser sou à sou, changeant peu à peu l'étain en argent, et le cuivre en or, tandis que le riche marquis jetait ses louis à poignées sur une table de bouillotte. L'étameur ambulant devint bientôt chaudronnier en chambre, puis marchand patenté d'ustensiles de ménage, puis encore marchand tapissier, marchand drapier, et en même temps marchand d'argent ; profession qu'il finit par adopter à l'exclusion des autres. Le nom de Jean-Flour disparut : on ne l'appelait plus que M. Rouziac. Partout, sur son passage, il était salué chapeau bas, mais il respirait dans l'air le mépris universel. Gorgé de richesses, le parvenu d'Auvergne eut la singulière fantaisie d'être estimé, honoré, considéré. Il se fit le banquier obséquieux du vieux Paulignan, et mena tout doucement le joueur à sa ruine, en alimentant sa passion avec une sollicitude maternelle , si bien qu'un beau matin, sur un mot impertinent du marquis, il put s'écrier comme Tartufe se couvrant devant Orgon :

La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir.

Abruti par le jeu, le marquis aima mieux se laisser exproprier de sa fille que de sa maison et de ses biens. — Epouse *l'auvergnac*, épouse *l'auvergnac!* dit-il à son enfant avec sa prononciation de vieil émigré. Il le faut, il le faut, pour que je puisse mourir en paix. » Clotilde de Paulignan se résigna : mais le lendemain de cette triste alliance, qui fut aussi le jour de mort de son père, l'épousée rompit toutes ses relations de famille, et s'enterra vivante à la Couarde, d'où elle ne sortit plus que voilée, pour aller le dimanche à l'église. Quoi que pût dire Rouziac, ni prières ni reproches, ni caresses ni menaces ne purent ébranler cette résolution du désespoir. La recluse vieillit en recluse, derrière les barreaux de sa maison, sous l'éternel habit de deuil ; et quand elle devint mère, elle voua au noir la petite Marie comme on voue au blanc les autres enfants. Marie avait grandi dans la sombre demeure, sans l'égayer jamais d'un sourire. Elle subissait en silence avec sa mère, dont elle partageait la tristesse, tous les raffinements de la tyrannie domestique.

Telle était, en raccourci, l'histoire de Rouziac et de sa famille. Je savais tout cela par lambeaux, et l'apparition imprévue de l'Auvergnat avait suffi pour me donner l'idée de rassembler en cheminant toutes ces pièces éparses. Ma mosaïque était complète quand j'arrivai à Rabastens. La vieille servante du curé m'attendait, en filant, sur le seuil du presbytère.

— Ah ! Monsieur, me dit Agathe en prenant la bride de mon cheval, quelle triste soirée nous avons passée ici pendant que vous vous divertissiez là-bas ! Jamais, depuis que je sers M. le curé, non jamais, je ne l'ai vu aussi hargneux, aussi épineux, aussi malheureux que ce soir. Le pauvre homme était dans un état à faire pitié. Imaginez-vous qu'il allait et venait dans le salon, comme s'il avait eu des fourmis dans les jambes. Et quand il ne soupirait pas, il grondait; et quand il ne grondait pas, il se mettait à soupirer. J'ai cru un instant (Dieu me pardonne !) qu'il aurait une bonne attaque de nerfs et que ça le calmerait. Mais non, il n'a pas voulu se trouver mal, la seule chose qui pût lui faire du bien. Il a continué à marcher, à gémir, à se fâcher, jusqu'à ce qu'enfin.... Mais je vous conterai tout cela plus en détail, quand vous aurez la serviette sur les genoux, et le nez dans votre assiette.

— Parlons bas ! reprit Agathe, après avoir dressé mon couvert et garni le râtelier de mon cheval; parlons bas, car il dort, et, quand on le réveille en sursaut, il faut le soigner pendant huit jours. Cela vous étonne, n'est-ce pas? On le croit robuste parce qu'il est joufflu. Hélas! c'est tout le contraire; un rien suffit pour le déranger, et, dans ce cas, il n'y a que le sommeil pour le rétablir. Aussi, dès qu'il a du chagrin, bonsoir la compagnie ! M. le curé gravit l'escalier comme un écureuil, et se blottit dans son lit comme une marmotte. Là, bien emmitouflé,

bien pelotonné, la tête à la ruelle et le bonnet sur les yeux, il se rengorge comme un pigeon et se met aussitôt à roucouler ; car il roucoule en dormant, le pauvre cher homme ! Tenez, l'entendez-vous ! ne dirait-on pas qu'il y a là haut un nid de tourterelles ? C'est le sommeil du juste, Monsieur; et soyez bien sûr que, malgré toutes ses richesses, Rouziac-le-Fossoyeur ne respirera jamais aussi librement. Demain au petit jour, après une bonne nuitée, M. Pascalot se lèvera gai comme un pinson et frais comme un épinard. Mais je m'aperçois qu'en bavardant je ne vous ai pas encore dit pourquoi il était si malheureux tantôt. Patience ! m'y voilà.

Agathe raffermit sa quenouille entre ses genoux, et, mouillant légèrement le bout de ses doigts pour tirer plus aisément sa fusée :

— Vous savez sans doute, continua-t-elle, que nos paroissiens sont venus chercher la grand'croix à l'église pour aller à la rencontre du flagellant. Là-dessus M. Pascalot prend la mouche et s'imagine que sa croix est perdue ! — Agathe ! Agathe ! ils ont osé prendre la grand'croix ! — Eh bien, Monsieur, ils auront la peine de la rapporter. — Je débrouillais un écheveau, je le lui mets dans les mains pour l'occuper ; mais ses mouvements étaient si brusques, qu'il m'a été impossible de terminer ma pelote. Alors, voulant le distraire à tout prix, j'ai fait rôtir des marrons sous la cendre (c'est une des friandises qu'il aime) : — Monsieur le curé, lui disais-je de

temps en temps, voilà un marron bien doré ! — Il croquait le marron, et n'en répétait pas moins son antienne : Agathe ! Agathe ! ma croix est perdue ! — Après les marrons, j'ai eu recours aux *giroflées;* ce sont des grains de maïs, jaune comme l'ambre, qu'on jette sur une pelle toute rouge, et qui, après avoir éclaté comme des pétards, s'épanouissent comme des fleurs. Ordinairement ce jeu d'enfant l'amuse ; mais ce soir il ne prenait pas garde à mon feu d'artifice, et, tout en croquant les giroflées, il s'écriait de minute en minute : — Ah ! ma croix d'argent, ma pauvre croix est perdue ! Hélas ! je n'avais que cela de joli dans mon église ! — En effet, Monsieur, l'église est bien pauvre : un calice d'étain, des burettes en ferblanc, des ornements en laine et coton, tout cela n'est pas bien brillant. Nous n'avons de vraiment joli (Monsieur le curé a raison) que cette croix des grands jours, qui est, dit-on, en argent massif. Au reste, vous avez dû voir ce bijou à l'auberge de Mercadié, car il figurait sans doute en tête de la procession.

— Et à propos, Monsieur, cette procession, l'avez-vous vue ? ajouta sans transition la vieille servante en pressant le mouvement de son fuseau et me dardant sous sa coiffe un regard enflammé de curiosité. Parlez-moi un peu, s'il vous plaît, de cette cérémonie, à laquelle on m'a toujours défendu d'assister. Le flagellant était-il vieux... ou jeune ? L'a-t-on fouetté jusqu'au sang ?... A-t-il bien supporté la discipline ?

En m'adressant rapidement ces questions, Agathe se troublait, tremblait, balbutiait ; et le feu sacré des vestales de cinquante ans, l'âcre pudeur des vieilles filles, brûlait ses lèvres indiscrètes. Tant que dura mon récit, elle osait à peine respirer, attendant et craignant peut-être quelque étrange révélation. Quand je prononçai le nom de Rouziac en parlant des dangers qui menaçaient l'usurier, elle changea de figure, et, toute pâlissante d'émotion, me dit : — Est-ce que vous plaignez cet homme ?

Une main sur sa quenouille, et l'autre à son fuseau, elle avait l'air d'une Parque irritée.

— Je plains sa femme et sa fille... Ne faudrait-il pas les avertir?

— Regardez de ce côté, me dit Agathe en me montrant au loin une lueur mystérieuse, pareille à celles qui tremblent au bout de l'horizon, dans les contes de fées. Voyez-vous là-bas ce point brillant qui ressemble à une petite étoile ? Elles sont là, chaque nuit, veillant et priant, sans crainte et sans alarme, car tout le monde les aime et les plaint. Le bruit a couru, il y a deux ans, qu'elles ont un livre secret, où Madame a écrit ces mots, sur la première page : « Ce que nous devons à nos débiteurs. » Et l'on dit que chaque soir la mère et la fille, quand le maître est couché, tiennent note sur ce livre des bénéfices du *Marchand de sangsues*. Un jour, j'en suis certaine, elles jetteront à poignées, par la fenêtre, tout le bien mal acquis. Elles sont trop fières et

trop justes pour garder une petite miette d'argent volé. Aussi jamais personne n'osera lever la main sur elles : les Dames noires sont sacrées ! Quant à lui, quoi qu'il arrive, il ne souffrira jamais la centième partie des maux qu'il a causés. Si je suis vieille fille et servante, Monsieur, c'est à l'Auvergnat que je le dois. Il a ruiné et enterré mon pauvre père, comme il a ruiné et enterré le père de sa femme, feu M. de Paulignan. Oh ! ce n'est pas sans raison, allez, qu'on l'a surnommé le Fossoyeur. Heureusement il y a une justice là-haut, et, comme dit souvent la mère Flagel : « Un jour les morts le tueront ! » Mais ce jour-là, j'en ai peur, n'est pas encore venu. D'après ce que vous m'avez conté, je devine qu'après avoir rançonné son homme, Mercadié le fera sauver, et peut-être viendront-ils tous les deux cette nuit même au presbytère. Comme toutes les portes du village seront murées pour lui, Rouziac frappera sans doute à la nôtre. Je suis bonne chrétienne, Monsieur, mais je vous jure qu'il me sera bien pénible d'aller lui ouvrir.

— Tranquillisez-vous, Agathe, et allez vous reposer. Ce sera moi qui attendrai sur cette chaise la visite de Rouziac.

Après avoir ranimé le feu près de s'éteindre, la vieille servante me laissa seul dans le petit salon. Le pressentiment de cette fille m'avait frappé. Il me sembla que j'allais assister à l'exécution d'un condamné à mort. Je demeurai là, plein d'une angoisse

secrète, et les yeux fixés invinciblement sur le point vaporeux où tremblait le flambeau des Dames noires.

—

VII

Le vent s'était calmé, la lune avait disparu. A force de regarder le flambeau lointain, mes yeux éblouis se fermèrent, et presque au même instant je sentis s'éveiller en moi je ne sais quel sens nouveau qui me donna tout à coup une vue plus lumineuse, plus étendue et plus intime. Etait-ce la vue magique de l'âme, ou n'avais-je devant moi qu'une création fictive de ma pensée? Illusion ou réalité, le flambeau lointain reparut, incertain d'abord, et semant autour de lui la vague blancheur des nébuleuses. — Il se rapprocha peu à peu, par un mouvement lent et doux, qui semblait entraîner aussi la chambre des Dames noires.

Cette chambre silencieuse, que m'avait peinte Agathe, respirait en ce moment le calme de la retraite et de la prière. Entre deux alcôves voilées par de longs rideaux, se détachait, sur un fond noir, un petit crucifix d'albâtre; et du côté opposé, en face

du crucifix, brillait un large miroir de Venise surmonté d'un grand chapiteau armorié. Au-dessous de la glace, une commode bombée, en bois d'ébène, à poignées de métal bruni, se contournait sur des griffes d'oiseau héraldique. Deux femmes en deuil étaient assises devant une table, au milieu de la chambre, sous le rayonnement d'une paisible lumière. L'une d'elles, la plus âgée, écrivait dans un livre ouvert; la plus jeune, penchée sur un autre livre, lisait à demi-voix ou dictait. Les Dames noires accomplissaient sans doute le pieux travail dont Agathe m'avait parlé. Leurs physionomies, bien éclairées, avaient un air de famille saisissant. Elles rappelaient ce vieux type français si élégant, le type des Dianes chrétiennes. La mère et la fille, grandes et pâles toutes deux, avaient les mêmes signes de race : dignité, générosité, finesse! C'étaient bien deux rejetons flétris d'une tige pure et noble; le sang auvergnat, chez Marie, rougissait à peine le bout des doigts. Malheureuses, elles gardaient, malgré leur piété, quelque apparence de dédain qui tranchait sur leur résignation. Heureuses, il eût fallu les peindre le regard un peu fier, le sourire indulgent, les mains ouvertes.

A cette doucé vision, qui ne dura qu'un instant, succédèrent en foule des images tumultueuses. L'étrange scène dont j'avais été le témoin à l'auberge de Mercadié se répéta dans mon esprit en se

transformant à l'infini. Ce fut comme une évocation historique de tout le passé des Flagellants.

Je vis d'abord le fondateur de la secte, l'ermite Ranieri et ses *dévots*, excitant dans les campagnes une espèce de jacquerie religieuse contre les juifs et les nobles, contre les riches et les puissants. Puis vinrent les mignons de Henri III, préludant à leurs veillées infâmes par des momeries de flagellation. La discipline, oubliée dans un réduit du Louvre, se trouvait bientôt à Saint-Cloud, sur un petit sopha velouté, entre Mme de Tencin et le Régent. Je vis ensuite la cordelette ferrée déchirant le dos des convulsionnaires, sur le tombeau de leur apôtre, le diacre Pâris. Puis enfin, après avoir effleuré les heureuses figures de Suzanne et de Michel, dans la cérémonie de la *verge d'osier,* mon regard s'arrêta sur un dernier tableau de flagellation. Rouziac m'apparut en costume de juif, et c'était la mère Flagel qui le fustigeait publiquement devant le portail de l'église de Rabastens.

En ce moment, ma lanterne magique se renversa; je venais d'entendre un grand cri : — Le feu est au presbytère ! — L'abbé Pascalot, dont j'avais reconnu la voix, descendait de sa chambre tout épouvanté. Agathe se montra presque en même temps au haut de l'escalier : elle ne se possédait pas de joie.

— Monsieur, Monsieur, criait-elle à pleins poumons, le feu n'est pas chez nous ; c'est M. Rouziac

qui brûle ! mon Dieu ! que c'est beau ! mon Dieu que c'est beau ! Ah ! c'est plus fort que moi, le malheur des coquins me fera toujours plaisir !

Et la vieille servante battit des mains, comme si elle eût assisté à un feu de la Saint-Jean. — Agathe ne se trompait pas. C'était bien l'habitation de Rouziac que l'incendie venait d'attaquer. Il y avait de ce côté-là un foyer immense dont l'éclatante réverbération ne justifiait que trop la méprise de l'abbé. Des milliers d'étincelles jaillissaient de la masse incandescente. Le mouvement des flammes était effrayant. Tantôt elles s'élevaient comme les aiguilles rougeâtres d'un monument diabolique, tantôt elles se renversaient en ondulant comme une moisson ardente. Les montagnes chatoyaient dans l'atmosphère embrasée ; le ciel était rouge comme la voûte d'une fournaise.

— Monsieur le curé, demanda la servante, c'est bien à la Couarde, n'est-ce pas, que sont les coffres-forts de M. Rouziac ? L'argent de l'étameur fondra plus vite aujourd'hui que son étain autrefois.

— Taisez-vous, mauvaise langue ! dit sévèrement l'abbé. Taisez-vous, et tirez les rideaux. Cette clarté m'éblouit, on croirait voir l'Enfer. — Eh bien, mon cher ami, me dit-il ensuite en déclamant avec lenteur comme s'il eût été dans sa chaire, eh bien, plaisanterez-vous encore à propos des Flagellants ? Voilà les conséquences de leurs abominables pratiques ! ce sont des enragés, vous dis-je, ce sont

des démons. Quand ils déposent le fouet, ils allument la torche, et....

Mon ami Pascalot, que son effroi mettait en verve, aurait longtemps parlé sur ce ton pathétique, si le marteau de la porte d'entrée, soulevé avec violence, n'avait en retombant cloué sa langue à son palais.

— Ouvrez, ouvrez s'il vous plaît, cria une voix suppliante.

Le marteau retentit encore, et le bon curé s'appuya sur une chaise comme s'il eût été frappé au cœur. Pendant que la servante essayait de rendre le calme à son maître, je courus à la porte qui, à peine ouverte, donna passage à une sorte de trombe humaine qui faillit me renverser. Rouziac, fou de terreur et de désespoir, se précipita dans le salon avec l'élan d'une bête traquée. Il s'abattit dans un fauteuil, et sa masse en rebondissant rendit un son argentin. Par un geste machinal, le fuyard, épuisé, dénoua rapidement sa ceinture et balbutia deux ou trois mots confus : — Cachez, cachez cela ! — L'abbé, guéri de sa frayeur par le spectacle de cette grande épouvante, s'était allégrement relevé de sa chaise, tandis que son hôte improvisé tombait dans un fauteuil. Il prit la ceinture et la mit en dépôt dans son secrétaire. Au bruit que fit le tiroir en se refermant, Rouziac tressaillit: — Où est ma ceinture? — Dans ce tiroir. — Montrez-la moi. — La voilà ! — La clef ! donnez-moi la clef ! — Il passa

l'anneau de la clef à son doigt, qui se crispa sur le métal. La sueur coulait sur ses joues, le frisson dans ses veines ; il voulut boire et ne put pas : ses dents claquaient. On l'enveloppa, sur sa demande, dans une couverture de laine : ses genoux tremblaient au point de faire sauter la couverture, qu'il fallait replacer à chaque instant. Quand la fièvre parut diminuer, l'abbé demanda ce qu'étaient devenues Mme Rouziac et sa fille. — Elles ? ce sont des saintes !... Pas de danger !.. ce sont des saintes ! — D'autres paroles entrecoupées s'échappèrent en désordre, lancées ou arrêtées par les soubresauts d'une rêverie bizarre :

— Ils étaient plus de trois mille ! Mercadié savait tout, il a fait une bonne affaire... Les ingrats ! les ingrats ! ... tous mes obligés, tous mes débiteurs... celui-là, cent francs.... celui-là, deux cents... toi, cinq cents, toi six cents, toi mille ! ! ! Les autres, dix, vingt, trente, quarante écus...

Rouziac comptait sur ses doigts, regardait dans toutes les directions autour de lui, interpellant à droite et à gauche, tantôt montrant le poing, tantôt versant des larmes.

— Avoir tant souffert, tant peiné, tant travaillé ! ... Que vous ai-je fait ? Que vous ai-je fait mes amis ? jamais du mal, rien que du bien : oui, M. le curé, rien que du bien !

Même dans sa fièvre, l'usurier jouait l'honnête homme, avec mille grimaces patelines. De divaga-

tion en divagation, la fatigue survint, irrésistible, accablante. Le sommeil le frappa d'un coup de massue : il ploya le cou, hébété. Le bruit de sa respiration se traînait comme un râle. Agathe me poussa du coude, et me dit : — Je le savais bien, qu'il ne roucoulait pas en dormant. Il a une enclume sur la conscience. — Taisez-vous, dit une seconde fois l'abbé, vous avez peut-être une montagne sur la vôtre ! — La servante glissa légèrement vers la cuisine, d'où elle revint aussitôt pour annoncer les Dames noires.

Mme Rouziac entra d'un pas ferme ; elle était accompagnée de sa fille Marie. Je les retrouvai telles que mon imagination les avait vues, ou rêvées. Dans le désordre de l'incendie, elles n'avaient point songé à emporter de l'or comme Rouziac, mais elles avaient sauvé des flammes trois objets précieux, le crucifix d'albâtre et les deux livres, ornement et consolation de leur solitude. Marie avait l'air d'une captive jetée hors de sa prison par une émeute. Sa mère portait haut la tête ; une joie exaltée brillait sur son front, où planait l'orgueil satisfait.

— Dieu nous châtie, Dieu nous aime ! — tel fut le salut qu'elle adressa tranquillement à l'abbé Pascalot. Elle remit au curé les deux livres, le crucifix d'albâtre, et, prenant Marie par le cou, elle l'entraîna vers la fenêtre, qu'elle ouvrit à deux battants.

— Viens, ma fille, dit-elle, et regarde avec moi ces

belles flammes. Le ciel a compris nos prières ; à genoux, mon enfant, et remercions Dieu !

Les mains jointes, les lèvres émues, le visage illuminé par les scintillations de l'incendie, les deux femmes s'embrassèrent avec l'effusion de deux esclaves qui retrouvent ensemble la liberté. Avec leur maison réduite en cendres, s'évanouissaient les titres de cette honteuse fortune qui pesait sur leur nom et sur leur vie ; quelle ivresse pour ces nobles cœurs, quel triomphe pour ces âmes angéliques ! Fières de recevoir le baptême de feu, la mère et la fille, dans un élan de reconnaissance pieuse, souriaient à l'ange exterminateur, dont elles avaient invoqué tant de fois l'épée flamboyante. Ce premier sentiment de félicité les avait dominées et surprises au point de leur faire oublier qu'elles étaient encore sous l'œil du maître.

Frappé au visage par une bouffée d'air extérieur, Rouziac s'agita dans son fauteuil. Un soupir étranglé siffla dans sa gorge, et ses lourdes paupières, un instant soulevées, s'abaissèrent aussitôt par un mouvement convulsif. — Fermez les fenêtres, fermez les fenêtres ! s'écria-il en mettant ses poings sur ses yeux. Il s'éveilla tout à fait sur ce mot, et son réveil fut terrible. En voyant sa femme et sa fille à genoux, il devina qu'elles rendaient grâces à Dieu de leur délivrance. L'explosion de sa colère fut si véhémente, il proféra dans son désespoir des mots si odieux, que la vieille Agathe fit en reculant

trois signes de croix. Les reproches grossiers, les gestes menaçants, les invectives brutales laissèrent Mme Rouziac complétement insensible. Elle mettait le pied sur ces outrages, et paraissait plus grande au milieu de sa profonde sérénité. Tandis que Marie succombait à son émotion, sa mère levait, sans parler, le doigt vers le ciel. A ce signe, Rouziac devint livide de rage. — Oui, oui, le ciel se venge, le ciel me punit ! Voilà votre exécrable pensée ! Malheureuses, vous me haïssez plus que la mort, je le sais ; ma ruine vous comble de joie ; vous n'avez qu'un regret, j'en suis sûr, c'est que les poutres de ma maison ne m'aient pas écrasé en tombant. Ah ! fille vaniteuse d'un noble gueux, vous ne me pardonnez pas d'avoir pu vendre à la criée le lit hypothéqué de votre père mourant ; vous ne me pardonnez pas de vous avoir épousée pardevant l'huissier, après vous avoir saisie, en payement de mes créances, au domicile de mon débiteur. Allez, quoique vous fassiez, vous et votre fille, ingrates et glorieuses créatures, votre nom de Paulignan n'existe plus ; et tant que vous vivrez, vous aurez chaque jour le crève-cœur de vous entendre nommer Madame et Mademoiselle Rouziac ! ... Oui, Rouziac, Rouziac ! Rouziac !

Ces derniers mots, j'ai honte de l'écrire, furent plutôt aboyés qne prononcés. Rouziac écumait ; sa voix n'avait plus rien d'humain. Bientôt même elle se perdit dans une sorte de roulement guttural.

La tragédie tournait brusquement au mélodrame. Rouziac, emporté par sa fureur, voulut s'élancer vers la fenêtre, afin de frapper celles qu'il ne pouvait plus insulter. Il se leva, balançant comme un marteau cette clef de secrétaire, qu'il avait gardée dans sa main. Au bout de trois pas, il chancelait. Nous n'eûmes pas besoin de l'arrêter ; un frémissement sinistre l'avait saisi tout à coup ; il tomba comme foudroyé. Mme Rouziac accourut, se pencha vers lui avec une sombre curiosité, lui releva doucement la tête, et, après avoir plongé son regard clair au fond de ce regard défaillant, elle nous parut toute blême.

— Agathe, emmenez Marie, dit-elle à la servante.

Marie passa toute en larmes auprès de son père. Celui-ci n'était déjà plus reconnaissable. Ses prunelles injectées, ses lèvres convulsives, son haleine épaisse et traînante, d'autres symptômes menaçants expliquaient tristement sa chute.

— C'est un coup de sang, dit l'abbé. Il faudrait le saigner.

—Il faut avant tout le confesser, répondit Mme Rouziac, et, à partir de ce moment, elle entoura son mari des soins les plus affectueux. — Sauvons au moins son âme, disait-elle, si nous ne pouvons sauver son corps.

Nous avions transporté le malade dans une chambre du premier étage. L'abbé, faute de médecin, était allé chercher un maréchal-ferrant, presque

infirme, et qui, à cause de cette infirmité même, devait être resté dans sa maison, pendant que les autres habitants de Rabastens mettaient joyeusement le feu à la Couarde. Cet homme exerçait dans son village, avec l'agrément de saint Eloi, la double profesion de *rebouteur* et de vétérinaire. Il redressait d'un coup de pouce les membres disloqués, et saignait au besoin bêtes et gens. Quand ce maître Jacques arriva, Rouziac avait les prunelles mornes et fixes, les joues ballonnées, les épaules glacées et roidies. Le vent de la respiration retroussait sa lèvre comme celle d'un fumeur.

— Ah ! ah ! c'est M. Rouziac ! dit le paysan. C'est ce bon M. Rouziac ! il fume en respirant... mauvais signe ! — Et se tournant vers le curé, il lui dit tout bas : Monsieur Pascalot, confessez votre homme ; la Mort lui a mis sa pipe entre les dents.

Une heure après la saignée, comme Rouziac semblait un peu soulagé, l'abbé Pascalot l'exhorta, dans l'intérêt même de sa guérison, à remplir ses devoirs religieux. Une tourterelle prêchant la pénitence à quelque oiseau de proie n'aurait pas mis dans son discours plus de ménagements et de roucoulements que n'en mit dans son homélie le bon abbé Pascalot.

— Rien ne presse, dit le malade. Je me sens mieux, je serai sur pied demain.

Mme Rouziac, voyant alors qu'il fallait frapper un grand coup, mit la main sur l'épaule de son

mari, et le considéra longtemps avec une fixité alarmante.

—Que me voulez-vous? demanda Rouziac troublé jusqu'au fond de l'âme par cette attention obstinée.

— Mon ami, vous êtes perdu ! répondit-elle avec l'accent du juge qui prononce une sentence. Priez Dieu qu'il vous fasse miséricorde, car vous paraîtrez bientôt devant lui.

— Laissez-moi, laissez-moi ! Vous voulez me tuer.

Rouziac s'enfonça sous sa couverture. Il était atteré. Un combat affreux se livrait dans son esprit. La peur de la mort lui arracha des sanglots. Sa lâcheté plutôt que le repentir le jeta dans les bras de l'abbé. Pendant qu'il bégayait en toute hâte une larmoyante confession, Mme Rouziac était allée raconter son triomphe à Marie. — La grâce a touché le cœur de ton père, lui dit-elle en l'embrassant. — Est-ce vrai? me dit Agathe à voix basse. Il fera donc mentir le vieux dicton : Telle vie, telle mort ! Puis elle me prit à part, dans l'embrasure d'une croisée, pour me raconter que Mercadié était venu reprendre son cheval. — L'aubergiste, ajouta-t-elle, riait tout seul comme un brigand qui vient de faire impunément un mauvais coup.

L'abbé rappela les Dames noires. Rouziac abandonna ses mains inertes à sa femme et à sa fille, dont il ne sentait plus la présence. Deux incidents marquèrent son agonie, qui se prolongea jusqu'au

jour. Les montagnards, excités par le flagellant, après avoir accompli leur besogne d'incendiaires, vinrent jusque dans la maison du curé, pour réclamer le fugitif échappé à l'incendie. Les plus furieux essayèrent même de pénétrer dans la chambre où il se mourait. Mme Rouziac ouvrit la porte, écarta les rideaux du lit, et montra d'un geste l'agonisant.

— Voilà l'homme que vous cherchez. Aurez-vous le courage de troubler sa dernière heure ?

A ce mot, toutes les têtes se découvrirent, et la foule des montagnards se dispersa, en murmurant des *Pater* et des *Ave* pour celui que naguère ils accablaient de malédictions. Quatre ou cinq personnes seulement étaient restées près de la porte. C'étaient les domestiques de la famille Rouziac, qui, le danger passé, venaient se ranger si fidèlement autour de leurs maîtres. Je vis aussi dans un coin de la chambre une vieille femme, silencieuse et immobile. Elle semblait épier l'agonie du malheureux qui, livré de plus en plus au délire et tourmenté sans doute par des visions, balbutiait d'une voix éteinte : « Pardon ! pardon ! pardon ! »

— Les morts l'environnent, les morts le tuent ! s'écria la vieille femme en levant son bras décharné.

Je reconnus la mère Flagel. Mme Rouziac, qui la reconnut aussi, la pria de se retirer. Je remarquai avec une certaine surprise qu'elle lui parlait avec

une grande douceur. Mais les domestiques, heureux de trouver une occasion qui fît éclater leur zèle, s'élancèrent dans l'escalier à la poursuite de Jeanne Sidobre.

La marchande d'osier avait compris qu'il était inutile de fuir. Elle s'était résolument adossée à la porte du presbytère, et là, déployant tout-à-coup et faisant siffler les cordelettes de sa discipline, elle tenait les assaillants à distance.

— Misérable sorcière ! criaient ceux-ci les poings tendus, c'est vous qui êtes la cause de tout.

— Oui, mes amis, c'est moi ! répondait Jeanne Sidobre en souriant. Et les cordelettes ferrées tourbillonnaient toujours devant elle.

— Vous, et ce grand coquin de flagellant ! Où est-il maintenant, le lâche ? qu'il vienne, qu'il paraisse !

— Celui qui l'avait amené, l'a rappelé. Il était tout à l'heure dans la montagne. Cherchez-le maintenant dans la plaine !

Mon intervention ayant mis fin à la dispute, Jeanne replia ses cordelettes, me remercia d'un air étonné par une révérence, et s'en alla comme un fantôme en retard, à travers les rues désertes du village. Je courus après elle pour lui dire que Mme Rouziac seule avait droit à ses remerciements. Elle ne se retourna pas, mais, se parlant à elle-même, elle murmura sans s'arrêter : — Je sais

bien que la Dame noire ne me hait pas... C'est une femme pieuse qui respecte la volonté de Dieu ! Elle croit aux Flagellants : car il y en a eu autrefois dans sa famille. Oui, poursuivit-elle en évoquant un souvenir, oui, celui de la verge d'osier... qui fut flagellé par un ange !

— Par un ange ? m'écriai-je involontairement.

— Par un archange ! dit-elle. Puis, sortant de sa rêverie, elle me dit brusquement : — Qui êtes vous ?... Vous me suiviez donc, vous m'écoutiez?

— Qui je suis ? Un homme qui croit aux Flagellants, et qui sait de bien belles choses sur ces messagers de Dieu.

— Vous, l'ami du curé ! vous le chasseur de perdrix ! vous ne croyez pas... vous ne savez pas !

Il fallait prouver, à l'instant, que je croyais et que je savais ; car, ainsi qu'au début de ce récit, je venais d'entrevoir, à travers les dernières paroles de Jeanne, cette légende merveilleuse à laquelle devait se rattacher , selon moi, la gracieuse cérémonie de la verge d'osier. Heureusement pour ma curiosité, j'avais lu autrefois le singulier petit livre de Jacques Boileau, intitulé *De historia Flagellentium*, et un certain nombre de brochures du dix-huitième siècle, relatives aux miracles du diacre Pâris. Cette érudition de circonstance, que je déroulai peu à peu, me valut la confiance de la mère Flagel. La fantastique vieille marcha rapidement devant moi, jusqu'à cette vaste place où, pour la

première fois, elle m'était apparue au milieu des garçons endimanchés qui se disputaient ses rameaux d'osier.

Asseyez-vous là, me dit-elle en s'asseyant elle-même sur les marches de l'église, et, puisque vous aimez les Flagellants, vous allez entendre une histoire aussi belle que tout ce qu'il y a de plus beau dans la *Vie des Saints*. Les gens de la plaine s'en moquent, et prétendent que c'est un conte. Eh bien! si c'est un conte, qu'on me dise pourquoi il y a chaque année, dans ce pays, un marché aux fiançailles, comme celui que vous avez pu voir dimanche; qu'on me dise pourquoi, le jour du marché, les garçons de Rabastens offrent aux jeunes filles des bouquets d'osier, et pourquoi chaque garçon, une heure avant son mariage, va courber les épaules sous le rameau vert de sa fiancée.

Les premières lueurs du matin blanchissaient le toit de l'église. La cloche du village, après avoir babillé l'*Angelus*, répéta trois fois cet appel isolé qui annonce le trépas d'un chrétien. — Rouziac est mort! dit en se signant Jeanne Sidobre. — Les Trois-Vallées vont respirer!

Elle leva la tête, et d'une voix animée récita les versets du *Nunc dimittis*.

VIII

— ... « Voyez-vous d'ici, me dit-elle après un instant de silence, voyez-vous, au-delà du plateau des Males-Pierres, un monticule tout nu qui a la forme et la couleur d'un vieux pain de sucre ébreché à coups de dent? En mettant la main sur vos yeux, vous pourrez distinguer, à la cime du monticule, une file de tours à demi rasées qui ressemblent parfaitement à une rangée de petites ruches. C'est là tout ce qui reste de l'ancien château de Paulignan. Regardez maintenant devant vous, par-dessus les toits du presbytère. N'apercevez-vous pas, au milieu des sapins qui se balancent, un pigeonnier recrépi qu'on dirait bâti du mois dernier? Si l'on grattait les murs du bout du doigt, on retrouverait sous la chaux les assises énormes du vieux rempart de Rabastens.

Ces deux châteaux, placés en face l'un de l'autre comme deux amis qui se saluent ou deux ennemis

qui s'insultent, ont longtemps appartenu à la même famille. Les aînés avaient Rabastens, et les cadets Paulignan. Un mariage aurait pu réunir sous l'autorité d'un seul maître l'immense territoire des deux seigneuries. Mais des siècles s'écoulèrent sans que ce mariage fût possible. On avait beau, des deux côtés, ordonner des prières, faire des pélerinages, doter des églises, et fonder des couvents, il ne naissait dans les deux seigneuries que de robustes enfants mâles. Pas une seule petite fille n'avait pu pousser au milieu de cette pépinière de garçons, ce qui était à la fois un sujet d'orgueil et une cause de tristesse dans les deux châteaux. Enfin, après des années et des années, une petite fille tomba des nues dans les prairies de Paulignan. Vers ce temps-là il naquit un gros garçon à Rabastens ; on rapprocha les deux berceaux pour fiancer les deux enfants.

A l'âge de dix ans ces beaux fiancés demeurèrent orphelins. Jamais on n'avait eu dans la contrée d'aussi jeunes seigneurs et de plus doux maîtres. J'ai oublié de vous dire que la petite fille avait reçu le plus beau nom de la terre et du ciel : on l'avait baptisée Marie. Quant au jeune garçon, il avait un nom tapageur qu'on donne maintenant aux chiens de chasse : on l'avait appelé César ; et comme à peine échappé des lisières il montrait dans ses jeux une force étonnante, brisant et écrasant tout ce qu'il

pouvait toucher, son père lui avait donné en outre le surnom de Taillefer.

Marie, toute délicate et toute fine, craignait son terrible cousin. Elle avait de petites mains de porcelaine blanche qui se cachaient pour éviter le poignet de fer de César. Un souffle l'aurait abattue, un souffle l'aurait relevée. Quand elle glissait sur les dalles de l'église, élancée, gracieuse, riante, et mille fois plus legère que la brume du matin, on pouvait la prendre pour un ange envolé du paradis. En grandissant, le jeune seigneur de Rabastens, toujours chassant ou bataillant avec de mauvais compagnons, était devenu l'effroi du pays, tandis que Marie en était la bénédiction. Au reste, il n'avait nul souci de sa cousine. Il passait son temps à mal faire, à abuser vilainement de sa force et de son pouvoir. Le château de Rabastens, avec ses soixante fenêtres éclairées, ressemblait la nuit à un enfer. Le maître de ce repaire y menait avec ses amis une existence de damné. La fortune de César ne suffisant bientôt plus à ses excès, il courait en rase campagne, escorté de ses démons, et rentrait dans sa caverne chargé de butin. On parlait, après ces courses, de voyageurs rançonnés, d'églises pillées, de femmes enlevées et d'hommes pendus au gibet des Males-Pierres. Il se lassa pourtant de cette vie, et renvoya ses compagnons un jour qu'il fut blessé de part en part dans un assaut. La misère alors le prit à la gorge, et lui évida les flancs comme à un vieux

cheval de labour. Sa bourse étant vide, il s'imagina qu'il pouvait la remplir dans les coffres-forts de Marie. Qu'avait-il à faire pour cela ? Épouser sa cousine dont la main lui était engagée. Il osa paraître à Paulignan et réclamer ses droits de fiancé. — Vous, mon fiancé ! je ne vous connais pas, dit Marie. — Eh bien ! vous apprendrez à me connaître, répondit-il en la menaçant, et il jura par tous les diables que, s'il n'avait pas la châtelaine, il aurait le château.

Le voilà donc qui sonne du cor et rappelle ses compagnons. Puis il vient assiéger les murailles de Paulignan. A l'arrivée de ces bandits, Marie était en prière. C'était le soir ; il faisait déjà nuit. Elle entendit hurler mille voix furieuses et ne commanda aucune résistance. Seulement, quand elle eut fini son oraison, elle parcourut au vol les longs corridors et fit hardiment baisser le pont-levis. Les compagnons de César hésitaient à s'avancer, redoutant quelque surprise. Plus hardi que son escorte, Taillefer se hasarda lui-même sur le pont. Au moment où il étendit la main vers Marie, la jeune châtelaine ne recula pas. Ce fut César qui, frappé d'épouvante, bondit en arrière et faillit rouler dans le fossé. Le bon Dieu, qui chérissait Marie, venait de permettre un miracle : à la droite de sa cousine, Taillefer avait vu le grand saint Michel, tout armé, perçant le dragon de sa lance, et, comme il reculait glacé d'horreur, il remarqua que le dragon avait une figure

humaine, laquelle figure était son portrait vivant, à lui, Taillefer! Le prodige était si extraordinaire, le doigt de Dieu paraissait si clairement que la bande tout entière se dissipa comme une volée d'oiseaux de nuit éblouis par le soleil; et pendant bien longtemps on n'entendit plus parler ni de Taillefer ni de ses compagnons.

En l'absence de leur seigneur, les paysans étaient revenus sur ses domaines et ses biens prospéraient; car Marie visitait souvent la seigneurie, et, par un effet de son regard, disait-on, la terre était moins dure, le travail plus doux et meilleur tant que la jeune sainte habitait Rabastens. Il y avait même de braves gens qui soutenaient que les récoltes poussaient plus vite le long des chemins où elle avait passé. Tout cela parce qu'avec sa tendresse infinie, partout où son cousin avait ouvert une plaie, Marie versait du baume et refermait la blessure !

Sur ces entrefaites, à l'entrée de l'Avent, temps de pénitence, une troupe de Flagellants traversa les Trois-Vallées. A cette époque, Monsieur, il y avait des armées de Flagellants, et, quand elles marchaient en triomphe du midi vers le nord, les populations entières tombaient à genoux. Aujourd'hui les plus grands pécheurs croient que notre chair méprisable est sacrée. Qui sait si vous n'avez pas vu ici le dernier Flagellant, et si je ne suis pas moi-même la dernière Secouriste ?

A la tête de l'armée pénitente, reprit Jeanne Si-

dobre, marchait un homme inspiré qui revenait pâle comme un Christ, de Béthléem et de Jérusalem. La poussière de la terre sainte avait arrosé ses cheveux. Il allait, la face tournée vers le ciel, et disait : Oui, cela est écrit, cela est écrit ! Tant qu'une vierge sans tache ne m'aura pas battu de verges, tant qu'elle n'aura point châtié ma chair, tant qu'elle n'aura point épanché mon sang, rien ne peut en ce monde me laver de mes péchés !

C'est sur cette place où nous sommes que le pèlerin se lamentait, en invoquant à grands cris la pitié du Sauveur. Comme il achevait sa plainte, Marie, vêtue d'une robe blanche, perça la foule et dit : Me voici ! car j'ai eu cette nuit commandement de Dieu. Elle leva sur le pèlerin, non pas une discipline étoilée, non pas une tresse de cuir et de fer, mais une simple verge d'osier. Dans son angélique douceur, elle osait à peine remplir son devoir, quoiqu'elle en eût reçu commandement. La baguette flexible tremblait dans sa main, lorsqu'une force invincible souleva ce poids léger, et lui imprima le mouvement du marteau qui bondit sur l'enclume. La verge d'osier était devenue aussi lourde qu'une lame de plomb. Le sang coulait à flots, comme l'avait demandé le Flagellant.

Une profonde compassion toucha le cœur de Marie ; elle demanda grâce pour le pauvre pécheur, et celui-ci vit alors, tout près de lui, le grand archange saint Michel qui laissait retomber le bras de la jeune

fille. — Béni soit le Seigneur ! s'écria-t-il avec une sainte allégresse. Maintenant, mes frères, je suis purifié. Puis il écarta son capuchon, et dit en se relevant : — Me reconnaissez-vous, Marie ? — La vierge de Paulignan fondit en larmes : — Oui, je vous reconnais : vous êtes mon fiancé, dit-elle, et vous serez bientôt mon époux.

Voilà mon histoire, Monsieur, ajouta la mère Flagel. N'est-ce pas qu'elle est bien belle ? Il y a des centaines d'années que ces événements se sont passés, et cependant, à chaque mariage qui se fait dans le pays, les jeunes fiancés ne manquent jamais de renouveler la cérémonie de la verge d'osier, après quoi ils vont pieusement s'agenouiller à l'église, derrière l'autel, sous la lampe du chœur. C'est là que sont ensevelis, dans le même lit de pierre, César de Rabastens et Marie de Paulignan.

J'avais enfin ma légende ; mais elle ne me donnait qu'à moitié le mot de l'énigme. Pourquoi les jeunes montagnards brûlaient-ils la verge d'osier aussitôt que leurs fiancées la laissaient tomber à terre ?

— Ah ! ceci, je l'ignore, me répondit la mère Flagel. Il se pourrait cependant qu'on en trouvât l'explication dans un petit livre de contes écrit à la main, qui s'appelle le *Rosier de Paulignan*, et qui se trouve mêlé aux vieux papiers de la commune.

Le manuscrit, en effet, me livra, dès que je pus le feuilleter, le complément de la légende. Après beaucoup de faits insignifiants relatés avec détail

dans cette chronique locale, je lus avec une joyeuse surprise le galant procès-verbal que voici :

« Ce jourd'hui, 1er mai 1340, la Cour d'Amour, séant à Paulignan, a décidé souverainement, après mainte plaidoirie pour et contre, que dans la cérémonie des fiançailles, telle qu'elle a lieu dans ce pays, le fiancé, d'ores en avant, jetterait au feu la verge d'osier, en signe, garantie et promesse que jamais dans le mariage il n'usera de violence, et suivra toujours fidèlement la clémente loi d'Amour.

« Étaient présentes à la séance : Etiennette de Paulignan, présidente ; Phanette de Castelnau, Viviane de Pénautier, Mabille de Roquefère, etc. »

— Et vos jeunes montagnards, demandai-je à la mère Flagel, tout émerveillé de ma lecture, continuent-ils encore à observer ce doux commandement ?

— Ah ! Monsieur, me répondit-elle, ils brûlent avec plaisir la verge d'osier le jour de leur mariage ; mais le lendemain ils font lentement durcir au feu une forte branche de houx.

IX

Vingt-quatre heures de sommeil, après l'inhumation de Rouziac, n'avaient pas suffi à l'abbé Pascalot pour se reposer de ses fatigues et de ses émotions. Quoique la grand'croix lui eût été rendue, le bon curé semblait atteint de mélancolie depuis que tant d'événements imprévus étaient venus troubler le calme de sa vie régulière. Lorsque je quittai sa paroisse, il m'accompagna tristement jusqu'à l'auberge du Crucifix. Nous trouvâmes Mercadié devant sa porte, fumant indolemment, selon son habitude.

— Hé bien ! Messieurs, nous cria-t-il d'un air délibéré dès qu'il nous aperçut, voilà de grands changements dans le pays depuis une semaine ! Est-il vrai, monsieur le curé, que les Dames noires se soient retirées aux Carmélites de Toulouse ? Est-il vrai qu'elles aient laissé l'ordre formel de partager tous les biens de l'Auvergnat entre ses anciens débiteurs ? Est-il vrai enfin, demanda-t-il encore avec

une sorte d'hésitation, que cette bonne Mme Rouziac a exprimé le désir que personne ne fût inquiété ni poursuivi ?

M. Pascalot avait relevé la tête d'un air sombre. Il regardait fixement Mercadié sans répondre à ses questions. — Allons, reprit joyeusement celui-ci, je comprends votre silence, et je vois que les bruits qui courent ne sont pas menteurs. Au reste, continua-t-il négligemment, que ceux qui ont fait le mal aillent à confesse. Pour moi, monsieur Pascalot, j'ai la conscience bien tranquille. Si les montagnards m'avaient écouté, les murs de la Couarde seraient encore debout. Mais ces enragés n'ont voulu épargner que les magasins où se trouvaient les fourrages que je venais d'acheter.

— Mercadié, Mercadié, ne parlez pas si haut ! dit le curé avec cet accent théâtral qu'il prenait, comme on sait, dans les grandes occasions : Mme Rouziac se repentirait peut-être de sa bonté. Après votre conduite à la Couarde, si nous l'avions voulu, nous pouvions vous perdre. Mais, puisque la justice humaine vous laisse en repos, songez à la justice divine. Encore un peu de temps, et, si le cours de vos impiétés ne s'arrête pas, le sort épouvantable de Rouziac vous attend : la foudre vengeresse éclatera sur votre maison !

— Monsieur le curé, je suis assuré ! répliqua gaiement l'aubergiste. Et il montra du doigt la pla-

que dorée du *Phénix*, qui brillait au soleil au-dessus de sa porte.

Cet homme-là finira mal ! me dit l'abbé en se suspendant à mon bras et tournant brusquement le dos à l'aubergiste.

Depuis 1848, je n'ai reçu qu'une fois des nouvelles de Rabastens. Mon ami Tantalot m'a écrit pour m'annoncer qu'il avait enfin trouvé le moyen de concilier ses goûts de chasseur avec les réglements ecclésiastiques. Le gibier des Trois-Vallées tombe sous ses coups sans qu'une goutte de sang tache ses mains. Le curé de Rabastens chasse au furet, comme les goutteux, ou à la pipée, comme les écoliers. La mère Flagel est morte ; et l'on n'a plus revu de flagellant. Quant à Mercadié, malgré la prédiction du bon Tantalot, il s'enrichit effrontément dans son auberge, sous la plaque tutélaire du *Phénix*. Il a commencé à faire l'usure : ce sera bientôt un nouveau Rouziac.

JEAN-DE-L'OURS

—

— Oui, vous avez raison, me dit un vieux médecin du Languedoc, depuis longtemps fixé à Paris, il y a dans le midi de la France une population de catholiques-païens ! Sentiments et passions, croyances et caractères, tout en eux porte la double marque de la Rome latine et de la Rome du moyen âge. Il existe bien réellement, le monde singulier que vous avez essayé de peindre dans *La Gloriette,* dans *Le Curé de Minerve*, dans *Le Dernier Flagellant*. J'ai trouvé dans mes landes le merveilleux qui vous a bercé dans vos jardins d'oliviers.

La vallée de Diane, ou Valdagne, ne le cède en rien sur ce point à votre Pays de Minerve. Comme une filandière qui mêlerait ensemble l'or et la soie, ma bonne nourrice confondait naïvement dans ses contes la mythologie du paganisme et le fantastique chrétien. Elle m'endormait, et m'éveillait, et me promenait, au récit de toutes les féeries et magies, de tous les miracles et de toutes les métamorphoses qui soumettent la terre et l'homme aux jeux infinis des esprits. L'imagination toute peuplée d'êtres surnaturels ou divins, je vivais, grâce à elle, au milieu d'une île flottante, où la liberté humaine est sans cesse enchaînée dans un réseau de charmants symboles aussi lumineux que le soleil, aussi ingénus et aussi purs que la première matinée du monde naissant.

Quelle création chatoyante ! quel flux et quel reflux de fécondité ! Quelle intimité libre et profonde entre les existences visibles et invisibles ! Quelle franche bonhomie de la nature dans ses amitiés maternelles ! Ma vallée de Diane, quand j'y songe, m'apparaît comme un paradis mobile, harmonieux, vivant, enchanté !

Ce sont partout des anges de lumière qui se croisent dans leur vol, qui s'abordent dans l'air et se saluent d'un sourire, qui gravissent ensemble les degrés de l'arc-en-ciel ou qui se racontent l'un à l'autre leurs beaux messages en reprenant haleine dans les clairières des bois ; ce sont aussi des âmes

cachées dans les nuages qui, modelés par leur souffle, prennent tout à coup forme humaine ; ce sont de bons vieux arbres solitaires qui, pour montrer la route aux voyageurs égarés, relèvent ou abaissent d'eux-même leurs rameaux verts ; ce sont des oiseaux du bon Dieu qui, par pure charité, disent tout bas au pélerin : « Ne va pas de ce côté, mon frère, si tu crains la mort. » Et les fontaines qui chantent, et les fleurs qui dansent, et le tonnerre qui parle avec la formidable voix de Dieu le père, lequel ressemble exactement à Jupiter en courroux, avec sa barbe blanche illuminée par la foudre ! Sous les haillons d'un mendiant, Jésus-Christ lui-même demande l'aumône, et quand il l'a obtenue, le mendiant se transfigure, non pas pour montrer la couronne d'épines et les plaies saignantes, mais pour laisser voir la tête radieuse d'un jeune dieu, beau comme Apollon. Les animaux, les plantes, les pierres elles-même tressaillent et le saluent ; ce sont de pauvres âmes qui ont autrefois habité parmi nous, et qui, sous l'écorce végétale ou la peau de la bête, font tout doucement pénitence de leurs péchés en attendant la miséricorde du Christ.

J'ai fermement cru à tout cela, comme je crois aujourd'hui au génie de Broussais ou de Dupuytren. Et même il m'arrive encore quelquefois de recomposer dans ma mémoire une certaine légende qui est toute semée de ces prodiges. C'est la légende de Jean-de-l'Ours ; la connaissez-vous ? Elle est aussi

belle à mes yeux que le plus beau poëme héroïque. Voulez-vous que je vous la raconte en trois mots ? Bien des traits curieux m'échapperont sans doute ; mais le principal personnage, mais le héros du poëme, il est là devant moi, dès que je l'évoque, avec son vrai caractère et sa vraie physionomie.

Mon héros (ne souriez pas), mon héros Jean-de-l'Ours est évidemment l'Hercule chrétien !

L'histoire de sa naissance est un peu difficile à raconter. Une pauvre veuve, dit-on, revenait un jour du bois avec un fagot de branches mortes sur la tête. Surprise en chemin par l'orage, elle se réfugie dans une caverne, où elle se trouve face à face avec un ours. « Ah ! Seigneur Jésus ! s'écrie-t-elle ; sainte bonne Vierge, je suis perdue ! » Mais au lieu de se jeter sur sa proie tremblante, l'ours fait dévotement avec sa patte le signe de la croix. Une bête si chrétienne n'était sans doute pas bien redoutable. A demi rassurée, la pauvre femme tombe à genoux, remercie Dieu du fond du cœur, et finit par sourire à l'étrange ami qui la réchauffe doucement de son haleine.

Un an se passa, pour le moins, avant que la veuve ne remît le pied dans sa maison. Quand elle reparut au village, on lui cria de retourner à sa tombe et de laisser les vivants en paix. Tout le monde l'avait crue morte : aussi la prenait-on pour un fantôme. Elle ne s'irrita pas de ce méchant accueil, et marcha tout droit vers sa maison, tenant

par la main un enfant qui n'avait que trois mois, et qui paraissait déjà plus grand que sa mère.

Cet enfant prodigieux marchait et parlait comme un homme ; il était blanc comme lait, il avait une petite figure d'ange aux yeux doux et clairs, d'un bleu tout céleste ; mais sur son front souriant, où brillait une candeur enfantine, se dressait une crinière de Samson qui retombait en larges boucles sur son cou musculeux et jusque sur sa poitrine, où s'épanouissait un bouquet de poils roux. Il avait une peau d'ours sur les reins, un chapelet de baies rouges autour du poignet, un jeune peuplier en guise de canne au bout des doigts.

Le logis de la veuve était occupé par des intrus, une famille de paresseux et de vauriens. L'enfant les chassa comme un vil troupeau ; il ouvrit les fenêtres toutes grandes, et se mit tranquillement sur le seuil de la porte, en agitant son petit arbre comme si c'eût été un jonc.

— Qui es-tu ? lui demandèrent les gens du village accourus en foule au premier bruit de cet acte de force et de justice.

— Je suis le fils de la veuve, répondit-il ; je m'appelle Jean-de-l'Ours, et ne m'en demandez jamais plus long sur mon compte ! Sachez seulement que Jean-de-l'Ours veut faire amitié avec les bonnes âmes et purger le pays des vilaines gens.

Il fit alors le signe de la croix pour prouver à tout le monde qu'il était chrétien. Les bonnes âmes

se pressaient respectueusement autour de lui, tandis que les méchantes gens baisaient à ses pieds la poussière, comme pour l'adorer. En voyant qu'il inspirait déjà la crainte et l'amour, sa mère elle-même se prosterna devant lui, en l'appelant mon prince et mon roi. Jean-de-l'Ours releva brusquement sa mère, en lui disant d'un ton bref :

— Que cela ne vous arrive plus ou je vous quitterai avant le temps.

A cette menace, la pauvre femme se mit à pleurer abondamment ; on vit tout de suite que ce terrible enfant était un bon fils , car il essuya les larmes de sa mère avec un air de soumission et de repentir, ce qui attendrit dans la foule tout ce qui avait un cœur honnête. L'enthousiasme du village était à son comble. De tous côtés on vint offrir des présents à Jean-de-l'Ours : c'étaient d'immenses quartiers de porc, de mouton et de bœuf ; c'étaient de vastes tonneaux de vin et d'eau-de-vie.

— Remportez, dit-il, remportez tout cela ! jamais je ne mangerai ce qui a vécu, jamais je ne boirai ce qui a fermenté.

Il ne voulut accepter que des raisins, du miel, des olives et de la farine de maïs. La veuve ayant eu le malheur d'insister pour qu'il retînt aussi les autres présents, il la regarda cette fois en rougissant de colère ; puis il devint triste et pleura.

— Quittons-nous, cela vaut mieux ; vous me feriez faire quelque péché.

Après ces paroles d'adieu, malgré les supplications de sa mère, malgré les prières de tout le village, le fils de la veuve quitta le pays sans se retourner. On le vit franchir la rivière comme on franchit les ruisseaux; un bûcheron ou un mendiant, qui le rencontra de l'autre côté de l'eau, répéta le soir que le fils de la veuve avait dit : « Allez trouver ma mère, et annoncez-lui de ma part qu'à l'endroit où je suis né... je reviendrai mourir. »

Ici commencent les grandes prouesses et les merveilleuses aventures de Jean-de-l'Ours. Les travaux de l'Hercule de la Fable pâliraient aisément devant les siens. Hercule n'a jamais fait reculer un torrent en soufflant dessus; Hercule n'a jamais éteint une montagne de feu comme on éteint une lampe, avec un simple mouvement des lèvres; Hercule n'a jamais arrêté un tremblement de terre en frappant la terre d'un coup de poing; Hercule n'a jamais tenu la lune dans sa main comme une lanterne qu'on décroche en se haussant sur la pointe du pied; Hercule enfin n'a jamais combattu avec l'Archidiable d'enfer.

Qu'est-ce que l'Archidiable? Je ne le sais pas au juste. Est-ce Satan lui-même, ou n'est-ce qu'un de ses plus redoutables lieutenants? Dans quelles circonstances eut lieu ce combat titanique entre l'Archidiable et Jean-de-l'Ours? Je crois bien que ce fut en pleine mer, devant les cimes sacrées du Liban, qui frémissait sur sa base au retentissement des coups que se portaient les deux adversaires.

Jean-de-l'Ours s'était embarqué sur sa peau de bête, miraculeusement bercé par les flots, pour aller en Terre-Sainte affranchir le tombeau du Christ. Il voguait sous le ciel, plein de confiance dans l'issue de son entreprise, malgré vents et tempêtes, malgré les furieuses attaques des monstres marins, lorsqu'il rencontra l'Archidiable à cheval sur un requin dont la gueule vomissait des flammes. « Retourne en arrière ou meurs ! » lui dit le démon en le menaçant de son trident de fer. Jean-de-l'Ours plongea sous le ventre du requin, et, d'un vigoureux coup d'épaule, renversa sur le dos l'Archidiable avec sa monture. Il enleva le trident de fer, qu'il planta au bout de son peuplier ; mais dès qu'il fut remonté sur sa peau de bête, il s'aperçut qu'elle s'emplissait d'eau ; alors il arracha le trident et le rejeta dans la mer, qui fut un instant toute bouillonnante.

L'Archidiable renouvela vingt fois ses assauts, essayant d'épouvanter l'Hercule chrétien par de hideuses transformations. Celui-ci ne trembla jamais ; il rendit coup pour coup, durant une journée entière, silencieux devant les clameurs du démon, repoussant la force par la force, la ruse par la ruse, et la magie infernale par des actes de foi. L'héroïque lutteur commençait pourtant à se lasser, lorsqu'il eut l'idée de crier vers les cieux : « Grand saint Michel ! prête-moi ta lance : vous êtes le seul fort, ô mon Dieu ! »

Cet acte d'humilité le sauva; car au nom de saint Michel, l'Archidiable s'engouffra dans la mer avant que la lance de l'archange ne descendît du ciel sur une nuée lumineuse. Jean-de-l'Ours s'agenouilla devant l'arme céleste, la baisa religieusement, la brandit une seule fois, et se sentit raffermi jusque dans la moelle des os. « Je n'étais qu'un enfant, dit-il, et maintenant je suis un homme. Toute force vient de vous, Seigneur; toute force et toute justice! »

Une éblouissante fusée passa sous ses yeux; c'était la lance de l'archange qui remontait vers le firmament. Délivré de l'Archidiable, Jean-de-l'Ours aborda enfin en Palestine. Combien tua-t-il de Sarrasins pour se frayer un passage jusqu'au Saint Sépulcre? Rien ne lui résiste désormais : Jean-de-l'Ours semble invulnérable, et il est invincible! Ce qui est certain, c'est qu'il s'empara du Saint Sépulcre, et le garda jusqu'au jour où une voix d'en haut lui ordonna de s'en aller par le monde faire justice...

Jean-de-l'Ours marcha devant lui, solide comme un temple et léger comme les nuées. En relevant la tête, il s'aperçut qu'il avait une escorte aérienne. Des bataillons d'oiseaux de proie, d'aigles, de vautours, de corbeaux, accompagnaient sa marche en tourbillonnant devant le soleil.

— Il paraît que je travaillerai à l'ombre, se dit gaiement Jean-de-l'Ours, et que l'ouvrage ne me manquera pas.

Comment énumérer tous les exploits du grand justicier ? Il allait chercher les monstres dans les bois, les brigands dans leurs cavernes, les tyrans dans leurs châteaux. Il était partout l'ami des Petits-Poucets, partout l'ennemi des Ogres. Ceux-ci le fuyaient avec leurs bottes-fées dès qu'ils entendaient prononcer son nom. Il en tua deux qui étaient la terreur du petit peuple. Le premier avait dévoré tous les prêtres, s'était établi dans une grande église, et buvait dans son calice du sang de chrétien. Et c'était lui seul qui chantait la messe, qui baptisait, qui mariait, qui enterrait. L'autre avait mangé tous les magistrats. Et c'était lui seul qui jugeait, mettant toujours fin aux procès par le moyen le plus expéditif, en dévorant les plaideurs.

Les exécutions sanglantes de Jean-de-l'Ours auraient pu faire croire qu'il était cruel ; mais quand son bras s'étendait, il avait la justice dans son cœur. Il était d'ailleurs doux et bon. Les femmes l'adoraient ; timide comme une vierge, modeste et chaste comme un ange gardien, il ne leur permettait d'approcher, en toute occasion, qu'à la distance mesurée par la longueur de son peuplier. Les jeunes filles venaient quelquefois lui confier leurs plaintes, leurs chagrins, leurs désirs, leurs amours. Ils les écoutait en souriant, et faisait volontiers ce qu'elles demandaient, si elles ne demandaient pas l'impossible.

Il y en eut une qui vint un jour le trouver tout

en larmes : « J'ai un amoureux, dit-elle; mais il ne m'épousera que si je deviens riche, très-riche. — Pauvre fille! Il ne t'aime guère, répondit Jean-de-l'Ours. — Pourvu que je sois riche, il m'aimera bien. — Je désirerais bien t'enrichir, mais que faire? Je n'ai pas même les cinq sous du Juif-Errant. — Si vous le voulez, j'aurai demain une fortune. J'ai une grand'mère qui sait bien des choses, et qui m'a conté souvent qu'il y a dans une grotte, à dix lieues d'ici, une salamandre qui garde ma dot; mais vous seul pourriez la lui prendre: car ma dot est dans ses yeux, qui sont les plus brillantes et les plus jolies pierres précieuses! Ah! si je pouvais tenir les yeux du serpent!... » Jean-de-l'Ours combattit la salamandre et lui arracha les yeux. — Et voyez un peu comme il est bon! dirent alors toutes les jeunes filles.

Cependant les monstres disparaissaient de la terre, et, de jour en jour, les méchants recevaient le prix de leurs crimes, lorsque Jean-de-l'Ours rencontra sur un pont le Juif-Errant : « Quelles nouvelles du Nord, et quelles nouvelles du Midi? lui demanda-t-il en souriant. Connais-tu par le monde quelque monstre à immoler, quelque criminel à punir? — Tu peux te reposer, la terre respire! » Et le Juif-Errant passa.

Jean-de-l'Ours s'essuya le front et se lava les mains dans la rivière en se penchant légèrement sur le parapet. Il regarda le ciel avec une inquiète

curiosité, comme s'il eût adressé une question au bon Dieu. Pour la première fois depuis longues années il lui était permis de songer à sa mère. « Je pourrai, disait-il, la serrer entre mes bras, maintenant qu'ils ne sont plus teints de sang. J'irai donc au pays de ma mère, et je me reposerai en paix sur le seuil de sa maison. »

Il congédia d'un geste les oiseaux de proie : « Allez, ma besogne est finie, je n'ai plus rien à vous donner. » Une grande agitation se fit aussitôt dans le bataillon aérien. Les aigles partirent les premiers et dirent fièrement : « Nous chasserons pour notre compte ! » Les vautours les suivaient à peu de distance en poussant des cris sinistres. Les corbeaux seuls restèrent et firent dans l'air un cercle noir qui se resserra peu à peu, comme pour une secrète délibération. Ils croassaient en sourdine, tous à la fois, et semblaient répéter le même mot : « Qu'allons-nous devenir ? »

Comme le cercle noir s'abaissait, Jean-de-l'Ours exécuta avec son peuplier quelques terribles moulinets, au milieu des croassements les plus opiniâtres. « Partez, vilaines bêtes, laissez-moi en repos, j'ai assez longtemps travaillé pour vous. — Donnez-nous à manger, nous avons faim ; il y a encore des criminels dans le monde. » Et le plus hardi des corbeaux se mit à réciter une longue liste d'honnêtes gens qu'il noircissait de ses dénonciations et de ses calomnies. « Lâches et menteurs, laissez-moi, vous

dis-je, » répéta Jean-de-l'Ours en faisant encore tournoyer violemment son peuplier.

Ils partirent enfin d'un vol pesant et sinistre. Un seul qui avait encore le bec sanglant, continua à planer sur la tête de Jean-de-l'Ours, en criant de temps en temps : « J'ai faim ! »

Ayant terminé sa mission, Jean-de-l'Ours n'en poursuivit pas moins sa route ; il songeait toujours à sa mère. Un peu avant d'arriver auprès de sa caverne natale, il demanda des nouvelles de la veuve à un passant. On lui répondit que la pauvre femme était morte. Brisé de douleur et de fatigue, Jean-de-l'Ours s'écarta de son chemin et s'étendit tout de son long dans une belle prairie, après avoir planté son peuplier dans le sol. Il était à peine endormi que le corbeau descendit en tournoyant et criant : « Puisque tu n'as rien à me donner, je vais te crever les yeux et me nourrir de ta chair. » Mais avant que l'horrible oiseau ne pût accomplir sa menace, la prairie se replia comme un livre ouvert qui se referme, et abrita miraculeusement sous un tapis d'herbe et de fleurs le sommeil de Jean-de-l'Ours.

L'Hercule chrétien dort encore, et sur son lit de repos, sous les rameaux immenses du peuplier qu'il a planté, les enfants du pays viennent en jouant essayer leurs forces naissantes. Quelquefois l'un d'eux s'incline jusqu'à terre, criant à pleine voix : « Jean-

de-l'Ours ! Jean-de-l'Ours ! » Mais l'athlète endormi n'a pas encore répondu.

Se réveillera-t-il un jour ? Je ne l'espère guère, car il est évident que la civilisation fait son œuvre, et que notre siècle de progrès a mis définitivement la force aux mains immaculées de la justice !

La légende de Jean-de-l'Ours est restée populaire dans la vallée de Diane. Quand il naît dans ces cantons un enfant musculeux, brave et alerte, avec le bouquet de poils roux sur la poitrine, on lui donne amicalement le surnom de Jean-de-l'Ours. J'ai connu plusieurs jeunes gens baptisés de ce surnom, et tenant à honneur de suivre les enseignements de l'héroïque légende. Ce sont les filleuls de Jean-de-l'Ours, les véritables héraclides de l'Hercule chrétien !

Le dernier de tous s'appelle de son vrai nom Pierre Azam. Il est aujourd'hui maire de son village et propriétaire d'un moulin à vapeur. Mais il ne faudrait pas croire que la civilisation moderne ait effacé en lui la croyance au monde surnaturel de la vallée de Diane. Pierre Azam se moque de la science, et s'il fait travailler la vapeur c'est comme les Kabyles font parler la poudre.

PIERRE AZAM

—

Laurac est un hameau sinistre, les pigeonniers même y sont noirs. A quatre ou cinq lieues du mont Alaric, dont le nom visigoth insulte encore ce pays, on s'arrête devant une immense brèche, un entonnoir si profond que la lumière du soleil paraît s'y engloutir et s'y éteindre. La vallée de Diane pourrait s'appeler, en cet endroit, vallée d'Hécate : un lecteur de Virgile se croirait aux portes de l'enfer païen. Les savants de Montpellier et de Toulouse affirment que Laurac a été bâti sur les cendres d'un ancien cratère. Les murs des habitations et des enclos y sont

en effet tout hérissés de pierres noires, et chaque sentier a l'aspect d'une coulée de lave refroidie. Les terrains volcaniques, de couleur très-brune ou très-pâle, se déroulent, presque sans ondulation, entre les parois du cratère. De loin en loin seulement, on distingue, un peu au-dessous des contours de l'horizon, de petites éminences symétriques et détachées : ce sont les *Muselières* de Laurac. A la pointe de ces monticules tournent et grincent des moulins à vent.

Tout autour des Muselières, ainsi nommées à cause de leur forme, cuisent au soleil, les trois quarts de l'année, des êtres moroses, passionnés, ruminants et taciturnes. On les dirait craquelés de sécheresse et d'ennui. Pour que leur mélancolie se dissipe, il faut que les cataractes du ciel crèvent sur leurs toits. Quand les gouttières bavardent, ils ôtent leur chapeau pour remercier Dieu. Un Lauraguais qui sourit, c'est dans tout le canton signe de pluie.

Pauvres Lauraguais ! ils céderaient volontiers leur bataillon criard de moulins à vent contre le plus mince filet d'eau courante. Dix arpents de terre à froment, ils les troqueraient avec joie contre une *mouillette* de terre arrosable ; car ils économisent lentement sou à sou de quoi acheter, à deux lieues du village, un carré de jardin ou de prairie. A deux lieues du village, hélas ! tout autour de leur territoire ou plutôt de leur *terme*, comme ils disent en leur patois latin, et non loin du peuplier de Jean-

de-l'Ours, il y a en effet une belle rivière intarissable, et par conséquent des jardins, des prés, de la verdure. C'est là que s'épanouit fièrement, au milieu d'un petit Éden, le joli bourg de Tourouzelle, ou Petite-Toulouse. Les Lauraguais sont de vrais damnés sur le seuil du paradis.

Le dernier filleul de l'Hercule chrétien était de Laurac. Le vieux médecin à qui je dois la légende de Jean-de-l'Ours me raconte ainsi l'histoire de Pierre Azam.

I

Il avait un an de moins que moi et me dépassait de la tête. C'était déjà un grand garçon à l'âge où les enfants sont encore vêtus d'un fourreau. Orphelin de bonne heure, il avait été gâté par une servante qui le laissait libre de suivre en tout sa fantaisie : elle le craignait comme un maître, elle l'aimait comme un fils, elle était fière de lui comme si c'eût été un petit dieu. Nos maisons se touchaient ; il venait me prendre chaque matin pour aller à l'école, où j'arrivais triomphalement, campé sur ses épaules et les pieds pendants sur sa poitrine. Ma mère lui disait : « Prends garde, Pierre, » quand il m'enlevait ainsi, à la force du poignet. « Madame, n'ayez peur, répondait le grand garçon en souriant ; je suis une grosse fourmi, et je ne porte qu'un grain de blé. » Nous passions devant l'église, nous traversions la grande rue, et comme il était gros et fort, tandis que j'étais chétif et mignon, chacun s'é-

criait : « Venez donc voir saint Christophe avec le petit Jésus ! » Saint Christophe entrait à l'école en faisant sonner le talon de ses bottes et la molette de ses éperons, car il avait eu déjà la fantaisie de marcher botté et éperonné, quoiqu'il n'eût pas encore dix ans.

Nous avions pour instituteur un ancien sergent, presque aussi brutal en classe qu'il avait dû l'être en garnison. Je ne crois pas qu'il fût possible aujourd'hui de rencontrer en France un maître d'école semblable à M. Ramel. J'ai parlé de sa brutalité, j'ai eu tort ; car il n'était pas brutal, M. Ramel : il était tout bonnement féroce. Injures, menaces, coups, système d'enseignement à trois degrés, il n'en a jamais connu d'autre ! Son silence nous donnait la chair de poule, et son regard le frisson. Quand il quittait sa place, nous avions envie de sauter par les fenêtres ; quand il ouvrait la bouche, nous baissions la tête par un sentiment de terreur que nous appelions naïvement la peur du tonnerre ; quand il levait la main en gesticulant devant nous, tous les bancs étaient vides en un clin d'œil : l'effroi nous précipitait sous les tables. Le troupeau, accroupi et tremblant, n'osait se relever qu'après cinq minutes d'angoisse mortelle, ce qui amusait singulièrement M. Ramel. Il riait à gorge déployée en nous voyant presque évanouis, et nous disait alors avec douceur : « Qu'avez-vous donc à grelotter, poules mouillées ? relevez-vous donc, polissons. »

Jamais, en pareil cas, je n'ai vu Pierre Azam bouger de sa place. Tout en se moquant de notre lâcheté, il attachait sur notre despote un regard intrépide qui exprimait clairement ce défi : « Traitez-moi donc de polisson à mon tour, et vous verrez si je suis une poule mouillée, moi! » Le défi est toujours resté sans réplique; M. Ramel se détournait fort à propos, et je me souviens qu'une de nos consolations, dans ces instants d'épouvante, c'était de répéter à voix basse : « Oh ! M. Ramel ne touchera jamais Pierre Azam, car il sait que Pierre a un bouquet de poils roux sur la poitrine, et que c'est Jean-de-l'Ours qui est son parrain. »

Nous croyions, en effet, à cause du bouquet de poils roux (et cela se disait d'ailleurs à Laurac sous le manteau de la cheminée), nous croyions qu'à son baptême Pierre avait été tenu sur les fonts par Jean-de-l'Ours. Au moment de la cérémonie, celui-ci était tout à coup apparu près du bénitier, avait écarté doucement le parrain amené par la famille, et baisé au front le nouveau-né. Quoique personne à Laurac ne doutât de ce prodige, nous demandions quelquefois timidement à notre camarade... si tout cela était vrai. « Oui, c'est vrai, » répondait Pierre, et il se mettait à rêver.

Les jeudis, il nous entraînait huit ou dix à travers champs jusqu'à l'endroit où la tradition a planté le peuplier de Jean-de-l'Ours. Nous nous amusions en route à dénicher des oiseaux, à poursuivre des

lézards, à casser des branches d'arbre, à sauter dans les haies pour cueillir les mûres, à monter au plus haut des Muselières pour toucher de la main les grandes ailes battantes des moulins à vent.

Comme les heures s'envolent au milieu de ces jeux d'enfants vagabonds ! On s'arrête devant une fourmilière, au pied d'un olivier ; on fouette à tour de bras les essaims de frêlons autour des saules ; on fuit à perdre haleine devant un chien de métairie qui traverse paisiblement la route et qui ne peut être qu'un chien enragé. Les chevaux entravés, on les détache en leur jetant la bride sur le cou, et puis on s'amuse à faire tourner les jeunes poulains autour de leurs queues retenues d'une main crispée, quand on ne les épuise pas dans d'interminables courses. Quelquefois un paysan basané s'élance vers nous la fourche haute, et ce sont alors des galops furieux à travers les terres labourées, des cris de triomphe ou de défi qui se mêlent dans le lointain aux hennissement des chevaux éperdus.

C'est ainsi que s'écoulaient nos jours de vacances en compagnie de notre intrépide chef, Pierre Azam. Nous étions souvent loin du but au coucher du soleil. Les bouviers qui rentrent le soir après avoir renversé leur charrue, les journaliers qui passent avec leur pioche sur l'épaule, les bergers qui détalent des hauteurs, avec leurs troupeaux, dans un nuage de lumière, nous les traitions entre nous de paresseux et de fainéants. Ils s'en allaient pourtant

le front bas, comme si le poids des heures les eût écrasés. Tous ces pauvres gens, blêmes de fatigue, semblaient littéralement porter le joug, tandis que nous marchions les cheveux au vent, le nez en trompette et toujours sifflant ou chantant. Si quelqu'un d'entre eux nous reconnaissait, entre le salut et l'adieu, il échangeait avec notre bande des propos naïfs et railleurs, comme il s'en rencontre dans les vieilles chansons du pays.

— Voici la nuit qui tombe, jeunesse ! où courez-vous donc sans lanterne ? où courez-vous donc sans lampion ?

— Le safran se cueille à la lune, et la marjolaine aux étoiles ; nous allons cueillir le safran, nous allons cueillir la marjolaine.

— Plus loin que Paris, la marjolaine fleurit ; plus loin que Madrid, le safran s'épanouit ! Rentrez, rentrez donc : car j'entends déjà vos mères qui larmoient, et vos pères inquiets qui demandent leur fouet.

— Le fouet est caché, nos pères peuvent le chercher... Quand nous reviendrons, nos mères riront !

Tant que les reflets du soir couronnaient la cime des Muselières, tant que l'aile des moulins à vent scintillait comme un bouclier mobile et renvoyait coup sur coup ses flèches d'or au soleil, nos chants, nos cris, notre marche, tout en nous était enthousiasme, courage, expansion, insouciance, bravade !

Rodomonts de bonne foi, nous aurions escaladé le ciel, sauté dans les abîmes, ou livré bataille à une armée de géants, pour peu que notre chef en eût témoigné le désir. Mais, quand l'occident pâlissait, nous nous retournions avec inquiétude du côté des beaux nuages resplendissants qui s'en allaient en fumée. L'horizon assombri reflétait en nous les tristes lueurs du crépuscule. « J'ai froid, disait l'un.— J'ai faim, disait l'autre. — J'ai les pieds en sang, disait un troisième. — Avouez donc tous que vous avez peur, » s'écriait Pierre Azam.

Les plus résolus essayaient encore de chanter; le silence pourtant ne tardait pas à s'établir, silence d'anxiété, de crainte instinctive et nerveuse qui donne à chaque sens une élasticité des plus alarmantes. Nos pas ralentis devenaient légers et furtifs, comme si la route eût été pavée de serpents endormis. Les voleurs et les démons, les revenants et les assassins, les ogres et les loups, les licornes et les sorcières, tout nous menaçait à la fois : le monde réel et le monde imaginaire, le possible et l'impossible, la vie, la mort et le rêve ! Pierre Azam se moquait des voleurs, des assassins et des loups ; il aurait attendu de pied ferme les ogres les plus monstrueux ; mais, devant une sorcière, il se serait signé en tremblant. Étonnantes chambres noires que ces petites têtes enfantines, où la vision engendre la vision, où les éléments les plus opposés s'amalgament soudainement pour tirer du fantastique lui-même un fantas-

tique nouveau ! Les loups nous parlaient, les diables galopaient à quatre pattes et hurlaient ; un bandit tombait à genoux et me demandait des prières ; un revenant me couchait en joue et me demandait la bourse ou la vie. Les âmes des morts changés en bêtes nous regardaient avec des yeux de phosphore. En voyant passer un corbeau, nous disions : « C'est un mauvais prêtre ; » une corneille : « C'est une mauvaise nonne ! » Nous causions tout bas entre nous de ces mystérieuses punitions des âmes. Il nous arrivait quelquefois de demander à Pierre Azam ce que deviendraient tel ou telle après leur mort. Le filleul de Jean-de-l'Ours nous répondait toujours sans hésiter : « Un tel, chauve-souris, — une telle, vipère ! » Je me souviens encore que nous terminions invariablement notre revue des gens malhonnêtes et détestés par cette question : « Et que deviendra M. Zacharie Bellemanière ? »

Ce M. Zacharie Bellemanière était un étranger, un Normand, qu'on avait envoyé de Paris avec le titre de juge de paix, et qui depuis trente ans était célèbre dans toute la vallée de Diane par son égoïsme sordide et féroce. On lui reprochait un mot effroyable sur les pauvres gens : « Les pauvres, disait-il, sont autant de marteaux accrochés à la porte des riches ; pour vivre tranquille chez soi, il faut être sourd de naissance, ou se boucher les oreilles avec du coton. »

Pierre Azam, qui avait l'âme généreuse, ne pou-

vait souffrir cet homme sans cœur. Aussi, quand nous lui demandions ce que deviendrait le juge de paix : « Oh ! pour celui-là, répondait-il, vous le verrez un jour marcher à quatre pattes, et vous l'entendrez aboyer à la lune : ce sera un chien galeux, mes enfants, ce sera un chien enragé ! » Nous nous serrions involontairement l'un contre l'autre, et nous prenions le galop, comme si déjà le chien Bellemanière eût soufflé son écume sur nos talons.

Il était nuit close quand nous arrivions haletants sous le peuplier de Jean-de-l'Ours.

Là, nous respirions comme dans un lieu d'asile. L'idéal de la force et de la justice ne planait-il pas dans les rameaux de l'arbre sacré ? Pierre Azam embrassait le tronc du peuplier séculaire, il criait : « Jean-de-l'Ours ! Jean-de-l'Ours ! » et nous répétions en chœur après lui cet appel mystérieux à l'Hercule chrétien. Nous grimpions ensuite de branche en branche comme une nichée d'écureuils. Pierre Azam, aussi leste que fort, montait par dessus nos têtes jusqu'au dernier bouquet de feuillage, jusqu'à ce qu'il pût s'écrier : « Enfants, j'aperçois les lumières de Laurac. »

Nous redescendions alors, armés de baguettes que nos mains avaient détachées du peuplier. Ces baguettes, je ne l'ai pas oublié, avaient à nos yeux la puissance d'un talisman, elles nous rendaient fiers comme les héros, intrépides comme les saints, invulnérables comme les anges. Chacun de nous,

au retour, eût voulu rencontrer une de ces bonnes fées qui vont au devant de tous les souhaits : « Bonne fée, je ne désire qu'une chose, être fort pour faire le bien ! » Pierre Azam était bien heureux d'être fort. Nous le contemplions avec respect, il nous inspirait un sentiment d'envie généreuse et d'orgueil fraternel. Le robuste filleul de Jean-de-l'Ours n'avait pas besoin de la fée, lui, pour recommencer dans le monde la merveilleuse existence de son parrain. On inventa un soir des litanies où nous l'appelions : *Protecteur des faibles, appui des opprimés*, etc...

Il justifia bientôt, par un coup d'éclat, les brillants versets de nos litanies. Une victime à venger, un bourreau à punir, quel plus beau début pour notre Pierre !

II

La première impression tragique, pour un Parisien, date d'une certaine soirée passée en famille dans une bonne loge au Théâtre-Français. Elle date pour moi d'une sombre journée d'hiver où j'eus la première révélation de la justice exécutive, au fond d'une ancienne étable à bestiaux. Cette étable, qui formait le vestibule de la salle d'école, ancienne cuisine d'auberge, conservait encore les traces de sa destination antérieure. Sous des râteliers délabrés, on voyait des mangeoires en bois où étaient fixées des chaînes de fer. C'est avec ces chaînes que notre maître d'école Ramel nous attachait aux crèches lorsqu'il nous avait condamnés à recevoir les étrivières pour les plus légères peccadilles. Nous restions quelquefois deux ou trois heures dans l'attente du châtiment. Notre exécuteur paraissait enfin, tenant sous l'aisselle, non pas un fouet, mais une poignée de verges ou un nerf de bœuf. Nous ren-

trions en classe tout marbrés de coups et le visage inondé de larmes. Aucun enfant n'aurait eu l'idée de se plaindre à ses parents : Ramel nous avait façonnés au régime de la terreur. Greffier du juge de paix en même temps que maître d'école, il était vraiment le roi de Laurac. Nous étions d'ailleurs accoutumés à considérer l'école, en ce temps-là, non pas comme une maison d'éducation, mais comme une maison de correction. Les parents qui battaient leurs enfants chez eux, permettaient à Ramel d'exercer l'autorité paternelle dans toute son étendue. Une seule restriction limitait l'exercice de cette autorité ; ils disaient stoïquement à l'instituteur : « Battez nos enfants quand ils le méritent, mais ne les frappez jamais injustement ! » Personne ne soupçonnait à Laurac que l'ancien sergent martyrisât ses élèves sous prétexte de les moraliser. Nous subissions, en silence, nous subissions sans protester l'horrible code pénal de Ramel. Les enfants ne sont pas grands criminalistes ; Pierre Azam était loin de deviner qu'en stricte justice la peine doit être proportionnée au délit. Il n'y avait pas un seul Beccaria en herbe parmi nous. A chaque nouvelle exécution, Pierre se contentait de dire en serrant les poings : « Tant qu'il nous prend en faute, le maître est dans son droit ; mais, s'il nous punit injustement, malheur à lui ! »

Or, il arriva qu'aux yeux de tous le maître commit un jour une injustice, et voici à quelle occasion :

Durant la saison d'hiver, Ramel percevait sur les parents de ses élèves, outre la rétribution en argent, une espèce d'impôt quotidien en bois de chauffage. Tous les matins les fagots de sarment, les branches de saule, les souches de vigne, les racines d'osier ou d'olivier s'amoncelaient à sa porte en bûcher pyramidal. Ramel faisait rentrer le bois et le mettait sous clé, hormis un maigre fagot qui jouait dans la cheminée le rôle des pâtés de carton dans les comédies. Brûler ce fagot eût été à l'école un acte aussi imprévu que de manger du carton au théâtre. Ramel le plongeait dans l'eau et le rendait incombustible. « Vos parents, nous disait-il, m'envoient des sarments si humides qu'il serait impossible au diable d'y mettre le feu. Ah ! petits misérables, vous m'apportez du bois vert; eh bien, soufflez, soufflez, et boucanez-vous à la fumée comme des jambons. » Nous serions devenus asthmatiques avant de faire suer la pierre de l'âtre. Les yeux rouges, les doigts bleuis, les membres grelottants, nous attendions avec impatience le moment où l'instituteur irait s'étendre sur son lit pour digérer tranquillement son déjeûner. Au premier ronflement de la bête engourdie, nous entendions comme un léger frémissement dans l'escalier. Une chatte blanche se glissait de marche en marche et venait nous montrer son mufle rose. Dès que nous voyions la chatte, nous nous disions l'un à l'autre, de banc en banc : « Chut ! chut ! Mion va venir ! »

Mion ou Marion était la femme de Ramel. C'était presque une jeune fille, avec des airs de jeune mère. Elle avait à peine vingt ans; on l'aurait prise pour notre sœur aînée. Mion était toute tendresse et toute bonté; comme elle n'avait point d'enfants, elle nous regardait comme sa famille. Je la vois encore descendre pieds nus et la jupe relevée dans sa main, afin que l'écho de ses pas discrets n'éveillât point le monstre. Nous n'avions plus froid dès qu'elle souriait. Elle nous portait un à un dans ses bras jusque dans sa chambre, où ses baisers nous ranimaient dans son giron, bien plus que le rayonnement du foyer : Mion avait la pénétrante et douce chaleur des oiseaux. Que de fois elle descendait et remontait l'escalier ! toujours souriante et ravie comme un ange qui délivre les âmes du purgatoire ! toujours escortée dans son va-et-vient par la douce chatte blanche qui suit amoureusement la trace de ses beaux pieds nus ! Le seul d'entre nous qu'elle n'eût jamais ranimé dans son giron, c'était Pierre Azam ; il eût été beaucoup trop pesant pour ses bras délicats, et d'ailleurs, avec son caractère un peu fier, il ne se prêtait jamais que de très-mauvaise grâce aux caresses féminines. « Pierre, lui disait-elle quelquefois, ce n'est pas ma faute si je ne puis rien faire pour vous. » Elle finit cependant par trouver un moyen de nous réchauffer tous ensemble sans continuer ses périlleux voyages dans l'escalier.

Un matin de décembre, où nos plumes remuaient

des glaçons dans les écritoires, Mion se frappa joyeusement le front en regardant du côté de Pierre. Le doigt sur les lèvres et sans dire un mot, elle substitua dans la cheminée au fagot incombustible une brassée de bois sec comme l'amadou. Pour la première fois, les flammes entraient en danse dans l'immense cheminée de l'école. Nous étions éblouis, silencieux, recueillis ; ce fut une sorte de cérémonie religieuse. Tous rangés en cercle, inclinés à genoux sur la brique, nous semblions adorer le Dieu nouveau. Mion nous embrassait par-dessus l'épaule : c'était un enchantement, un triomphe !

Tout à coup voilà un grand bruit sur nos têtes, la chute d'un corps lourd, des pas précipités, et puis des cris d'enragé à l'agonie : « Mion ! Mion ! Mion ! » Presque au même instant Ramel apparaît à l'entrée de la salle. Il avait roulé de son lit sur le plancher dans l'agitation d'un sommeil fiévreux, ce qui l'avait mis en fureur contre sa femme et contre nous. Impatient de décharger sa colère sur le premier venu, il s'était élancé dans l'escalier avec le désir de trouver quelqu'un à châtier. Sa stupéfaction dépassa la nôtre. On l'entendit grincer des dents avant qu'il ne songeât à nous saisir. Tous les écoliers craignirent un instant d'être jetés pêle-mêle dans le feu. La terreur nous donna des ailes, ce fut un sauve-qui-peut général. Nous sautâmes par la fenêtre en cassant les vitres : jamais les moutons de l'anurge ne bondirent de si grand cœur. Mion elle-

même disparut avant que son mari ne pût l'atteindre.

Quand nous fûmes au bout de la rue, Pierre Azam compta les fugitifs pour savoir si personne n'était tombé dans les mains de Ramel. « Antoinet ! Antoinet ! où est donc Toinet ? » s'écria-t-il, et déjà il était rentré dans la salle. Toinet, pauvre petit boiteux, presque impotent, Toinet, le plus doux, le plus timide et le plus inoffensif des écoliers, n'avait pas même eu l'idée de s'enfuir. « Je suis innocent, monsieur, je suis innocent, je n'ai rien fait ! » Malgré ses protestations et ses supplications, la pauvre victime est emportée dans l'étable, attachée à la crèche et cruellement menacée du nerf de bœuf. « Puisque les autres ont fui, tu vas payer pour les autres ! » Ramel lève le bras pour frapper ; mais, saisi à la gorge et terrassé d'un seul coup, il est enchaîné à son tour et fustigé impitoyablement. « Ah ! bourreau, je te tiens ! criait Pierre Azam, tu n'as pas un quart d'heure à vivre ! » Des mugissements de bœuf qu'on assomme nous rappelèrent un à un du côté de l'étable. Nous avions reconnu la voix de notre tyran, et nous étions curieux d'assister à son supplice. Il nous épouvanta d'abord par ses convulsions, puis il nous fit pitié par ses larmes. Azam ne se lassait pas de frapper ; il l'aurait tué si nous n'étions tombés à genoux, et s'il n'avait senti sur son bras la main toute tremblante de Mion qui demandait la grâce de son mari.

La nouvelle de cette exécution s'était répandue dans le hameau. Toutes les mères de Laurac, éclairées désormais sur la cruauté de l'instituteur, arrivèrent en foule, les ongles en avant, comme des lionnes blessées : elles auraient voulu le déchiqueter, le mettre en pièces. On ne put le sauver qu'en le faisant transporter aussitôt chez M. Zacharie Bellemanière, d'où il ne sortit le lendemain que pour être conduit dans un charriot couvert à l'hôpital de Narbonne. On fut obligé de retenir Mion, toute prête à monter dans le charriot. « Reste ici, lui dirent ses parents. Ce monstre t'étranglerait dès qu'il aurait la force de remuer les bras. »

Au bout de trois mois, Ramel sortit de l'hôpital; mais, quand la grille s'ouvrit, il aperçut devant lui Pierre Azam, qui lui mit la main sur l'épaule et lui interdit froidement de remettre jamais les pieds à Laurac.

III

Le peuple des campagnes adore la force, il y voit une émanation de la toute-puissance et de la justice divines. Après l'expulsion de Ramel, Pierre Azam devient tout naturellement un héros; on accourt le dimanche des points les plus éloignés du canton pour admirer le jeune prodige de Laurac, et les pèlerins s'en retournent en disant « C'est Jean-de-l'Ours qui est revenu ! »

On s'habitue peu à peu à regarder ses deux poings comme deux juges souverains et infaillibles. Avec une baguette du peuplier sacré, recouverte d'une peau de couleuvre, Pierre Azam s'est fabriqué une espèce de caducée qui figure le sceptre de la justice. Les plaignants affluent dans sa maison comme en un tribunal. — « Pierre, on m'a fait tort, tu me feras droit ! » tel est l'appel que lui adressent vingt fois par jour les bonnes gens. Tantôt il s'agit d'une fille séduite, tantôt d'une femme battue, tantôt d'un

marché frauduleux, tantôt d'une borne enlevée ou d'une promesse violée; un père s'est dépouillé pour son fils, et ce fils ingrat le laisse mourrir de faim; une riche marâtre laisse mendier sur les chemins les enfants du premier lit de son mari; un impitoyable usurier a mis sur le pavé toute une famille de travailleurs; un tuteur libertin a dévoré le bien de ses pupilles; un maquignon a livré une vieille rosse pour un bon cheval; un boucher a affiché de la vache pour du bœuf; un mercier a vendu du coton pour du fil; un boulanger a donné un coup de pouce à sa balance! — Pierre Azam écoute ces plaintes et les vérifie; puis il se transporte chez les coupables ou les somme de venir à sa barre. C'est le petit Toinet, monté sur une ânesse, qui va porter au loin les sommations. Et quand le justicier fait grâce, c'est toujours sur la prière de Mion, de cette âme pure et tendre, de ce cœur maternel et naïf, de ces jolis yeux si doux qui feraient, dit-on, fondre la hache dans la main d'un bourreau. Un avertissement, un conseil, une menace, un simple mouvement de sa baguette suffisent quelquefois à Pierre Azam pour donner gain de cause au bon droit. Mais quand il est nécessaire de frapper, Mion elle-même serait impuissante à détourner le bras levé pour le châtiment. Le coupable est atteint partout, dans les champs, dans la rue, sur la porte des églises, sous le quinquet fumeux des cabarets. On a vu des malades en ce temps-là qui appelaient

le prêtre ou le médecin, et qui n'osaient avouer qu'ils gardaient le lit en exécution d'une sentence à la Jean-de-l'Ours.

L'âge d'or régnait dans la vallée de Diane, lorsque après six années d'études au collége des jésuites de Fribourg, je revins en 1840, passer mes vacances à Laurac. Plus d'audiences tumultueuses à la justice de paix du canton ; on ne se querellait plus, on ne plaidait plus, on ne péchait guères, et l'on ne se confessait presque pas. Les curés plantaient, bâtissaient, cultivaient les fleurs, apprenaient le plain-chant aux linottes ; les gendarmes oisifs se promenaient en petite veste dans les campagnes, souriants et rêveurs comme des amoureux ; les gardes champêtres filaient à la quenouille sur la lisière des bois. M. Zacharie Bellemanière allait bien encore, pour la forme, s'asseoir tous les jeudis à son prétoire de Tourouzelle ; mais il rentrait toujours sans avoir eu le moindre prétexte pour déranger le coton qui bouchait hermétiquement ses oreilles. « Il faudrait, disait-il, envoyer notre Jean-de-l'Ours en Normandie. Pour moi, je n'oublierai jamais ce que je dois à ce brave garçon qui, après m'avoir débarrassé de mon greffier, me débarrasse encore de mes fonctions, sans que je perde un centime de mon traitement. » Aussi, quand il rencontrait Pierre, c'étaient des compliments et des saluts, comme on en faisait à l'ancienne cour. Il ôtait son chapeau, il ôtait ses lunettes, il se mouchait et crachait par précaution avant

de l'aborder; du plus loin qu'il le voyait, il baissait le nez, puis, feignant de l'apercevoir subitement comme on verrait Napoléon du pied de la colonne, il jetait sa tête en arrière et s'écriait : —«Bonjour, mon grand, grand, grand ami ! bonjour, Pierrot ! bonjour, Jean-de-l'Ours ! C'est toi qui es le véritable et le seul juge de paix du canton de Tourouzelle; le vieux Zacharie Bellemanière, avec ses lunettes, avec sa canne, avec sa tabatière, avec son expérience, n'est en vérité que ton humble suppléant ! Et comment se porte le jeune Toinet, ton lieutenant infatigable ? Et comment va la jolie petite Mion ?»—Au fond, le mielleux juge de paix craignait beaucoup plus son grand ami qu'il ne le chérissait. Quand on venait, par hasard, dans sa maison lui raconter quelque beau trait de Pierre, le rusé normand secouait les oreilles et ne répondait que deux mots de son ancien patois de Falaise, deux mots admirables qui lui servaient de garde à carreau dans la conversation : « Il a fait ceci, *en vérité !* il a dit cela, *mazette !* »

Tous ces détails, et bien d'autres, je les appris sans les demander, le jour même de mon arrivée à Laurac. C'était le soir vers dix heures que je quittai la diligence à Tourouzelle pour gagner à pied mon triste hameau. Comme je n'avais averti personne, mes parents étaient couchés. La nuit était noire, le village à peine reconnaissable au milieu de l'obscurité. J'allai tout droit cependant à la maison paternelle. Je soulevai discrètement le marteau pour

ne pas éveiller ma mère qui ne dort jamais qu'à demi. Le cœur me battait; j'éprouvais un besoin irrésistible d'embrasser sur les deux joues quelqu'un de Laurac, fût-ce une vieille dévote racornie et toute ridée. Oui, j'aurais embrassé du parchemin, pourvu que ce parchemin fût de mon pays. Et il n'y avait pas une lumière aux fenêtres, pas une âme dans les rues! Si les cloches avaient sonné! Oh! j'eusse été capable de tomber à genoux! Toute ma crainte en ce moment (je m'arrête avec plaisir à ces enfantillages), toute ma crainte était de voir paraître, quand la porte s'ouvrirait, une figure d'étranger, un visage inconnu.—« Ma mère a peut-être pris une nouvelle servante. » Cette seule pensée me glaçait le sang.

La porte s'ouvrit enfin, mais si mystérieusement et si doucement! Je me précipitai, les bras en avant, et j'embrassai à tout hasard, les yeux fermés.

— Ah! c'est M. René! dit une voix fraîche comme les joues que j'avais trouvées sous mes lèvres.

— C'est Mion, c'est Mion!

J'embrassai coup sur coup les mêmes joues savoureuses; mais j'avais cette fois les yeux bien ouverts. Le bruit des baisers n'éveille que les jaloux. Nous traversâmes le long corridor en nous caressant comme deux enfants, tout en marchant sur la pointe du pied; Mion à reculons, et tenant sa

lampe haute pour ne pas me brûler, et moi, poursuivant à tout risque, sous la lampe tremblante, son front, ses joues, ses mains, ses petites mains de bonne Vierge qui m'avaient tant choyé autrefois, quand elle montait et descendait le froid escalier de Ramel.

— Comme vous avez embelli !

— Comme vous avez grandi !

— Et la belle chatte blanche !

— Vous vous en souvenez? Oh ! le bon petit cœur !

Nous étions au bout du corridor, et nous n'avions pas encore songé à refermer la porte... Une véritable scène de ballet pastoral !... Vous voyez d'ici notre pantomime ; mais ce que je ne saurais vous exprimer, c'est l'ivresse naïve où je demeurai plongé à la suite de ce badinage enfantin.

— Vous me regardez... vous me regardez sans parler... A quoi songez-vous donc? me dit Mion dès que nous fûmes assis l'un près de l'autre dans la belle cuisine dallée, devant une cheminée flamboyante. Vous êtes étonné peut-être de me trouver chez vous ? C'est que je raccommode le linge de la maison, et je veille aujourd'hui parce que les lavandières viendront prendre ce linge demain matin... Mais vous ne m'écoutez pas, vous me regardez toujours !... Ah ! je vois maintenant ce qui vous surprend : c'est ma robe noire, et mon fichu noir,

et ma coiffe blanche!... Je ressemble à une pie, n'est-ce pas?

— Mion, chère Mion, vous êtes donc veuve?

— Oui, ce pauvre Ramel est mort, que la sainte Vierge l'assiste! Il s'était fait matelot sur un bâtiment de commerce. Mais on dit que sur mer il n'était pas meilleur que sur terre. Il battait les mousses comme autrefois les écoliers. Le bon Dieu l'a puni, ou les mousses se sont vengés. Une nuit de gros temps, vers deux heures, presque en face du port de La Nouvelle, on a crié sur le bâtiment: « Un homme à la mer! » Ramel s'était endormi sur le pont; une vague l'a entraîné, ou peut-être que les mousses l'ont eux-mêmes jeté à l'eau. C'est une mauvaise fin, n'est-ce pas? Mourir sans se reconnaître, sans avoir le temps de dire un *Pater* ou un *Ave!* Je ne puis y penser encore sans frémir. Où est-il maintenant, le pauvre homme? Dans le feu éternel, peut-être! Dieu veuille qu'il ne soit qu'en purgatoire! J'ai bien prié pour lui, allez; j'ai fait dire des messes à l'église de la paroisse et à Notre-Dame-de-Pitié. Je n'ai rien à me reprocher, Dieu merci! Que de fois votre ami Pierre Azam m'a grondée en me voyant tout en larmes! — « Priez, me disait-il un peu rudement, priez, si vous voulez, mais ne pleurez pas. On ne doit regretter que les gens de bien. » Si je l'avais écouté, je serais déjà remariée.

Mion était émue; ses lèvres tremblaient, et par

je ne sais quelle impression enfantine, je me sentais moi-même remué jusqu'au fond du cœur ; j'étais prêt à pleurer avec elle ce pauvre Ramel mort sans confession. La voix de Mion, attendrie ou joyeuse, avait pour moi un tel charme que je n'avais pas encore pensé à lui demander des nouvelles de Pierre. Mion était veuve, et Pierre Azam lui conseillait de se remarier... Avec qui donc? Avec lui sans doute? Mon amitié se refroidit un peu quand ce soupçon me traversa l'esprit. J'avais dix-huit ans, et je sortais de chez les jésuites ; mon âme engourdie s'éveillait, mon cœur respirait ; en face de Mion, libre aujourd'hui et pour quelques jours seulement peut-être, en face de Mion plus jeune, plus aimable et plus touchante qu'autrefois, en face de Mion vêtue de noir et coiffée de blanc, j'éprouvais quelque chose comme un premier amour furtif, inquiet, combattu entre l'espoir et la crainte, entre la mélancolie et l'allégresse, entre le regret et le désir.

— Vous remarier, Mion? Et avec Pierre, sans doute?

Elle piqua son aiguille dans la toile, et me montra en relevant la tête ses jolis yeux tout alarmés. Une légère rougeur couvrit ses joues, une ombre de tristesse passa dans son regard.

— Avec Pierre, avec Pierre? dit-elle... oh! j'aurais été trop heureuse! Mais Pierre n'a jamais songé à moi ; il n'a jamais songé à une femme, je le jure-

rais. Où croyez-vous qu'il soit maintenant? Il est à la chasse à l'ours dans les Pyrénées. Pourvu qu'il se serve de son fusil... mais il est capable de se battre avec la bête corps à corps. Pierre est toujours fier de sa force et de son courage. Ah! quand nous lui parlons de mariage, il faut voir de quel air il nous répond; c'est comme si on lui proposait une poupée. — « Il n'y a pas de femme pour moi dans ce pays, dit-il. Vous n'avez en cage par ici que des cailles ou des mauviettes (il paraît que je suis une mauviette; moi)... La femme de Pierre Azam sera une donzelle de cinq pieds, capable de porter sur l'épaule un sac de blé au moulin par un jour d'orage, une créature tout muscles et sans nerfs, qui sera forte et courageuse tout ensemble, qui pourra m'enlever dans ses bras sans fléchir, et qui entendra le tonnerre sans trembler! En rencontrerait-on beaucoup comme cela dans la vallée de Diane! » J'ai grand'peur du tonnerre, hélas! et mes bras, comme jadis, ne pourraient enlever de terre qu'un enfant. Aussi Pierre Azam m'a-t-il fiancée avec Toinet : vous souvenez-vous de Toinet, de ce pauvre petit Toinet qui semblait le plus jeune de vous tous et qui était pourtant le plus âgé, de trois ou quatre ans au moins? Eh bien, depuis ce temps-là, il a un peu grandi, il s'est dégourdi, il a tant étudié qu'il sera bientôt maître d'école à Laurac. J'aime tant les enfants! Je ne serai pas malheureuse, et Toinet sera bien heureux : du moins, il

me le dit, et c'est un garçon qui ne sait pas mentir. Au reste, vous verrez mon fiancé tout à l'heure, je l'attends pour me reconduire ce soir. Il n'a pas du tout mauvaise façon, il a même une jolie figure, et quand je le regarde marcher, il ne boite presque pas.

— Et vous allez l'épouser?

— Au retour de Pierre, c'est-à-dire après-demain.

Je demandai à Mion un grand verre d'eau fraîche, et je l'avalai bravement, d'un seul trait. La fatigue du voyage me servit de prétexte pour me retirer dans ma chambre avant l'arrivée de Toinet. Un quart d'heure après, de ma fenêtre entr'ouverte, à la lueur d'une lanterne, j'aperçus dans la rue les deux fiancés. Ah! comme il boitait, le pauvre amoureux! et comme il aurait trébuché s'il n'avait été soutenu par le petit bras de Mion! Je ne dormis pas tout de suite cette nuit-là; mais je fermai l'œil sur une bonne pensée.

— Pierre Azam, me dis-je, connaît le cœur de Mion : il a bien fait!

Mon père, qui se lève avec l'*Angelus*, vint le lendemain me réveiller à cinq heures pour me demander des nouvelles des bons religieux de Fribourg. Le digne homme adorait les jésuites : il aurait voulu les voir installés dans toutes les villes de France. Selon lui, les gens de l'Université ne faisaient que des mauvais sujets et des libertins, tandis que les jésuites étaient les anges gardiens de la

jeunesse. « J'espère, me dit-il, que tu nous reviens pieux et savant! » Ma mère se jeta dans mes bras sans dire un mot : elle sanglotait de joie, elle souriait à travers ses larmes, elle ne se lassait pas de baiser une petite cicatrice que j'avais à la tempe gauche : « Tu as failli mourir, me dit-elle, de la chute qui t'a laissé cette jolie marque rouge. Ah! mon cher René, que ces six ans de collége ont été longs! tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas? — René a fait ses classes, dit mon père; mais il n'a pas encore d'état, et mes rhumatismes s'en plaignent! Il me tarde déjà qu'il soit médecin. — Médecin! médecin! René sera ce qu'il voudra; il est encore trop jeune d'ailleurs pour se décider. Et puis, n'y a-t-il pas un bon médecin à Tourouzelle? — Je veux un médecin dans ma maison, reprit mon père, et René, je pense, est trop bien élevé pour me contrarier. Mon fils partira pour Montpellier après les vacances; il suivra religieusement les cours de la Faculté, il passera vite docteur, et nous le marierons à son retour avec mademoiselle Roseline Bellemanière, une honnête fille et une belle dot! Tu vois, mon cher René, que la sollicitude de ton père a tout prévu. Tu serais un ingrat si tu avais seulement la pensée de t'opposer aux projets que j'ai formés pour ton bonheur. Les enfants ne savent jamais ce qui leur convient : c'est aux pères à régler d'avance la destinée de leurs fils. — Et les mères, les mères? Elles ne comprennent

donc rien ! elles n'ont donc rien à faire pour le bonheur de leurs enfants ! » Ma mère tourna le dos à mon père, qui s'en allait en haussant les épaules et en déclarant que les femmes n'étaient bonnes qu'à gâter les meilleurs naturels.

— Il est toujours le même, il n'a pas changé, tu le vois, me dit-elle en prenant ma tête entre ses deux mains. Tu n'en feras pas moins ce que tu désireras ; mon cœur est plus fort que tous ses raisonnements. Est-ce qu'il te tarde beaucoup d'être médecin? Montpellier est-il bien loin de Laurac? Et cette Roseline... est-ce que tu songeais à elle, à Fribourg?... Ce n'était qu'une enfant quand tu es parti... Elle ne te reconnaîtrait peut-être pas... Et puis, et puis, il y a autre chose : Roseline est une personne très-singulière. Elle a été élevée à Paris, chez une tante qui fait des romans. Imagine-toi qu'elle s'est mis en tête une belle passion qui l'empêche de dormir et de manger : elle adore comme une folle ton ancien camarade d'école, Pierre Azam. « Il est beau, il est grand, il est sublime ! » Voilà ses propres mots quand elle parle de lui, et, depuis qu'il est aux Pyrénées, il n'y a pas de jour qu'elle ne s'en aille bras dessus bras dessous avec Mion rendre visite au peuplier de Jean-de-l'Ours. M. Zacharie Bellemanière n'en sait rien, comme tu penses ; mais cela fait beaucoup causer dans le pays. — Ah ! vraiment ! Eh bien, ma chère mère, tout ce que vous me dites me donne la plus grande

envie de renouer connaissance avec Roseline. — Tu pourras la voir après-demain, à la noce de Mion, qui est son intime amie. — Non, non, je la verrai dans la journée, car j'aime toujours comme autrefois les personnes un peu folles et les choses extraordinaires.

Dans l'après-midi, en effet, après le dîner de famille, je m'acheminai vers le peuplier de Jean-de-l'Ours pour rencontrer Roseline.

IV

Quand je vis devant moi les premières maisons de Tourouzelle, il était à peu près deux heures. Je tournai sur la droite et m'engageai dans un étroit sentier au bout duquel j'aperçus deux jeunes femmes assises sur l'herbe : c'étaient Mion et Roseline ! J'avais marché vite ; mais, quoique la journée fût d'une sécheresse brûlante, j'avais jusque-là respiré librement. Une bouffée d'air chaud me frappa au visage ; mes oreilles bourdonnèrent, mes jambes fléchirent ; la sueur ruissela sur mes tempes, et j'eus coup sur coup deux éblouissements. Je reconnus le souffle des démons aériens de ce pays ; je n'essayai pas de résister, je me couchai à plat ventre derrière une haie d'amandiers. Il était probable que la journée serait coupée ou terminée par un de ces terribles orages méridionaux qui ressemblent aux grandes batailles des éléments pendant les premiers temps du monde. Cependant l'orage était loin encore ;

il s'annonçait à peine par de légers tourbillons de poussière qui s'en allaient blanchir la cime échevelée des grands arbres, tourmentés en sursaut par je ne sais quels tressaillements de fièvre électrique. Une réserve menaçante de gros nuages se tenait immobile au fond de l'horizon, comme une batterie qui se démasque : il devait suffire d'un coup de vent pour l'enflammer ou la dissoudre. Mon abattement passager ne m'empêcha pas de souhaiter qu'elle s'enflammât, pour renouveler à mes yeux un des plus terribles et des plus beaux spectacles de mon enfance. J'aurais voulu pourtant me donner le plaisir, avant l'orage, de causer tout à mon aise avec Roseline. A demi caché par les amandiers, je l'examinais curieusement par dessus la coiffe blanche de Mion.

Ce qui me frappa avant toute réflexion, c'est que Roseline avait l'air d'une Catalane. La petitesse de ses pieds et de ses mains, la perpétuelle animation de sa figure, où tout palpite, le front, les yeux, les joues, les lèvres ; l'élasticité singulière de son cou un peu bombé qui se déploie et se reploie sans cesse ; l'élégant dessin de ses épaules fuyantes ; la grâce mignonne de son corsage d'enfant, presque débordé par le double contour du sein, comme le serait une jeune branche par deux fruits accouplés ; la richesse splendide des hanches, où vient s'engager un buste si fin : que faut-il de plus pour rappeler son origine ? Je me souvins tout de suite que

sa mère était la fille d'un négociant de Perpignan établi à Narbonne. Roseline, la plus jeune des trois filles de M. Bellemanière, avait le caractère et le sang du midi, tandis que ses deux sœurs, fraîches comme des pommes, semblaient deux Normandes dépaysées. Par coquetterie sans doute, ou par un sentiment instinctif de sa nature méridionale, elle gardait encore sur ses cheveux noirs la pittoresque coiffure des Narbonnaises : le piquant de cette coiffure tient surtout à une large dentelle plate qui reste suspendue en auvent sur le front, et qui, des deux côtés, se relève par un pli sur les tempes en découvrant le bout de l'oreille garni de bijoux ; la dentelle n'empêche jamais de voir le front, encadré de bandeaux lustrés , elle y jette seulement un attrait de mystère qui permet aux beaux yeux de se tenir en embuscade et de faire feu par éclairs, ce qui sied merveilleusement à ces regards de Joconde, aussi pleins de hardiesse que de langueur. Roseline est, par le regard, une Joconde française. Oh ! je n'exagère pas, vous pouvez vous en convaincre, car vous connaissez Diane Laurac ! Oui, mon cher ami, pâmez-vous de surprise, si cela vous plaît : Roseline et Diane, Diane et Roseline, c'est tout un. Et je suis précisément en train de vous raconter comment de cette Roseline ignorée a jailli un beau jour la célèbre Diane.

Mion tricotait. Roseline avait une espèce de cahier ouvert sur ses genoux : elle dessinait au

crayon sur une page blanche en s'interrompant de temps à autre pour rêver ou pour jeter un regard impatient du côté de Tourouzelle. Quelques mots échangés entre les deux amies passèrent par dessus la haie où je me tenais caché.

—Viendra-t-il aujourd'hui ? ne viendra-t-il pas ?

— Puisque tu te maries demain, comment veux-tu qu'il n'arrive pas aujourd'hui ?

— Et s'il lui était arrivé malheur ?

— Ah ! petite poltronne que tu es ! ne m'as-tu pas dit qu'avec sa baguette il est invulnérable ?

— Plus l'heure s'avance, plus je tremble ! Oh ! d'abord, je ne me marierai pas demain s'il n'est pas là.

— Et ce pauvre Toinet, qu'en pensera-t-il ?

— Il ne pensera rien ; il attendra.

Un aveugle n'aurait rien compris à cette conversation ; il fallait plutôt voir qu'entendre pour en saisir le vrai sens. La moins calme des deux amies, et la plus impatiente, n'était pas Mion : la main qui tenait le crayon paraissait beaucoup moins tranquille que celles qui manœuvraient les longues aiguilles bleues. A mon premier pas hors de ma cachette, deux exclamations vinrent me frapper à la fois, presque à bout portant :

— Enfin, le voilà ! s'écria Roseline.

— Non, ce n'est pas lui, c'est M. René.

Je sus gré à Mion de m'avoir nommé tout de suite. Il n'y avait plus de glace à rompre ; le hasard

s'était chargé de me présenter à Roseline, qui me fit, du reste, le meilleur accueil. Elle me reçut en grande personne, pleine d'indulgence pour la timidité d'un enfant.

— Asseyez-vous là, me dit-elle, et soyez bien gentil. Ne me tirez pas par la robe comme autrefois, quand nous nous poursuivions en criant dans les rues de Laurac. Vous avez passé six ans à Fribourg ; et moi, je reviens de Paris, où j'ai demeuré quatre ans chez ma tante, derrière une grille des Champs-Élysées. Nous ne sommes donc plus la petite Roseline et le petit René que nos bons parents s'étaient promis d'unir un jour, vous en souvenez-vous ? Vous avez été élevé chez les jésuites, je crois, et vous allez sans doute vous faire prêtre ? Avez-vous terminé vos classes ? Savez-vous dessiner un peu ? Tenez, regardez ces croquis ; cela vous amusera peut-être.

De quel air elle me tendit son album ! mais aussi de quel geste je le repoussai !

— Mademoiselle, lui dis-je avec fierté, je ne suis plus assez jeune pour aimer les images.

— Bah ! me répondit-elle en ouvrant de grands yeux.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Mion. Au lieu de vous embrasser tout simplement comme de bons amis d'enfance, vous vous querellez ? Ah ! çà, mais... vous êtes donc fous !

— Oui, ma chère Mion, tout à fait fous ! dit Roseline.

Et changeant brusquement de ton, elle se mit à rire aux éclats ; puis elle me tendit la main avec une franche cordialité, en ajoutant que, si elle avait été un peu méchante, je m'étais vengé en homme d'esprit, par une épigramme.

En homme d'esprit !... Je serais tombé à ses pieds pour ce mot-là. Roseline s'aperçut de mon bonheur et me rendit son album, tandis que la naïve Mion répétait tout bas :

— Une épigramme ! une épigramme ! qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est un mot de Fribourg, dit plaisamment Roseline.

— C'est un mot de Paris, m'écriai-je.

— Parlons de Fribourg.

— Parlons de Paris.

La conversation ne s'arrêta plus. Qui de nous deux avait été humilié ? qui de nous deux impertinent ? nous l'avions complètement oublié. J'étais redevenu, comme autrefois, l'égal et l'ami de Roseline. Par amitié pure, en parlant de Fribourg, je lui sacrifiai mes instituteurs, les bons pères jésuites qu'elle n'aimait pas. Elle me fit en revanche une très-jolie peinture satirique du salon de sa tante, madame de Rochette, qui recevait chez elle beaucoup de personnages célèbres et par conséquent beaucoup de gens ridicules.

Cette madame de Rochette, aujourd'hui, passe pour une madame Campan attifée à la mode de ce siècle. Elle a dans le quartier Beaujon une maison d'éducation dont personnellement elle ne s'occupe guère, et qui est pourtant fort renommée. Un certain public la connaît sous le nom d'Élisa-Marie : elle signe de ce pseudonyme des romans distingués, ingénieux et précieux, où les idées modernes sont adroitement mises à la portée des gens du monde. Trois amitiés illustres qu'elle a eu l'industrie ou la bonne fortune de cultiver à propos lui ont donné une espèce de notoriété fort enviable. Madame Récamier l'a tenue un instant sous sa discipline ; madame de Girardin l'a un peu défroquée, et madame Sand l'aurait tout à fait émancipée si les souvenirs de l'Abbaye-aux-Bois ne l'avaient protégée contre les hardiesses du lyrisme romantique et social. Ces trois influences heureusement assorties ont fait de madame de Rochette, après tout, une personne presque enthousiaste, assez indépendante, quasi spirituelle et à peu près morale : « Un charmant petit bout d'arc-en-ciel, » disait parfois madame de Girardin.

Je comprends à merveille maintenant pourquoi Roseline parut d'abord si originale à mes yeux ébahis de collégien. Sur un fond de nature toute méridionale, un prisme avait jeté le reflet tout parisien d'Élisa-Marie : Roseline, c'était madame de Rochette au soleil ! Elle avait dû trouver sur la table

marquetée de sa tante les *Courriers* moqueurs du vicomte de Launay, parmi les paysages et les églogues de l'auteur de *Lélia*. Aussi la jeune Lauraguaise persifflait-elle devant moi, à la mode cavalière du vicomte, les élégances plaquées, les vulgaires dandysmes, les platitudes reluisantes, et les grâces amollies, et les excentricités bourgeoises de la belle jeunesse de Paris. Aussi me peignait-elle avec des rayons d'éloquence les personnages de la *Mare-au-Diable*, alors dans sa nouveauté, en insistant sur le caractère de Germain, l'énergique et fin laboureur. Un souffle de lyrisme rustique, un élan d'enthousiasme pastoral l'avait ramenée, pour deux mois, de Paris à Laurac.

— La vallée de Diane, c'est ma Mare-au-Diable ! me dit-elle. Ah ! si vous saviez avec quel délice j'ai revu ce calme pays, ces étranges Muselières, ce bataillon fantastique de moulins-à-vent, et ce bel arbre sacré, le peuplier de Jean-de-l'Ours ! Si vous saviez comme j'ai repris avec joie la pittoresque coiffure narbonnaise ! Ne pensez-vous pas avec moi, René, que le Germain de madame Sand est bien inférieur au héros de notre vallée, à notre Pierre Azam ? Mes deux sœurs se sont mariées loin d'ici : elles ont épousé, à Cette, deux fabricants de vin de Madère, les sottes ! Celui qu'il eût fallu épouser, n'est-ce pas Pierre Azam ? —Venez, ajouta-t-elle en me prenant par la main, entourons le peuplier, et criez comme autrefois avec Pierre : « Jean-de-

l'Ours ! Jean-de-l'Ours ! » Et, si vous obtenez une réponse, je vous donnerai un merle blanc.

La face tournée vers l'Orient, c'est-à-dire vers Laurac, j'appelai deux fois Jean-de-l'Ours, comme l'avait demandé Roseline. A la seconde fois, Mion s'écria : « Je vois Pierre ! » En nous retournant brusquement, nous le vîmes en effet sur le chemin de Tourouzelle, à cent pas de nous. Mion était partie comme un trait, en chantant sur tous les tons : « Voici Pierre ! » Et Roseline, immobile, me disait tout bas : « Vous aurez votre merle blanc. » J'étais devant elle, prêt à m'élancer, lorsqu'elle me pria de rester et de lui servir un instant de pupitre. Elle mit son album sur mon dos, l'ouvrit, le referma, le rouvrit pour me montrer l'ébauche qu'elle venait de faire en trois coups de crayon. Cette ébauche était un portrait presque fidèle de Pierre Azam. Le geste, l'attitude, la figure, la taille, le costume, aucun trait caractéristique n'avait été oublié. Je demeurai confondu de cette improvisation.

« Le reconnais-tu ? » demanda Roseline à Mion en lui présentant son esquisse, tandis que Pierre Azam me serrait avec effusion contre sa robuste poitrine. Et Mion, pour toute réponse, mit aussitôt le dessin sous les yeux de Pierre. Je vis mon ami se troubler et rougir comme un enfant candide dont une parole trop vive alarme la simplicité.

— Qui a fait cela ? dit-il sévèrement.

— C'est mademoiselle Roseline : nous étions ve-

nues ensemble vous attendre, et M. René, arrivé d'hier, avait eu sans doute la même idée.

Azam salua froidement Roseline ; il s'assit au milieu de nous un peu triste, parla de sa chasse en termes très-brefs, et nous engagea à regagner Laurac au plus vite parce qu'il amenait l'orage.

— Partons, partons, dit Mion avec un empressement enfantin.

— Non, non, l'orage sera magnifique, répliqua Roseline, les yeux tranquillement fixés à l'horizon. Attendons ici les premiers coups de foudre.

— Vous n'avez donc pas peur du tonnerre ?

A cette question d'Azam, la jeune fille redressa la tête avec un air de défi :

— Moi, peur ? s'écria-t-elle en riant. Qu'est-ce donc que le tonnerre pour me faire trembler ? On l'appelle dans notre vallée, je crois, le *tambour des escargots*. Eh bien, ma chère Mion, si ton ami Pierre veut me prêter sa baguette, je vais donner le signal des premiers roulements.

Elle saisit la baguette sans plus de façons, l'éleva, la fit tournoyer à droite et à gauche avec la plus amusante étourderie. L'orage montait déjà par grandes masses noires se poussant l'une l'autre en désordre. Les champs se couvraient au loin de taches immenses ; l'ombre des nuées marchait devant nous ; un coup de tonnerre résonna sourdement du côté de Tourouzelle.

— Partons, mes amis, répéta Mion toute frissonnante.

Mais la baguette tachetée décrivait encore de nouveaux cercles, se jouant au milieu des éclairs et dirigeant en apparence le formidable orchestre qui commençait à ébranler les profondeurs de l'espace. Une espèce de fascination magique attachait mon regard et celui de Pierre à la main éblouissante de Roseline. Cependant les hauteurs du ciel se déchiraient coup sur coup pour donner passage à d'effrayantes nappes de lumière, à des cascades d'explosions et de détonations qui auraient pu faire supposer que le ciel et la terre croulaient ensemble... Nous regardions toujours, Pierre et moi, la main fascinatrice de Roseline. Un cri de Mion rompit le charme : c'était un cri de folle qui va s'échapper. Azam prit la jeune femme sous son bras en essayant de la rassurer par de bonnes paroles.

— Marchons, dit-il, nous aurons peut-être le temps de gagner Laurac avant la pluie.

Je proposai de demander un abri aux gens de Tourouzelle, le village le plus voisin. Aveuglée par la peur, Mion s'écria qu'il valait mieux courir vers Laurac, où nous trouverions toutes les portes ouvertes, tandis qu'à Tourouzelle on était fort inhospitalier pour les Lauraguais.

— Et si la pluie tombe par torrents, comme cela arrive souvent dans ce pays les jours d'orage ? Si une inondation nous coupe le chemin ?

— Oh ! pour ceci, tranquillise-toi, me dit Pierre avec un sourire. Il n'y a d'ici à Laurac qu'un passage dangereux, celui du ruisseau des Tamarins qui fait une brèche au travers de la route. Ce ruisseau, toujours à sec, peut devenir un torrent en cas d'inondation ; mais il ne roulera jamais assez d'eau pour mouiller un poil de ma barbe. Je vous passerai tous, s'il le faut, en vous portant dans mes bras.

Mes prévisions se réalisèrent encore plus rapidement que je ne pouvais m'y attendre. Une pluie diluvienne succéda bientôt aux éclats assourdissants de la foudre. Une immense chute d'eau barrait l'horizon du côté de Laurac. Imaginez-vous le Niagara s'épanchant du haut des nues par d'invisibles écluses, et ce grand rideau aérien frappé de seconde en seconde par des éclairs flamboyants. L'orage fut court ; il s'écoula tout entier vers Laurac. Nous avions craint un moment d'être submergés par un déluge ; nous reçûmes à peine quelques gouttelettes de rosée. Il est vrai qu'après une demi-heure de marche nous trouvâmes les arbres brisés, les tertres abattus, les rochers en poussière, les moulins à vent ne battant plus que d'une aile, et le ruisseau des Tamarins changé en petite rivière tournoyante. O merveille des merveilles ! il y avait un cours d'eau à Laurac ! Aussi, une grande quantité de Lauraguais, accourus après l'orage, se tenaient-ils debout sur la rive dans l'attitude de la plus naïve admiration. Sur leur face brune, un large sourire

épanoui disait hautement que Laurac deviendrait le plus beau pays du monde si le ruisseau des Tamarins était toute l'année, non pas une rivière en fureur, mais un véritable petit ruisseau.

— Nous n'aurions plus besoin de nos puits, disaient ces bons visages, et nous pourrions *faire la figue* aux gens de Tourouzelle.

Pierre Azam se mit dans l'eau jusqu'à la ceinture, et nous porta sans effort d'une rive à l'autre, aux applaudissements de nos méridionaux.

V

« Mion se marie, Mion se marie ! » c'était dès le matin le cri public à Laurac. On savait que Pierre Azam devait faire les frais de la noce. Une fête carillonnée n'eût pas mis plus de monde en mouvement. Quelle animation et quel bruit dans les rues ! L'église et la mairie ont presque disparu sous les guirlandes de feuillage ; des boîtes d'artifice éclatent aux quatre coins du hameau ; Lauraguais et Lauraguaises courent, en habits des dimanches, celles-ci vers l'église, et ceux-là vers la mairie, ou, pour parler comme eux, vers la maison commune. Tandis que les jeunes gens dressent, à l'entrée de Laurac, une grande tente pour le bal, les enfants s'amusent à souffler dans les instruments des ménétriers, déjà installés au cabaret devant les dames-jeannes au large ventre où pétillent les bulles du vin blanc. Le temps est

magnifique : le ciel et le soleil, rajeunis par l'orage, égaient de leur rayonnement le toit des maisons noires qui reluisent en s'échauffant comme des diamants. L'atmosphère est si pure qu'on voit distinctement brouter les chèvres sur la cime violette du mont Alaric. Un vent doux et frais résonne dans la vallée de Diane comme l'accompagnement d'une lointaine chanson dont on ne pourrait entendre les paroles.

— Un ciel et un soleil tout neufs ! s'écrie joyeusement Toinet en serrant la main de Pierre Azam.

Et Mion dit de son côté à Roseline qui l'habille :

— Ne vous semble-t-il pas que le bon Dieu est content de ce mariage ? Voyez donc la belle journée ! toutes les poules sont dehors et tous les oiseaux sur les toits. Quel plaisir de sortir en robe blanche ; il n'y a ni poussière ni boue ; jamais le village n'a été si gai ; c'est par un temps pareil qu'il faudra aussi vous marier, Roseline.

— Me marier, moi ! j'y ai toujours songé, en effet, comme j'ai pu songer quelquefois à passer ma vie en prison.

— Seigneur Jésus, est-il possible ! On ne se marie donc pas à Paris ! Et quand vous aimerez quelqu'un, Roseline, quand vous l'aimerez bien, que deviendrez-vous, que ferez-vous ?

— Ce que je ferai ? je tâcherai qu'on m'aime.

— Et quand on vous aimera ?

— Oh ! alors, je n'aimerai peut-être plus... ou je ferai des folies.

— Roseline, Roseline, vous n'avez pas de bon sens, et vous avez trop d'esprit : cela me fait peur.

Quand la toilette de la mariée fut terminée, on s'achemina vers la mairie au milieu d'une double haie de curieux. Il était convenu que Mion prendrait le bras de Pierre Azam, et que je donnerais la main à Roseline. Je ne sais comment cela se fit ; mais, au milieu de la confusion du départ, ce fut tout le contraire qui arriva.

— Dépêchez-vous donc, dit un parent, M. le Maire s'impatiente.

— Vite, vite, partons ! s'écria Roseline.

Et déjà elle était suspendue au bras de Pierre. Je me trouvai dans la rue presque sans m'en douter, en tête du cortége, ayant par hasard le rôle important qu'on avait réservé à mon ami.

— Cette Roseline est à demi folle, me dit Mion. Ah ! monsieur René, j'aimerais cent fois mieux la voir occupée de vous que de Pierre. Si Pierre se laisse tenter, hélas ! comment tout cela finira-t-il?

Derrière une table à peine rabotée, mon père, ceint de son écharpe municipale, attendait gravement les deux époux. Il avait la cravate un peu plus large et un peu plus empesée que d'habitude : c'était un maire de campagne tout à fait digne de ses fonctions. Il s'exprima d'abord en magistrat solennel, en dépositaire majestueux des actes de l'état civil ;

mais le simple citoyen reparut bientôt avec sa bonne figure toute paternelle. En complimentant les deux époux, il trouva le moyen de glisser une délicate allusion à un autre mariage qu'il lui serait encore plus doux de cimenter. L'allusion était transparente, elle fut rapidement comprise, et tous les regards se portèrent sur moi d'abord, puis sur Roseline. Il me sembla que Roseline n'avait rien compris aux derniers mots de mon père ; elle avait un air indifférent et distrait, tandis que Pierre Azam nous considérait l'un et l'autre avec une étrange attention. Toinet prit alors le bras de sa femme, et tout le village lui servit d'escorte jusqu'à l'église. Après la cérémonie religieuse, Pierre se rapprocha de moi, et me dit à voix basse :

— J'ai à te parler. Laissons passer devant nous les gens de la noce, qui s'en vont en promenade, selon l'usage, jusqu'à la chapelle de saint Sicre, nous les rejoindrons à mi-chemin.

Roseline, inquiète, se retourna plusieurs fois, et même s'arrêta un instant comme pour nous attendre. Mais notre immobilité obstinée ne lui laissa bientôt plus aucun doute sur nos intentions. Elle secoua la tête avec un geste de résignation ironique, et se mit ensuite à courir de l'air le plus insouciant du monde.

— Fille diabolique ! dit Pierre en la regardant courir. Elle se moque de tout, elle n'a peur de rien !

— Non, de rien, pas même du tonnerre! répondis-je en souriant. Elle a plus de courage que les autres femmes; mais crois-tu par hasard qu'elle ait plus de force! serait-elle capable de porter un sac de blé sur ses épaules?

— Oh! je te comprends, René : tu veux dire que ce n'est pas la femme qui me convient, n'est-ce pas? Il me faudrait une fille robuste, solide, musculeuse, une espèce de géante : je l'ai cru jusqu'ici, je l'avoue; et pourtant, depuis hier... je ne sais ce qui se passe en moi, je me sens tout changé, tout bouleversé, j'ai envie de me battre, je ne me reconnais plus.

— Tu es amoureux de Roseline...

— Moi, l'aimer? non, je la déteste; j'ai eu la tentation de lui briser la tête contre une pierre, au moment où nous traversions hier le ruisseau des Tamarins. Quoiqu'elle soit légère comme une plume, elle me semblait plus lourde que toi lorsqu'elle était suspendue à mon cou. Ses mains entrelacées, ses mains blanches comme la cire me brûlaient, et ses cheveux noirs en touchant ma joue m'ont glacé. Roseline a le froid du serpent et la chaleur du diable. As-tu remarqué ses yeux, les as-tu remarqués? des yeux de toutes les couleurs, de vrais yeux de sorcière, qui demandent tout, qui peuvent tout, qui savent tout! Et, lorsqu'elle parle, c'est comme lorsqu'elle regarde : sa parole vous commande et vous prend; on ne sait que répondre, on est pris. « Je

fais ce qui me convient, faites ce qui me plaît ! » voilà le fond de son âme, j'en suis sûr. Quelle fille, René, quelle fille ! elle m'épouvante par sa hardiesse. As-tu vu, pendant l'orage, comme elle s'est emparée de ma baguette sans la demander? et comme elle a crayonné sur le papier une image qui me ressemble ! et comme elle a saisi mon bras en allant à la mairie ! Ne dirait-on pas que je lui appartiens? Mais toi, mon ami, mais toi, que penses-tu de Roseline, sois franc? Ton père veut que tu l'épouses, n'est-ce pas? Garde-toi bien de l'épouser, elle ferait ton malheur. C'est une fille dangereuse, vois-tu ? fuyons-la tous les deux, fuyons.

J'admirais en même temps l'éloquence de Pierre et sa merveilleuse candeur. Lui qui parle si peu d'ordinaire, il ne me laissait plus parler; il m'adressait vivement question sur question, et il y répondait lui-même avant que j'eusse ouvert la bouche. Sa langue s'était déliée ; mais sa pauvre tête, ou plutôt son cœur, battait la campagne. Il croyait me donner des conseils d'ami, et il était innocemment jaloux de moi. Il me disait avec emportement : « Fuyons Roseline, fuyons ! » et, sans s'en rendre compte peut-être, il m'entraînait à grands pas vers celle que nous devions fuir ! Nous ne l'avions jamais perdue de vue en causant, et nous étions presque derrière elle quand la svelte chapelle de Saint Sicre nous montra les fines broderies de son clocher à jour.

Cette chapelle, que j'ai souvent visitée dans mon enfance, m'a laissé des souvenirs que rien ne peut effacer. Il y a sous le porche une image de bois toute noire représentant saint Sicre. Devant cette statue, à chaque nouveau mariage, les filles du pays viennent défiler une à une en menaçant le saint d'une petite hachette rayonnante qui passe rapidement de main en main. La hachette levée sur la statue, elles disent toutes l'une après l'autre, celles-ci presque furtivement, celles-là d'une voix franche et sonore :

Grand saint Sicre, si, dans le cours de l'an,
Tu ne me donnes un galant,
Voici pour t'entailler le flanc !

Pourquoi donc nos jeunes filles adressent-elles à saint Sicre de pareilles sommations? Voilà ce qu'un Parisien, un Normand ou un Breton ne devinerait jamais. Vous qui n'avez pas oublié cette belle langue du Midi que les savants allemands enseignent aujourd'hui dans leurs universités, vous qui avez parcouru dans tous les sens le pays de Minerve, vous allez comprendre tout de suite cette bizarre coutume de la vallée de Diane.

Elles sont païennes, mon ami, et païennes sans le savoir, ces jeunes Lauraguaises qui, au sortir de l'église, s'en vont balancer une hachette sur un front canonisé ! Mais le grand saint Sicre lui-même n'est-il pas un peu païen avec sa couronne d'épis

sur la tête et sa faucille pendue à la ceinture? A l'examiner de près, on serait tenté de le saluer fils de Cérès et de le prendre pour le dieu des moissons. Saint Sicre, en langue d'oc (1), signifie littéralement : « le Saint moissonneur. » Sous la première République on eût fort bien pu l'appeler le dieu Messidor. C'est donc le dieu des moissons ou le dieu de l'été qu'on invoque... en invoquant le grand saint Sicre à Laurac; et il faut, en vérité, que le saint ou le dieu soit très-débonnaire, il faut que le temps de la moisson soit en ce pays le temps de l'amour, car j'ai toujours remarqué fort peu d'entailles au flanc d'une statue si menacée. Les laiderons même, à ce qu'il paraît, n'ont jamais prononcé en vain le grand nom du Saint moissonneur.

Je retrouvai la chapelle et le saint, tels que je les avais connus, avant mon séjour à Fribourg. Les jeunes Lauraguaises défilaient encore devant la statue, la hachette levée comme autrefois. Quand ce fut au tour de Roseline, elle mit dans sa pantomime tant de gentillesse guerrière, elle prononça si fièrement les mots consacrés, qu'on ne put s'empêcher de l'applaudir à grands cris. Enhardie par ce succès, elle eut l'idée de compléter la cérémonie en faisant défiler à leur tour les garçons de Laurac, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'à ce jour. Une proposition aussi imprévue étonna d'abord tout le monde; mais, en saisissant brusquement la hachette dans la

(1) San Segaïré.

main de Roseline, Pierre Azam leva tous les doutes. Il fut dans ce pays le premier homme qui osât dire à saint Sicre :

Si dans le cours de l'année
Je n'ai pas une bien-aimée,
Ton flanc, ton flanc j'entaillerai !

Malheureusement, son émotion était si forte, que a petite hachette s'échappa de sa main tremblante et alla s'enfoncer dans le flanc de la statue. Au lieu de menacer le saint, Pierre l'avait frappé. On vit dans cet accident un mauvais présage : « Puisqu'il a frappé saint Sicre, disait-on, Pierre ne sera jamais aimé ! » Quoique Roseline se fut empressée d'arracher la hachette, comme pour fléchir saint Sicre outragé, Azam reprit tristement le chemin de Laurac ; il marchait devant nous, la tête dans ses mains, sans rien voir et sans rien entendre. Nous le suivions à quelque distance sans parler. Roseline, qui commençait à ressentir le contre-coup de la tristesse générale, se mit à entonner le *De profundis* sur un air du *Barbier de Séville*. Cette singulière diversion eût un plein succès ; on se regarda et on sourit : nous avions tous des figures d'enterrement, et nous assistions à une noce ! La gaiété revint, grâce à Roseline, qui s'élança du côté de Pierre, en me faisant signe de l'accompagner. Nous le ramenâmes, ou plutôt Roseline toute seule le ramena ; car elle n'eut qu'à lui frapper doucement sur l'épaule et à lui dire de son air d'enchanteresse :

« Qui m'aime, me suive ! » Azam hésita une seconde, il est vrai ; mais ici, comme dans certaines féeries, il suffit d'un brin d'aimant pour attirer une roche de fer. Pierre se retourna, Pierre se laissa consoler et gronder, consoler par un mot : « C'est moi qui ai retiré la hachette, » et gronder longuement, comme un enfant charmé qui dans chaque reproche sent une caresse.

— Mion, pardonne-moi, dit-il, et il s'adressait à Roseline bien plus qu'à Mion : j'ai eu le vertige un instant, et j'ai attristé tout le monde, comme si ce n'était pas aujourd'hui un jour de fête ; mais tu sais que je suis un bon compagnon quand il le faut, et que je n'ai pas la réputation d'engendrer la mélancolie. A partir de ce moment, je serai gai comme un pinson, tu verras ; rien ne me coûtera pour vous divertir ; je vous conterai mes chasses à l'ours, je lutterai avec dix hommes, je chanterai nos vieilles chansons au dessert, et même, si tu veux, je terminerai la fête ce soir en dansant sur la corde, aux flambeaux.

— Vous danserez sur la corde, vous ! s'écria Roseline avec un joyeux étonnement.

— Cela vous surprend ? dit Toinet. Mais attendez un peu, et cela vous ravira. Ignorez-vous donc, mademoiselle, que notre ami Pierre est aussi leste que vigoureux, et qu'il a pour le moins autant d'adresse que de force ?

— Oh ! la danse de corde ! un art primitif, un

art perdu! me dit tout bas Roseline. J'ai souvent rêvé d'Hercule aux pieds d'Omphale, René; mais qu'est-ce donc que l'Hercule filant auprès d'un Hercule dansant, et dansant sur une corde, à trente pieds en l'air, aux flambeaux? Ce sera prodigieux, magnifique, sublime! Ah! ma tante Rochette, que ne donneriez-vous pas pour assister à un tel spectacle!

— Magnifique! sublime! Et si notre ami se casse les reins?

— Taisez-vous, René, taisez-vous. Si l'on vous écoutait, homme sage, vous empêcheriez les plus belles folies.

Elle ne riait pas, Roseline! Ses paroles, ses gestes, ses yeux, tout en elle exprimait l'enthousiasme. Comme je lui reprochais le mouvement de curiosité qui la poussait à travestir en funambule celui qu'elle avait appelé un héros, elle se contenta de hausser les épaules en me disant :

— Vous n'êtes qu'un écolier. Si vous aviez tant soit peu l'instinct du beau, ou, ce qui est la même chose, le grand sentiment de l'art, vous ne m'accuseriez pas en ce moment de curiosité vaine et maligne. Est-ce que vous ne devinez pas les prodiges de grâce et d'harmonie que les luttes du gymnase réalisaient chez les Grecs? Phidias eût-il été possible s'il n'eût pas longtemps étudié les ondulations des belles formes humaines dans les jeux physiques des Athéniens? J'ai ri quelquefois, je l'avoue, en voyant

nos dandys parisiens sauteler en mesure sur un parquet, ou bondir à l'anglaise sur une selle plate, ou s'escrimer gentiment dans une salle d'armes avec des fleurets inoffensifs; mais, devant des bas-reliefs représentant un groupe de lutteurs enlacés, un cavalier qui dompte son cheval écumant, ou une forme héroïque animée par les mouvements et les périls de la danse aérienne, Dieu me garde de céder jamais à une tentation de raillerie! Laissez donc Pierre Azam lutter et danser en face de ce peuple du Midi qui adore naïvement les jeux de la grâce et de la force, comme les adorait autrefois le peuple d'Athènes ou de Rome. Loin de s'abaisser, il se poétise et grandit! Quoi! je l'admirerais terrassant un monstre ou châtiant le crime! et je rirais de lui quand il me donnera le reflet d'un des plus beaux tableaux qu'on puisse imaginer, la danse d'Hercule!

Roseline était de bonne foi, j'en suis sûr; elle s'enivrait innocemment des théories sonores qu'elle avait recueillies de la bouche même des grands artistes et des grands écrivains dans le salon de madame de Rochette, sa tante. L'imagination méridionale ajoutait encore à cette ivresse que je fus sur le point de partager sans trop la comprendre. J'étais ébranlé, j'étais ébloui peut-être, mais non pas convaincu. Quant à Pierre Azam, il était en extase! Un ange parlait du haut des cieux : Pierre écoutait la voix; il n'entendait pas le langage céleste.

— Elle parle de moi, que dit-elle ?

Comment aurais-je pu lui traduire un langage si nouveau pour nous ? Une seule impression me restait de ces théories étranges et subtiles, c'est que, malgré tout, il y avait quelque chose de risible dans l'alliance de ces deux mots : « Hercule funambule. »

— Tu ne comprends pas plus que moi, ajouta Pierre, et pourtant elle t'enchante, toi aussi !

Pierre ne pouvait remarquer un vague sentiment d'irritation qui se mêlait dans mon esprit à une espèce de fièvre morale. La joie de son âme illuminait son visage. Ses désirs le transportaient avec Roseline vers l'époque merveilleuse de Jean-de-l'Ours.

— Que ne puis-je, me disait-il, lutter avec les dragons comme mon parrain, ou avec les salamandres, les ogres et les plus terribles monstres du vieux temps ! Sous les yeux de Roseline, j'aurais combattu l'Archidiable lui-même.

Il marchait sur les nuées, couronné d'étoiles, le filleul de Jean-de-l'Ours ! Quand il entra devant nous dans sa maison, où devaient festiner les convives, il trébucha fort heureusement au seuil, car il aurait pu frapper du front au-dessus du cadre de la porte, et se briser la tête contre le mur.

VI

Le dîner eut lieu, dans une grande cour, à ciel ouvert. Pierre Azam était assis au centre de la table principale, à droite des époux, tout juste en face de Roseline, auprès de laquelle on m'avait placé. Une foule de petites tables, éparpillées au hasard, attendaient les convives de bonne volonté, les passants ou les curieux qui, voyant une maison en fête, auraient le désir de prendre part à notre joie. Quoiqu'il n'eût jamais roulé sur l'or, Pierre était assez riche pour ne pas trop s'inquiéter des suites d'une hospitalité homérique ou évangélique. Durant tout le dîner, nous vîmes entrer dans la cour, non-seulement des gens de Laurac, de Tourouzelle et des divers cantons de la vallée de Diane, mais encore toute sorte de petits marchands ambulants, des rémouleurs savoyards, des colporteurs et des étameurs d'Auvergne, des bohémiens espagnols nommés dans le pays *caracos*, des rôdeurs de campagne,

parasites empressés comme des chats à l'entour des plats fumants, des mendiants-prieurs qui s'en vont de maison en maison réciter les sept psaumes et les antiennes funèbres pour la délivrance des âmes du purgatoire. Tous ces visiteurs étaient les bienvenus. Ils se débarrassaient en riant de leur attirail pittoresque, de leurs roues et de leurs meules, de leurs boîtes, de leurs caisses, de leur ferraille retentissante et de leurs besaces, tantôt sur la margelle d'un puits, tantôt sur la crête d'un mur, tantôt sur le toit d'un appentis, tantôt enfin sur des cordes tendues ou de grandes échelles dressées. A ce mouvement et à ce bruit se joignaient le mouvement et le bruit des bergeries et des étables placées tout au fond de la cour. On apercevait les bœufs avec leurs fanons, tendant le cou vers les auges où les moineaux insolents trempaient leurs ailes; on entendait le carillon des grelots et des sonnettes, le piétinement des chevaux de labour, et la voix étranglée des coqs dominant par une note impérieuse les bourdonnements et les commérages de leur sérail emplumé. Une barrière à claire-voie nous défendait contre les familiarités de la ménagerie domestique. En enlevant cette barrière, on aurait renouvelé quelque scène naïve et confuse de la vie des héros ou des patriarches, quelque pittoresque épisode de la Bible ou de l'Odyssée.

Chansons alternées et redoublées, questions et récits des survenants, compliments de ceux-ci, remer-

ciements de ceux-là, brusques et sonores appels d'une table à l'autre, emphatiques défis de buveur à buveur, et de galant à galant; aucun agrément ne fit défaut à cette joyeuse fête en plein air, qui se prolongea tout naturellement jusqu'au lever de la lune. On injuria le soleil qui se couchait trop vite, en regrettant que Josué ne fût pas du banquet. Les épaules, çà et là, se balançaient comme de petites ondes, et les voix avaient bien perdu quelque chose de leur harmonie quand on se leva d'inspiration pour boire solennellement à la première étoile, à l'étoile du berger.

Roseline et moi, je dois le dire, nous allâmes au bal, un peu assourdis. Pierre, jaloux d'effacer tous les chanteurs, avait fait ronfler sa voix comme un tonnerre. Il avait raconté peut-être avec trop d'abondance comment, dans son voyage aux Pyrénées, il avait forcé des izards à la course, renversé des taureaux de combat en les saisissant par les cornes, étranglé des ours sur le sommet des pics, au-dessus des nuages. Etait-ce encore la Lauraguaise, n'était-ce pas plutôt la Parisienne qui parlait, lorsque Roseline me dit sur le seuil de la maison de Pierre Azam :

— Quelle fête charmante, René ! J'ai pourtant un brin de migraine.

Et en pénétrant sous la tente du bal, elle ajouta qu'elle ne danserait qu'avec moi, parce qu'elle avait peur, mais grand'peur, de toutes ces mains rugueuses

et de tous ces grands pieds. Je l'entendis aussi avec surprise me supplier de lui épargner le spectacle d'une scène de pugilat.

— Que Pierre ne lutte pas ce soir, me dit-elle. Ce sera bien assez de danser sur la corde, n'est-ce pas ?

— Si vous le désiriez, Roseline, on pourrait aussi supprimer ce divertissement ?

— Non, non, j'y tiens, j'y tiens, me répondit-elle avec vivacité. C'est la plus belle partie du programme ; ce sera le bouquet de la soirée. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle en me lançant un regard froid, je suis plus entêtée dans mes admirations que vous ne paraissez le croire ! J'ai éprouvé tout à l'heure une espèce d'abattement nerveux : mais je me sens tout à fait bien maintenant, et je suis capable de danser pendant deux heures sans perdre haleine.

L'orchestre préludait : Roseline fut des premières à marquer impatiemment la mesure. Elle posa la main sur l'épaule de Pierre, et les voilà tous deux ouvrant le bal, sans attendre que les autres couples fussent en place. Adossé à l'un des piliers de la tente, je cherchais à me démontrer, assez philosophiquement déjà, que Roseline blessée me laisserait toute la soirée dans mon coin, lorsque de droite et de gauche on me tira doucement les oreilles en cadence, de sorte que ma tête allait et venait comme si elle eût été traversée par un fil à marionnettes.

— Nigaud ! me dit-on à droite ; et en même temps, du côté opposé, une autre voix m'appelait: — Mazette !

J'allais me fâcher, lorsqu'en me retournant je reconnus mon père et M. Zacharie Bellemanière qui me considéraient, celui-ci avec un air de compassion narquoise, celui-là avec une espèce de tendresse courroucée.

— M. René fait donc le fier avec Roseline? me dit M. Bellemanière, il me semble pourtant que cela n'eût étonné personne de voir danser le fils du maire avec la fille du juge de paix. Comment avez-vous permis à Pierre Azam... ?

Roseline s'était arrêtée devant nous, à la fin de la première contredanse. En me voyant aux prises avec les deux pères de famille, elle s'empressa de me disculper.

— Grands parents, ne nous grondez pas, dit-elle. Vous voulez toujours nous marier, comme jadis, et vous ne vous apercevez pas que nous n'avons aucun goût l'un pour l'autre, n'est-ce pas, René? D'ailleurs, nous ne sommes plus des enfants et nous n'appartenons presque plus à Laurac. Moi, je suis une Parisienne, et René un citoyen de Fribourg. Si vous nous tyrannisez, René épousera une jeune Suissesse, et moi, un vieux comédien du Théâtre-Français !

Les deux pères, ainsi morigénés, courbèrent la tête avec une résignation comique.

— Je vous l'avais bien dit, c'est l'esprit de ma sœur ! marmotta le juge de paix en soupirant.

— Je remercie Dieu, répondit mon père, de n'avoir ni sœur ni cousine qui ait cet esprit-là.

— Désormais, je ne m'en mêle plus, reprit M. Bellemanière. Si vos idées de mariage vous reprennent encore, faites le voyage de Paris, adressez-vous à madame de Rochette.

— Moi, courir à Paris ! Ah ! miséricorde ! j'aimerais mieux que René mourût garçon.

— Venez, venez donc, René, me dit Roseline ; je vous ai promis une contredanse, et je veux tenir ma promesse avant de donner ma main aux mains calleuses et de me faire écraser par tous ces grands pieds.

C'était un dédommagement à la double mercuriale que je venais d'essuyer. Je remerciai Roseline et je fis honneur de mon mieux à son invitation, pendant que Pierre Azam allait veiller aux préparatifs de ses exercices aériens. Le bal se prolongea plus d'une heure encore, à la vive satisfaction des gros souliers de Laurac qui eurent en effet le plaisir de meurtrir les petits brodequins de Roseline.

Un coup de pistolet donna le signal du dernier acte de la fête. Aussitôt on se précipite en désordre dans la grande rue, où l'on avait tendu, à la hauteur des toits, une forte et longue corde entre la maison de M. Bellemanière et la demeure de Pierre Azam,

les deux maisons les plus élevées du hameau. Les étages inférieurs étaient reliés par une seconde corde, à laquelle on avait suspendu toutes les lampes romaines de Laurac : illumination merveilleuse pour une apothéose de campagne !

Lorsque Pierre hasarda le pied sur son fragile théâtre, il se fit un silence universel d'admiration. Vêtu d'un pantalon de velours noir serré à la taille par une ceinture rouge à bouts flottants, les cheveux épars, le cou libre, le buste modelé par une chemise de toile éblouissante de blancheur, n'ayant pour tout balancier que sa mince baguette chatoyante, éclairé d'en bas par une gerbe de lumière, il se dessina sur le ciel comme un jeune dieu. Ce que ses traits avaient d'un peu trop mâle, ce que ses épaules et ses bras avaient de trop athlétique, se fondait et disparaissait au milieu des prestiges de l'illusion. En trois pas il franchit l'espace ; il avait bondi comme s'il eût volé : ce fut un éblouissement.

— Qu'il est beau ! qu'il est beau, Mion ! s'écria Roseline.

Mion détourna la tête en tremblant ; elle battait des mains avec la foule, mais elle n'était guère plus rassurée que moi, pendant qu'Azam, libre et gracieux comme une force souveraine de la nature, se jouait dans l'air sur un brin de chanvre avec une inébranlable sérénité. Elle et moi, nous étions en ce moment plus alarmés que ravis, car nous avions pour notre ami encore plus d'affection que d'enthou-

siasme. Cette forme bondissante qui se balançait en haut sur un si frêle appui, à nos yeux c'était toujours Pierre; aux yeux de Roseline, c'était un homme divin, un être surnaturel et miraculeux... c'était l'idéal! Son exaltation, si romanesque qu'elle pût être, la foule la ressentait avec ses instincts, aussi puissants dans les races méridionales que les poétiques élans d'une imagination cultivée : elle devinait le miracle, elle le voyait clairement, tandis que Roseline, avec ses souvenirs de lecture, ses reflets de conversation parisienne et ses rêves d'artiste, avait élevé d'avance sa féerie jusqu'aux régions fabuleuses de la mythologie héroïque. Pierre Azam, je dois le dire, ne démentit pas alors cette vision réfléchie : dans ses mouvements spontanés, d'une naïve élégance, rien ne trahit l'éducation laborieuse du saltimbanque ou les artifices savants de l'histrion. Il dansa comme une source jaillit, comme une onde se déroule, comme un éclair se déploie, comme un lion s'élance! Et pourtant la tendre Mion ne put se défendre d'une vague crainte; elle me dit tout bas, en se serrant contre Toinet :

— La ceinture de Pierre est trop longue, la corde n'est peut-être pas assez forte. Si le bout de la ceinture s'engageait dans la corde! si la corde cassait!

Mais le bout de la ceinture voltige dans l'air, mais la corde bruissante décrit régulièrement des arcs symétriques. Où est donc le danger? Tout à coup,

cependant, il me semble que Pierre s'embarrasse et faiblit. Est-il pris de vertige ? on croirait qu'il chancelle. Son pied glisse, et la foule s'entr'ouvre comme si elle prévoyait une chute. Il tombait, en effet, lorsque d'une main il se rattrape à la corde, se redresse et la saisit encore de l'autre main : le voilà sauvé sans doute ; car, à l'aide de ses deux poignets qui le maintiennent tour à tour, il atteint bientôt à la plus haute fenêtre de la maison du juge de paix, et là il trouve une main tendue vers lui, la main pâle et nerveuse de Roseline.

Par une imprudence comparable à celle de Psyché, Roseline, qui avait voulu voir de près son demi-dieu, avait gravi l'escalier de sa maison et s'était montrée à la fenêtre du dernier étage. Pierre Azam l'avait vue, et c'est à ce moment qu'il avait chancelé. Quand il redescendit par l'escalier de M. Bellemanière, appuyé sur l'épaule de Roseline, quand nous le revîmes sur le seuil de la maison avec sa figure toute blanche et toute lumineuse, il nous fit l'effet d'un homme qui, par une prodigieuse sensation de bonheur, remonte subitement d'un évanouissement profond à la vie. L'ombre de la mort luttait sur ses traits avec la splendide auréole de la résurrection.

— Cruelle ! vous avez failli le perdre !

Deux larmes roulaient sur les joues de Roseline, qui ne comprenait que trop le reproche de Mion.

INST. OR. TAYLOR

— Tais-toi, mon amie, dit Pierre. Ne m'a-t-elle pas sauvé ?

Dès qu'il eût assez de force pour échapper aux bruyantes félicitations, aux empressements tumultueux et aux violentes embrassades, je le ramenai dans sa maison et le portai presque dans son lit.

— René, mon cher René, je suis bien vivant, n'est-ce pas ? me dit-il alors avec une sorte d'égarement fébrile. Je n'ai rien rêvé, j'en suis sûr : c'est elle qui m'a sauvé ?... Mon Dieu ! quel moment !... Elle m'a reçu dans ses bras, elle m'a baisé de ses lèvres, et elle pleurait !

VII

Ce qui me reste à vous raconter de cette histoire ne sera pas bien long. Quinze jours après le mariage de Mion et de Toinet, je recevais à Limoux, où j'étais allé rendre visite à des parents de ma mère, une longue lettre de Roseline, qui fut suivie de plusieurs billets très-courts qui ressemblaient presque à des bulletins de maladie morale. La correspondance était curieuse : j'en ai gardé fidèlement copie.

ROSELINE A RENÉ.

20 août 184...

Vous avez bien fait de partir, mon cher René, sous le plus léger prétexte. Il était grand temps pour notre malade que votre amitié prît cette généreuse résolution. Condamné au silence dans les premiers jours de sa fièvre, toujours exposé à des accès de délire, il ne pouvait assister avec calme à nos longues causeries. Mion seule, la tendre Mion, était

une bonne garde-malade : mais vous, convenez-en, vous ne remplissiez guère mieux vos fonctions de frère infirmier que je ne savais remplir moi-même mon petit rôle de sœur de charité. Si vous aviez eu une longue robe et si l'on m'avait donné le voile et la guimpe, peut-être nous serions-nous tirés à notre honneur d'une tâche aussi imprévue. Ce qui nous justifie ou du moins nous excuse, c'est notre jeunesse et notre inexpérience. On nous avait assuré, d'ailleurs, que la maladie de Pierre n'offrait pas de danger sérieux. Comment résister au plaisir de causer entre les deux fenêtres de sa chambre, en jetant de temps à autre un regard vers ses rideaux blancs?

Nous causâmes d'abord à voix basse; mais nos chuchottements l'irritaient. Il fallut parler un peu plus haut, et ce qu'il ne pouvait comprendre, Pierre l'interprétait dans son lit avec la logique de la fièvre; il s'imagina que vous étiez devenu amoureux de Roseline (y avait-il une ombre de vérité dans ce soupçon?) et que Roseline prêtait l'oreille à ce bel amour naissant.

Le voilà maintenant délivré de ses appréhensions, gratuites sans doute. Depuis que vous n'êtes plus là, cher René, le pauvre malade est convalescent, et peut-être même guéri. Nous nous rencontrons tous les jours chez Mion, dans la petite cour intérieure, dans le *ciel-ouvert*. Vous savez que la maison de Mion n'est, de ce côté, séparée de la nôtre que par un

vilain gros mur dans l'épaisseur duquel s'ouvre la gueule toute noire de ce qu'on appelle ici un *puits mitoyen*. Du côté de Mion, comme du nôtre, le puits est fermé par une espèce de volet en forme de tabatière, qui s'accroche et se décroche très-aisément. Un figuier dans sa cour, un laurier dans la nôtre, dérobent l'accès de ce puits mystérieux. A la même heure de l'après-midi, je me penche sous mon laurier, et Pierre Azam sous le figuier de Mion. Les deux volets s'ouvrent à la fois : je hasarde sur la margelle la pointe de ma bottine, je fais le gros dos, et crac ! je franchis d'un bond le noir abîme. La première fois que cela m'est arrivé, Pierre était tout pâle de ma hardiesse ; il me pria instamment de ne pas recommencer; mais je n'écoute jamais un bon conseil, et puis il est inutile de s'exposer au babil des commères de Laurac, qui viendraient peut-être ennuyer mon père de leurs rapports ; ce qui forcerait M. Bellemanière, qui n'aime pas notre ami, à me harceler de ses remontrances. Grâce au puits mitoyen, il n'y a point de conte à broder sur nos rendez-vous.

Etes-vous curieux à présent de savoir à Limoux ce qui se passe à Laurac, entre deux et trois heures, dans le ciel-ouvert de Mion ? Nous causons fort peu, fort peu, infiniment moins qu'avec vous; car Pierre est taciturne, et vous étiez presque aussi babillard que moi. J'avais avec vous toutes sortes de discussions aigrelettes et de petites querelles de

chats de salon ; je ne craignais pas de vous égratigner, et vous me donniez fraternellement plus d'un coup de griffe. Avec Pierre, sur quoi discuter ?

Les héros ont des idées toutes simples, et nos idées à nous sont si alambiquées ! Il m'humilie quelquefois, je vous le jure, quand de ses grands yeux de lion pensif, il me dit très-clairement : « Je ne comprends pas votre caquet parisien. » Je voudrais penser et parler comme Mion, et je ne le puis. Azam et Mion se comprennent, comme nous nous comprenions, vous et moi. Hélas ! hélas ! je commence à croire qu'il ne faut pas aborder les héros de plain-pied, et qu'il faut les voir suspendus en l'air, entre ciel et terre, à la lueur des étoiles et des lampes romaines.

Vous avouerai-je toutes mes faiblesses, René ? Le lendemain de la noce de Mion, j'en ai griffonné le récit sur quatre belles pages blanches, en joignant à ma description le menu des prouesses de Jean-de-l'Ours avec le détail des belles actions de son dernier filleul Pierre Azam, et j'ai envoyé prestement le tout à madame de Rochette, croyant la régaler de féerie. O ma tante, ma tante ! vous qui êtes si enthousiaste quand il fait beau, vous avez sans doute reçu ma lettre par un temps de pluie fine ou de brouillard noir !

Madame de Rochette, mon cher René, a répondu aux beaux sentiments de sa nièce par un grand éclat de rire, et j'en suis encore toute transie. Fi-

gurez-vous qu'elle m'a signifié en propres termes que je n'avais pas le sens commun, et que M. Zacharie Bellemanière, son cher frère aîné, était un niais ou un poltron. «Si j'étais à la place de Zacharie, je ne souffrirais pas que ce rustre athlétique de Pierre Azam, que ce justicier à manches retroussées, que ce don Quichotte du coup de poing usurpât une seconde mes fonctions de juge de paix. Relisez le roman de Cervantes, ma belle. Il y est question d'un certain chevalier de l'âge d'or qui se nomme, je crois, don Kyrie Eleïson. Eh bien, toutes proportions gardées, avec ses poignets au lieu de lance, votre Pierre Azam est un Kyrie Eleïson de bourgade. Et un Kyrie Eleïson en plein dix-neuvième siècle, quand il y a des gendarmes et des juges de paix, cela est absurde, cela est impossible, cela est révoltant. Pourquoi Zacharie ne le fait-il pas arrêter?... » Depuis que j'ai lu cette lettre, René, cette lettre si méchante, les moulins à vent de Laurac me rappellent toujours don Quichotte, et je crains parfois en appelant votre ami de laisser échapper ce nom si grotesque de Kyrie Eleïson.

Et cependant j'admire encore Pierre, et, ce qui est bien plus grave, Pierre est à mes genoux, Pierre m'adore. Pourriez-vous me dire, mon cher René, ce que deviendra mon terrible amoureux et ce que deviendra aussi

Votre pauvre ROSELINE.

2 septembre.

Nous voici encore dans le ciel-ouvert. Mon album est déployé sur mes genoux. Je cherche à terminer ce portrait d'Azam dont j'avais crayonné l'esquisse sur votre dos, mon cher René. Mion est très-froide pour moi depuis quelques jours. Pierre, ennuyé de poser, bâille avec d'énormes soupirs qui mettraient en branle une demi-douzaine de moulins à vent. Il n'est pas très-beau comme cela, notre ami Pierre : il a l'air d'une bête féroce mise en cage. Je le lui ai dit en plaisantant, mais il a fort mal pris la plaisanterie ; il s'est renfrogné, s'est gratté la tête avec les ongles, et me regardant d'un air barbare : « Qui m'a mis en cage, si ce n'est vous ? » m'a-t-il demandé les bras croisés sur la poitrine. Et à propos de moulins à vent, il m'a déclaré fort brusquement que si mon père, qui possède la plupart des moulins de Laurac, ne diminuait pas le prix exagéré des moutures, il dépenserait, lui, jusqu'à son dernier sou pour construire un moulin à vapeur. « Un moulin à vapeur ! ai-je dit, vous connaissez donc cette chose-là, bon Dieu ! — Parce que je ne sais rien, m'a-t-il répliqué, vous croyez peut-être que je ne connais rien ? J'ai vu des moulins à vapeur à Toulouse, en allant aux Pyrénées, et j'en ferai construire un à Laurac, à la barbe du juge de paix. » Il était sauvage tout à l'heure, et le voilà presque brutal. C'est peut-être ma faute. Je deviens chaque jour un peu plus réservée, après

avoir relu la lettre de ma tante, cette maudite lettre qui m'a tant désenchantée !

5 septembre.

Aujourd'hui nouvel épisode dans notre lugubre roman. J'avais terminé le portrait : Pierre l'a arraché de mon album et l'a déchiré avec colère. « Vous l'auriez emporté un de ces jours à Paris, m'a-t-il dit, et vous auriez ri de moi avec votre tante, pendant que j'aurais pleuré ici votre départ. » Le portrait était bien venu : c'est une œuvre à recommencer.

10 septembre.

Plaintes et reproches, plaintes surtout : — « Vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez pas m'aimer. Ceux qui ont vu la petite hachette dans les flancs de saint Sicre me l'avaient bien prédit. Ah ! tenez, j'aurais dû vous noyer dans le ruisseau des Tamarins, quand je vous portais comme une pierre au cou. » Cette terrible galanterie ne m'a pas déplu. J'ai souri de bon cœur; nous nous sommes réconciliés; j'ai recommencé le portrait.

14 septembre.

Mion ne me parle plus; tout se gâte. J'ai eu le malheur, ce soir, de me moquer de la superstition des Lauraguais, qui s'imaginent que les âmes de certains morts passent dans le corps des bêtes. A la vue d'un corbeau qui hante le toit de notre maison, je me suis écriée en riant : «Bonjour, monsieur l'ab-

bé, bonjour ; est-il vrai, comme on le dit, que vous soyez M. Reverdy, l'ancien curé de Tourouzelle, ce curé trop indulgent, qui... » Le corbeau est parti en croassant. « Taisez-vous, malheureuse ! m'a dit Pierre Azam d'un air courroucé, vous insultez les âmes des morts : prenez garde, les morts se vengent, et le bon Dieu punit toujours ces outrages ! » Je me suis mise à chantonner, puis j'ai demandé à Pierre s'il croyait sérieusement aux revenants. Il m'a regardé avec surprise, comme si j'eusse nié sa propre existence. « Vous croyez aussi que les âmes des morts passent dans le corps des bêtes ? Vous croyez qu'un mauvais prêtre devient corbeau, une mauvaise religieuse corneille ?... Et vous voulez construire un moulin à vapeur ?...Comment arranger tout cela ? Pensez-vous encore, avec les Lauraguais, que M. Bellemanière deviendra un chien enragé ? Mais cette croyance est horrible : elle n'est pas d'un chrétien. Et vous, mon cher Azam, que deviendrez-vous ? serez-vous quelque jour taureau ou lion ? Je suis sûre que vous serez lion, et que vous ferez peur aux jeunes Lauraguais qui traverseront en pantalon rouge les déserts de l'Afrique. » Pierre s'est mordu les poings et m'a quittée sans un mot d'adieu. Mion s'est dressée comme un ressort et m'a demandé si j'étais folle. « Roseline, allez-vous-en, retournez à Paris, si vous ne voulez pas amener un malheur. »

J'ai une furieuse envie de rester maintenant : que me conseillez-vous ?

20 septembre.

Je suis raisonnable, je pars. A l'heure où vous recevrez ce billet, je serai sur la route de Paris, en passant par l'Auvergne, que je veux voir, à cause de ses volcans éteints et de ses fontaines pétrifiantes. Je suis moi-même à peu près éteinte et, cela est triste à dire, quasi pétrifiée. Savez-vous bien, René, que votre sauvage ami a tenté hier de me noyer dans le puits au moment où j'allais encore sauter par-dessus, et que la tendre Mion, s'est écriée fort paisiblement que je n'aurais pas volé mon malheur? Ah! l'aimable galant que M. Pierre! Ah! l'excellente amie que cette Mion! Quittez au plus vite cet affreux pays, mon cher René; quittez les Lauraguais, ce sont des barbares! Pour moi, je ne remettrai de ma vie l'ombre de mon pied à Laurac.

En foi de quoi, cher René, voici ma blanche main.

ROSELINE.

A cette nouvelle, je quittai Limoux à franc étrier. En arrivant à Laurac, je trouvai Mion et Toinet tout en larmes. Pierre Azam s'était rendu à Narbonne, avait pris du service dans un régiment d'Algérie, et laissé à Toinet l'ordre de vendre tous ses biens pour faire construire un moulin à vapeur sur l'emplacement de sa maison, en face même des croisées de M. Bellemanière.

— Tu n'épouses plus Roseline, n'est-ce pas? me dit ma mère en m'embrassant.

— Mais tu vas toujours étudier la médecine à Montpellier, et tu reviendras l'exercer à Laurac, ajouta mon père d'un ton souverain.

Un sourire de ma mère biffa sur-le-champ ce décret. Au bout de six semaines, mon père décida que j'étudierais la médecine et l'exercerais à Paris... Les rhumatismes de Laurac acceptèrent les soins de la faculté de Tourouzelle.

VIII

Huit ans après ces événements, Pierre Azam était maire de son village, et Toinet, secrétaire de la mairie; on avait élu par acclamation le nouveau magistrat à son retour d'Afrique le lendemain du 24 février 1848, et si la vallée de Diane eût obtenu le droit de nommer un représentant, on l'aurait envoyé siéger à l'assemblée constituante. Pierre avait été décoré sur le champ de bataille d'Isly par le maréchal Bugeaud en personne, et le maréchal, qui connaissait la bravoure et la force prodigieuse de cet héroïque soldat, avait formellement dit en lui attachant la croix sur la poitrine :

— Voilà un gaillard qui a tué aujourd'hui plus de Marocains que Samson n'a jamais tué de Philistins.

Le seul ennemi de Pierre (et encore était-ce un ennemi secret), M. Zacharie Bellemanière, était mort de peur en entendant proclamer la République. Le moulin à vapeur d'Azam n'avait pas eu de peine

à détrôner les moulins à vent du juge de paix. Il fonctionne toujours à merveille, et, tout en reconnaissant la puissance du grand moteur, le filleul de Jean-de-l'Ours, le maire de Laurac, croit encore aux revenants de toute l'énergie de son âme.

— Sais-tu que M. Bellemanière revient? me dit-il un jour avec mystère.

— Bah! et sous quelle forme? lui demandai-je en riant.

— Il marche à quatre pattes, il aboie à la lune.

— Et c'est un chien galeux, c'est un chien enragé?

— Tu parais étonné! Qu'y a-t-il de plus simple? Tout le monde l'a rencontré dans la campagne, à l'entrée de la nuit. Il est de couleur foncée, comme les redingotes de l'ancien juge de paix. Il éternue à chaque pas, comme s'il était condamné à priser de mauvais tabac. Et quand on lui dit : « Dieu vous bénisse! » il remercie du bout de la patte, comme M. Bellemanière remerciait du bout des doigts.

— A-t-il une tabatière, une canne, des lunettes? Parle-t-il de son expérience, et dit-il à tout propos : *En vérité, Mazette?* Enfin l'as-tu vu de tes yeux, toi le maire du village, toi le propriétaire d'un moulin à vapeur, toi l'ancien africain du maréchal Bugeaud?

— Parfaitement vu, de ces yeux que voilà! Et même j'ai été témoin d'un fait extraordinaire qui est connu de tous les gens de Laurac. Une jeune fille de Tourouzelle, une écervelée, une mauvaise langue, ayant rencontré le chien-fantôme, l'a menacé

sous le museau et l'a injurié : « Ah ! te voilà, misérable ! tu pâtis en purgatoire, et tu voudrais qu'on chantât des messes pour le salut de ton âme ; tu n'en auras pas, tu n'en auras pas ! » Le soir même, la méchante fille était cruellement punie de son péché. Depuis ce jour-là, elle aboie chaque nuit comme un chien.

— C'est un cas de zoanthropie.

— C'est une punition de Dieu.

—Tu n'as guères changé depuis huit ans, je le vois. Tu es revenu d'Afrique enfant de Laurac et filleul de Jean-de-l'Ours, tel que tu étais parti. Je té retrouve, mon cher Pierre, avec le même visage et les mêmes idées.

— Le même visage ?... sans doute !... Les mêmes idées ?... à peu près !... Il y a pourtant quelque chose de changé depuis huit ans. Comment suis-je parti pour l'Afrique ?... Tu l'as su, René, tu l'as su... Eh bien ! depuis ce temps-là, quand ma chandelle est éteinte, la nuit, je ne puis écarter de mes yeux une apparition, une vision : c'est une main de femme pâle comme la cire et toute brillante pourtant ; la main qui a tenu ma baguette pendant l'orage, la main qui a balancé la hachette sur le front de Saint Sicre, la main qui m'a été tendue du haut d'un grenier, cette main longue et pâle qui a fait deux fois mon portrait !

— Roseline, Roseline !

— Qu'est-elle devenue? l'as-tu revue par hasard à Paris?

— Oui, c'est une artiste célèbre. Elle s'habille en homme et méprisant sans doute le nom bourgeois de Bellemanière, elle s'en est fait un autre qu'elle a emprunté à notre village et à notre vallée : on l'appelle aujourd'hui Diane Laurac. Depuis la mort de sa tante, Diane a exposé des peintures qui ont obtenu un succès fou : ses meilleurs tableaux sont le *Puits mitoyen* et la *Danse d'Hercule*.

LA

CHAMBRE DES BELLES SAINTES

—

I

— Vous avez connu mon oncle le Malédictin ?

— Si je l'ai connu, votre grand-oncle ! Mais c'est lui qui m'a fait épeler le *Tityre, tu patulæ ;* c'est lui qui m'a expliqué le *Justum ac tenacem!* Il me serait impossible de songer une seule fois à Horace ou à Virgile sans songer en même temps au révérend dom Bazin.

— Avouez, mon cher, que c'était un drôle de corps.

— Il a toujours passé pour un saint homme.

— Oui, mais un drôle de saint, convenez-en

J'étais son unique héritier : il meurt. Avant d'ouvrir le testament, j'endosse mon plus bel habit noir, je mets un crêpe à mon chapeau, et je donne solennellement une poignée de main au notaire. Il n'y a que les niais ou les parvenus qui accueillent un héritage avec des transports de joie. Le notaire me jette de bas en haut un regard fin : rien à dire sur ma tenue ; mes habits et ma figure étaient d'une tristesse irréprochable. Je portais mon deuil sans faiblir, mais je le portais convenablement. Quand le notaire, en me regardant toujours, dénoua gravement son rouleau, j'éprouvai une petite suffocation assez agréable ; il me semblait que j'avais avalé par mégarde une liasse de billets de banque ; le papier-joseph me chatouillait la gorge et me coupait la respiration ; j'étouffais délicieusement, mon cher ! Mais pas un muscle de mon visage ne bougea ; un voile de mélancolie s'était abaissé sur mes yeux. Je promenai sur les assistants un regard vide et terne, j'avais pris tout-à-fait l'air d'un idiot de bonne maison ! Eh bien ! mon ami, savez-vous comment j'ai été remboursé de tous ces frais de douleur cérémonieuse ?

— Le testament de votre oncle vous déshéritait ?

— Non pas : j'étais au contraire proclamé légataire universel, à la charge par moi de payer ceci à l'hôpital, cela au séminaire, ceci aux frères de la doctrine chrétienne, cela aux sœurs de charité, ceci aux enfants trouvés, cela aux orphelins, le reste au

bureau de bienfaisance. Et quand j'ai eu tout payé, de l'immense fortune de mon grand-oncle il me restait... Devinez quoi !... Trois mauvaises toiles et trois petites statues représentant de vilaines saintes !

— De vilaines saintes ! m'écriai-je avec étonnement.

— Des croûtes, mon cher, de simples croûtes que je vous donnerai pour le prix des cadres, quand il vous plaira.

Là-dessus Maxime Bazin me laissa pour donner le bras à un jeune courtier-marron. Les deux amis gravirent ensemble le perron de la Bourse, après avoir montré, au tourniquet, leurs cartes d'abonnés. Maxime s'en allait sans doute demander à la roulette des agioteurs le trésor qu'il n'avait pu saisir dans la cassette de son grand-oncle. Ah ! que dom Bazin avait eu raison de mystifier, à sa dernière heure, son coquin de neveu ! S'il avait livré ses écus à ce petit mal-vivant, à ce camarade des héros de M. Barrière, à ce compagnon des héroïnes de M. Dumas fils, ils auraient dansé une jolie sarabande, les loyaux écus de dom Bazin ! Avec cet argent mignon du chanoine, si longtemps gardé, couvé et accru, Maxime aurait hardiment spéculé sur les ballons roses de l'empire de Siam, sur les petites voitures du Sahara, sur le Pré-Catelan de Pékin, sur le crédit mobilier du Groënland, sur les chemins de fer de la lune, que sais-je ? Et peut-être même

le drôle aurait-il encore épilogué avec ses infantes, dans quelque brillant mauvais lieu, sur les rares et précieuses vertus économiques de son oncle le Malédictin.

Je fus enchanté, je l'avoue, en apprenant la déconvenue de Maxime, et je vis devant moi, comme dans une glace, le dernier sourire de dom Bazin signant de sa main blanche son malicieux testament. La figure ouverte et railleuse du chanoine ne me quitta plus : elle me poursuivit toute la journée malgré les distractions que je trouvais à chaque pas, dans la rue Vivienne, dans les galeries du Palais-Royal, dans la rue Rivoli. J'arrivai sur les quais par le Louvre, en compagnie du chanoine, et je pris le parti de le mener aux champs tout le long de la Seine, afin de le laisser parler librement dans ma tête, avec la voix doucement tyrannique de mes souvenirs. J'eus bien quelque léger soupçon, le soir, que j'avais promené dom Bazin de Paris à Auteuil, et d'Auteuil à Meudon, et de Meudon à Saint-Cloud. Mais, en réalité, c'était lui qui m'avait enlevé pour me promener à sa guise dans les bois de hêtres et de châtaigniers, sur les bords du Clamous, entre Cabrespine et Castans, deux villages de la montagne Noire qui dominent de haut les plaines sans fin du Bas-Languedoc. J'avais passé quatre bonnes heures dans le Minervois, à deux cents lieues de Paris.

Comment s'y était donc pris mon Revenant pour

me dépayser à ce point, et si vite ? Oh ! très-simplement : il n'avait eu qu'à balancer dans mon esprit, comme des sons de cloche, les mots dédaigneux de Maxime, à propos de son héritage : Trois vilaines toiles, trois méchantes statues, de vilaines saintes !

A force de tourner dans mon imagination où j'entendais, pour ainsi dire, la lumière chanter, ces mots de mépris devinrent tout à coup des mots de louange et de triomphe : Trois tableaux merveilleux, trois statues magnifiques, trois saintes adorables !

Et je me souvins en effet qu'au village de Castans, dans la maison du chanoine, au premier étage, il y avait une chambre mystérieuse qu'on appelait la chambre des Belles Saintes. — C'est là que je veux t'emmener, murmura dans mon esprit dom Bazin. A partir de ce moment, je l'atteste, mon Revenant, qui n'avait d'abord été qu'un sourire, une figure, une voix, devint à mes yeux une physionomie, un caractère, une forme arrêtée, un homme vivant. Nous nous reconnûmes alors. — Tu n'es qu'un enfant, me dit-il, et je suis ton maître.

Je ne répliquai pas, car je m'aperçus que j'étais tout petit. Je suivis dom Bazin partout où il m'entraîna, tantôt docilement, tantôt avec une résistance d'écolier entêté ; mais il me sembla bientôt que je parcourais avec lui, sur des chemins dorés, une de ces existences antérieures dont on entre-

voit quelquefois en songe le lointain rayonnement. Je n'ai presque rien à raconter ; j'essaierai de peindre.

II

Cher Malédictin, doux fantôme ! que de fois j'ai tremblé dans mon enfance à la seule pensée de vous voir ou de vous entendre ! Vous avez été bien longtemps mon Croquemitaine, aimable dom Bazin ! Comme tous les enfants précoces, j'ai eu de bonne heure tous les priviléges d'un enfant gâté. Mes espièglerie ou ma paresse ne m'ont jamais attiré, que je sache, la plus légère punition. Ma famille aveuglée se contentait de me gronder en me caressant : « Flavien, méchant Flavien, disait-on, prends bien garde à toi. Si tu n'es pas sage, à ta première incartade, nous t'enverrons à dom Bazin. » Cette menace se répéta si souvent que je finis par la braver et que je m'échappai jusqu'à dire un jour : « Votre dom Bazin n'existe pas. C'est pour m'effrayer seulement que vous prononcez son nom. — Ah ! dom Bazin n'existe pas ! s'écria mon père ; eh bien, monsieur, demain, au point du jour, vous partirez pour Cas-

tans. » On appela Guillaume, notre domestique de confiance, et il reçut l'ordre d'amener à sept heures du matin le chariot tout attelé devant la porte de la maison.

— Où m'envoie monsieur ? demanda Guillaume.

— Nous allons chez dom Bazin, à Castans, répondis-je moi-même avec un air de triomphe.

— Je crois, en vérité, dit tout bas mon père, que ce drôle-là est enchanté de nous quitter.

Ma mère attendrie me prit par le cou et me regarda fixement au milieu du front :

— Petit entêté, me dit-elle en frappant du doigt entre mes deux sourcils, petit entêté, vous partirez donc avec plaisir ? Vous ne nous aimez donc pas, Flavien, nous qui vous aimons si tendrement ?

— Je ne vous aime pas ! m'écriai-je avec des sanglots.

Palpitant de remords, les yeux noyés de larmes, j'étreignis ma mère de mes deux mains et je l'embrassai avec une espèce de furie ; puis je m'élançai vers mon père, je sautai sur ses genoux et roulai ma tête échevelée sur sa poitrine, en murmurant :

— Pardon ! pardon !

— Allons, tu resteras, me dit mon père. Guillaume, je n'ai rien ordonné.

Que se passa-t-il dans ma cervelle en ce moment ? Je ne sais. Mais, par une espèce d'héroïsme enfantin, je me relevai tout glorieux d'une résolution soudaine que j'avais trouvée dans mon cœur. Les

larmes encore ruisselantes sur mes joues, les lèvres frémissantes d'émotion, et ma petite âme balbutiant sur mes lèvres ses premières paroles d'énergie, je dis bravement à Guillaume :

— Vous attelerez le chariot, entendez-vous ?

Et à mes parents :

— Je vous aime bien, je vous jure ; mais je partirai, il le faut.

On ne me résista plus qu'en tremblant. Mes parents désolés essayèrent de me convaincre qu'habitué à gouverner chez nous je ne pourrais me plier à la volonté de dom Bazin, un homme terrible, ni aux fantaisies de la tante Bénigne, sa sœur, une vieille fille trop sévère peut-être pour les enfants ; que je périrais de langueur, à mon âge, entre ces deux figures de vieillard ; que d'ailleurs, étant si frileux, je souffrirais du froid, même en automne, sur la montagne de Castans; que je ne trouverais pas un seul camarade à mon gré dans ce pays de loups et de chèvres, où il n'y avait ni fleurs ni fruits, ni vignes ni jardins, mais rien que de grands bois noirs !

—Bah ! dis-je avec gaieté, ces grands bois de Castans ne sont pas aussi noirs que vous les faites : ils sont vert foncé, voilà tout; il y a des fleurs, puisque j'ai vu dans nos foires de jeunes Castagnols qui avaient un muguet à la boutonnière, et le muguet sent si bon, n'est-ce pas, maman ? Il y a des fruits, puisqu'il y a des châtaignes, des nèfles, de petites

fraises, des pommes d'api, des poires d'hiver, des noix, des noisettes... Vous savez, maman, que je suis fou des noisettes ; je les aurai là meilleures qu'ici. Et puis, nous ferons des échanges, si vous voulez. On vous enverra les fruits de la montagne et vous nous expédierez les fruits de la plaine : les cerises douces, les figues, les grenades, les pêches, les raisins. Guillaume n'a pas oublié le chemin de son pays ; il ne l'oubliera pas davantage, je pense, lorsque je serai devenu Castagnol. Les raisins me paraîtront plus croquants et plus sucrés quand je ne verrai plus de vignes. Maman, maman, quand vous viendrez me voir à Castans, je serais vêtu en Castagnol, en Gavache (1) ; j'aurai une dalmatique de bure, un bonnet de laine, des sabots pointus et, sous mon bonnet, les cheveux sur les joues, tombant des deux côtés en tire-bouchons. Je dirai en gazouillant : *Bondzour, Tzanette ;* je ferai toutes sortes de grimaces en parlant gavache, et vous me trouverez gentil à croquer, c'est moi qui vous le dis. Voulez-vous parier qu'avant la fin de la semaine la tante Bénigne m'adore, et qu'avant un mois je trouve le moyen d'apprivoiser dom Bazin?

— Ah ! si tu réussis, dit mon père, ce sera un miracle.

— La tante Bénigne, peut-être ! ajouta ma mère en caressant mes longs cheveux déroulés ; oui, la

(1) *Gavache,* du mot *gave,* torrent.

tante Bénigne, je le crois ; mais, mon pauvre petit, comment viendras-tu à bout de dom Bazin ? Aucun de ses neveux n'a pu se faire aimer de l'oncle Malédictin. Il est vrai que les enfants de son frère l'ennuient : « Ce sont des héritiers, ce sont des mendiants, » dit-il avec dégoût.

— Puisque tu veux partir absolument, reprit mon père, je peux te garantir du moins que tu ne seras pas mal reçu ; j'écrirai à dom Bazin, et je n'aurai qu'à lui rappeler ce qu'il m'a dit vingt fois à Castans : « Envoyez-moi donc votre petit Visigoth ! »

— Il m'appelle Visigoth ? Et pourquoi ?

— Parce que, d'après lui, tous les noms terminés en *ic* sont des noms visigoths. Ne t'appelles-tu pas Flavien Méric, du village de Puicheric, sous le mont Alaric ?

— Ah ! nous sommes des Visigoths dans la plaine ! Et dans la montagne, que sont-ils ? des Ostrogoths ?

— Non, ce sont des Romains, comme le prouvent les noms de leur pays qui dérivent du latin : *Castans* vient de *castanea*, châtaigne ; le *Clamous*, un joli nom de torrent par parenthèse, vient de *Clamosus*, bruyant. On pourrait en citer dix autres qui donnent complétement raison à dom Bazin.

Je savais, quoique très-paresseux, assez d'histoire romaine et de latin pour comprendre sans efforts ces rapprochements.

— Ainsi nous sommes des Visigoths à Puicheric, et les Castagnols sont des Romains ! Eh bien, mon père, le Romain dom Bazin n'a qu'à se bien tenir; car le petit Visigoth *s'en va-t-en guerre* chez les Romains !

III

Quoique je fusse bien déterminé à quitter Puicheric, la scène des adieux me navra. Quand je vis le chariot attelé, Guillaume sur le siége et le fouet en main, je n'osai plus lever les yeux vers la fenêtre où s'étaient accoudés mes parents, qui me criaient tout éplorés ! « Bon courage ! » Il me fallut autant de fermeté, j'en suis certain, pour monter en voiture, qu'il en faut à un jeune soldat pour affronter la première décharge de mousqueterie. J'enfonçai ma casquette pour cacher mon émotion. Durant cinq minutes, je n'aperçus que deux panaches blancs qui semblaient m'éventer à travers un brouillard avec un singulier bruit de grelots. Les mules de notre chariot trottaient régulièrement devant moi en agitant leurs queues ondoyantes et faisant sonner le carillon suspendu à leur cou.

— Nous sommes sur la grande route, me dit Guillaume en glissant familièrement son poing sous

mon menton. Relevez votre visière et plantez votre casquette sur l'oreille. Vous avez neuf ans passés, monsieur Flavien. A cet âge, on est presque un homme, que diable! Regardez en l'air, si vous vous sentez les paupières mouillées. Rien n'essuie la rosée comme le vent du matin.

Je suivis machinalement le conseil de Guillaume qui n'essaya pas de me desserrer les dents; si l'on m'eût forcé à parler, j'aurais éclaté en sanglots. Guillaume le comprit sans doute, car il garda un instant le silence; mais le silence aussi me pesait, et déjà quelque soupirs me gonflaient la poitrine, lorsque mon compagnon de voyage, comme s'il eût lu dans ma pensée, se mit à siffler du bout des lèvres, en s'accompagnant de son fouet, une des plus jolies marches militaires que j'aie jamais entendues. Sans y prendre garde, je marquai d'abord la mesure, puis je chantonnai, je sifflai, me laissant bercer et me berçant moi-même au son de cette leste musique de régiment.

— En avant! nous voilà sauvés! s'écria Guillaume, qui était un ancien soldat de la grande armée. En campagne, rien ne vaut un peu de musique. Cela vous remet le cœur en place, n'est-ce pas? Allons, monsieur Flavien, chantez, chantez plus haut. Le chagrin s'en ira comme la fumée de ma pipe. Holà! hé! dia! voici que nous quittons la grande route; tenez-vous bien aux ridelles, car ici les chemins commencent à devenir mauvais.

Mais, soyez tranquille, vous n'y perdrez rien, vous aurez à chaque secousse un morceau de pays nouveau, et, plus les chemins seront affreux, plus le pays deviendra magnifique. Vous autres gens des terres basses, tant que vous n'avez pas vu les montagnes, vous n'avez rien vu. Je ne méprise pas votre Puicheric, loin de là ; mais, Dieu me damne ! vous me direz ce soir ou demain ce que vous pensez de mon Castans.

« Du pays nouveau ! Dieu me damne ! » La promesse de Guillaume m'était garantie par son juron ! Ce juron de montagnard, autrefois en honneur chez les marquis à rapière, m'annonçait énergiquement que nous ne tarderions pas à entrer dans la contrée des Gavaches. Un Gavache établi dans la plaine oublie peu à peu de jurer ; il se met à *sacrer* par crainte du ridicule. Quand il s'en revient du pays-bas, aux premières touffes de buis ou d'ajoncs, il respire à pleins poumons l'air natal et s'écrie à plein gosier : « Dieu me damne ! » Ce *goddam* de la montagne Noire, comme le goddam des Anglais, se prête d'ailleurs à toutes les sensations ; il exprime la joie, la colère, la surprise, le doute, le défi, mais la joie avant tout. Le contentement de Guillaume était presque de l'allégresse, de l'enivrement, de la folie.

— Ah ! si la montagne était riche, me disait-il, elle ne serait pas la servante de la plaine, mon mignon ! Par malheur, elle ressemble exactement aux filles sans dot : elle n'a pour elle que sa bonne mine

et sa belle santé. Ce n'est pas que, pour mon compte, j'aie à me plaindre de mon sort. Votre père est un homme juste : il me traite plutôt en ami qu'en valet. Je le sers fidèlement depuis six ans, et je le servirai bien encore six autres années, pourvu qu'il s'en accommode, et quand je prendrai ma retraite, Dieu me damne ! soyez sûr que j'irai de grand cœur remercier dom Bazin, car c'est lui qui m'a pris par la main, Dieu me damne, pour me faire entrer chez M. Méric.

Quand Guillaume commençait à parler de sa montagne Noire et de Castans, il ne tarissait plus. C'était comme lorsqu'il entamait le chapitre de la campagne de Moscou. Chemin faisant, je lui demandai, pour entretenir sa verve, ce qu'il y avait de plus beau et de plus curieux à Castans.

— Tout est beau et tout est curieux, me répondit-il. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est le Pavillon ; ce qu'il y a de plus curieux, ce sont les personnes qui habitent le Pavillon : la tante Bénigne et dom Bazin ! Je défie qu'à vingt lieues à la ronde on me montre une habitation aussi agréable et des êtres aussi étonnants. La tante Bénigne, lente et douce comme l'huile, aimant les cachotteries et les chuchotteries, détestant le bruit, le grand jour, toutes les odeurs, même celles des roses et des violettes, ne pouvant souffrir ni le froid ni le chaud, malade l'hiver, malade l'été, simple et innocente comme un enfant qui vient de naître, et disant toujours qu'elle

s'en va mourir parce qu'elle est fatiguée de vivre, parce que les hommes sont méchants, parce qu'elle a trop vécu; Dom Bazin, au contraire, tout bouillant et tout pétillant comme le vin nouveau, aimant avec passion le bruit, le mouvement, les longues promenades au grand soleil, les mets épicés, les odeurs fortes, enchanté de vivre et ne songeant pas du tout à mourir. On ne conçoit pas comment ces deux êtres ont pu demeurer vingt-quatre heures ensemble. Mademoiselle Bénigne a pourtant suivi son frère en Espagne et en Italie, au temps de la Révolution, pendant que les nobles et les prêtres s'enfuyaient de tous côtés à l'étranger. Dom Bazin, si je ne me trompe, était alors simple moine dans un couvent de Bénédictins, à la Grasse, et j'ai entendu marmotter, sans y rien comprendre, que, dans sa famille, aussi bien qu'au couvent, on lui avait donné, à cause de son esprit malicieux, le sobriquet de Malédictin. Ah! ce sobriquet, il ne l'a pas volé, je vous en réponds. C'est bien le meilleur des hommes; mais qu'il est méchant! On le craint à l'évêché peut-être plus qu'on ne l'aime, car il a son franc-parler, surtout avec monseigneur, et pourtant monseigneur l'appelle souvent pour le consulter, d'abord parce qu'il est très-savant (il a le nez toujours fourré dans les livres, comme s'il y avait entre les pages d'excellent tabac à priser), et puis parce qu'il n'est ni complimenteur, ni flatteur. Oui, la franchise pure, et la vérité nue, la méchanceté

et la bonté même, voilà tout le portrait de dom Bazin !

— Et le Pavillon, Guillaume, vous ne me parlez pas du Pavillon ?

— Chut ! nous sommes trop près du château de Villerambert. Tenez, le voilà devant vous, le château, avec ses deux grosses tours carrées. Il faut nous arrêter ici forcément pour remiser le chariot. De Villerambert à Castans, on n'a jamais vu rouler une voiture. Il n'y a place sur la route que pour les pattes d'une chèvre ou les pieds d'un mulet.

Je ne jurerais pas assurément qu'aujourd'hui la montagne Noire n'ait comme la plaine ses routes impériales et ses chemins vicinaux. Mais, à cette époque, on abandonnait l'entretien des routes au sabot ferré des Gavaches qui ne remplissaient, hélas ! que bien imparfaitement les fonctions de cantonnier. Aussitôt que Guillaume, à califourchon sur sa bête, m'eût solidement planté sur la mienne, il se souvint de lui-même que j'avais l'oreille tendue, car il n'avait encore apaisé qu'à demi la curiosité qu'il avait éveillée.

— Maintenant que vous connaissez les oiseaux du Pavillon, me dit-il, vous désireriez bien, mon mignon, que je vous fisse plonger la main tout de suite jusqu'au fond du nid ? Eh bien ! non, vous en sauriez trop, et rien ne vous intéresserait en arrivant à Castans. Cherchez dans votre tête, réfléchissez,

bâtissez en l'air quelque chose de très-joli qui soit tout-à-fait à votre gré : ce sera jusqu'à ce soir le Pavillon !

— Guillaume, vous vous moquez de moi. Comment voulez-vous que je devine?...

— Ce que c'est que le Pavillon ? En effet, la chose est un peu difficile, et je vais, par pure compassion, vous aider un *tant soit peu*. Figurez-vous donc ..

Guillaume débourra sa pipe, la bourra de nouveau, battit le briquet en mesure, enflamma l'amadou, le rapprocha lentement du fourneau, et se cambrant sur ses hanches, aspira et respira deux ou trois bouffées, la tête en arrière, les paupières closes, avec le recueillement voluptueux d'un extatique oubliant l'univers entier.

— Figurez-vous donc, reprit-il du ton nonchalant d'un homme qui s'éveille, figurez-vous donc...

Il s'était redressé, avait rouvert les yeux et les tenait attachés sur un point fixe.

— Ah ! Dieu me damne ! s'écria-t-il, je ne peux pas vous laisser plus longtemps le bec dans l'eau ; car on aperçoit d'ici le Pavillon.

— Comment, comment donc, Guillaume ? ce n'est que cela ? Une maison blanche à deux étages, tout unie, avec quatre fenêtres de façade seulement ?

— Vous trouvez que c'est bien petit, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'était la résidence d'été de madame la marquise de Villerambert, qui s'en contentait, dit-

on, parce qu'elle avait des goûts simples. La marquise n'a guère dépensé pour cette maison qu'une cinquantaine de mille francs.

— Cinquante mille francs, Guillaume, cinquante mille francs ! mais alors ce doit être un palais.

— Non pas, c'est une grange, dit Guillaume en affectant un air sérieux. Car madame de Villerambert a voulu en mourant faire cadeau d'une grange au meilleur de ses amis, à celui qui, soit en France, soit à l'étranger, n'a jamais cessé d'être son confesseur.

— Je m'étais trompé, Guillaume, j'avais fort mal vu. Je distingue maintenant des colonnes et des balcons, exactement comme à l'évêché. Oh ! ma foi, c'est très-beau, très-beau !

— Enfin donc, la petite boîte vous plaît, ce n'est pas malheureux : elle vous plaira bien davantage, allez, quand vous tournerez autour et que vous la verrez par dedans. Il y a tant de belles choses dans les corridors, dans la salle à manger, dans le salon ! Il vous faudra bien quinze jours, sans exagérer, pour passer en revue toutes les curiosités. Et encore, et encore, je me permettrai de vous avertir qu'il y en a une qu'on ne vous montrera pas... qu'on ne montre à personne... qui est inconnue à la tante Bénigne elle-même. C'est la *chambre des Belles Saintes*. Dom Bazin en a seul la clef; il y entre seul... toujours seul !

Si Guillaume avait calculé, avec sa finesse de

gavache, qu'en jetant un brandon dans mon imagination, il me sauverait l'ennui de la route et me ferait oublier les émotions du matin, il avait deviné juste, car, en arrivant à Castans, je ne songeais plus à Puicheric.

— Souvenez-vous bien, me recommanda mon mentor quand nous mîmes pied à terre, souvenez-vous bien, avant de frapper à la porte du Pavillon, que la tante Bénigne déteste les gens bruyants et que dom Bazin n'aime pas les chuchoteurs. Si vous parlez haut à la tante, elle vous regardera comme un sacripant; si vous parlez bas à son frère, il vous traitera de sainte-nitouche. Maintenant vous êtes averti, le reste n'est pas mon affaire; allez donc et n'ayez pas peur. J'entre à l'écurie avec les mules, et de là j'irai tout doucement flairer les marmites à la cuisine. Quant à vous, tenez-vous droit, Dieu me damne! et présentez-vous tout seul au salon.

IV.

« .... Romancier mon ami, un peu de répit, s'il vous plaît! Vous imaginez-vous par hasard que M. Flavien Méric, professeur de botanique, puisse raconter ses impressions tambour battant, comme un Alexandre Dumas? Vous m'avez demandé avec instance l'histoire de dom Bazin le Malédictin, et je vous la donne bien volontiers, détail à détail, sans trop me presser et sans prendre la peine de rien inventer. Mais voilà que, dès les premières pages, tourmenté sans doute du désir de tout apprendre à la fois ou vous rappelant peut-être les sots contes que d'autres vous ont fait sur mon maître, vous me lancez étourdiment question sur question :

« — Est-il vrai que dom Bazin fumât la cigarette? Jurait-il par le nom de la Vierge comme les Espagnols, ou par le sang du Christ comme les Italiens? Quelles étaient bien précisément ses relations avec la marquise de Villerambert? N'était-il pas un peu

irrégulier, un peu hérétique, un peu fou ? ne l'a-t-on jamais interdit ?

« — Il fumait la cigarette (soyez satisfait !) depuis son retour de l'émigration : mais quant à ses mœurs, à ses croyances, dom Bazin n'a jamais donné prétexte au plus léger soupçon. Il avait la tête fort bonne, et ne jurait pas plus en espagnol ou en italien qu'il ne jurait en français.

« Maintenant, je vous en prie, ne me troublez plus mal à propos. Ce n'est pas un récit cavalier que je vous donne : c'est une vision dorée qui se détache par degrés et lentement sur le fond lumineux de mes souvenirs. Vous voudriez déjà pénétrer dans la *Chambre des Belles Saintes,* et nous ne sommes encore, Dieu merci ! que devant la porte du Pavillon ! Je ne vous écoute plus, écoutez-moi vous-même, puisque vous m'avez prié de parler. »

V

Sur l'indication de Guillaume, j'avais traversé une vaste pelouse et m'étais arrêté un instant, pour respirer, devant l'entrée de l'ancienne demeure de madame de Villerambert. Cette belle habitation, avec son perron de marbre blanc où s'appuient, deux à deux, quatre colonnes de marbre rouge, m'inspira un sentiment d'admiration et de respect, mêlé de je ne sais quelle appréhension involontaire. Etais-je réellement intimidé ? je l'ignore ; mais j'avais un peu d'inquiétude, j'hésitais, j'aurais voulu rétrograder, et je l'aurais peut-être fait s'il m'eût fallu soulever le marteau. Heureusement la porte était entrebâillée ; je me résignai à monter de côté les marches du perron, et, le front appuyé contre une colonne, je hasardai un regard entre les deux battants à demi clos. Mes paupières tremblaient, mes pieds fourmillaient. Si j'avais aperçu la soutane de dom Bazin, il est fort possible que j'eusse

rejoint Guillaume. A l'extrémité d'un large corridor ouvrant par une porte vitrée sur un grand jardin, et tout à fait au milieu d'un pâle losange dessiné sur le mur par le soleil couchant, j'aperçus une coiffe blanche et des lunettes bleues. La coiffe avait exactement la forme d'une coquille d'œuf que vient de percer le bec d'un oisillon; elle encadrait le front, elle pressait les joues, elle cachait presque le menton d'une figure amaigrie dont on ne distinguait que les sourcils, le nez et la bouche. Sans les lunettes bleues, cette ébauche de figure eût très-bien pu, à distance, passer pour une vraie tête d'oiseau. Qui donc, excepté la tante Bénigne, avec son horreur du bruit, aurait eu l'idée de cloîtrer ainsi ses oreilles? La coquille de mousseline devait avoir été inventée pour protéger une ouïe trop délicate. C'était donc la tante Bénigne qui m'apparaissait au fond du corridor.

Je glissai comme une anguille entre les deux battants de la porte, et, l'haleine suspendue, je m'avançai finement sur la pointe du pied. Une biche ne m'aurait pas soupçonné; la tante Bénigne poussa un cri d'alarme.

— Ah! mon Dieu! qui est là? dit-elle.

Et les lunettes roulèrent sur ses genoux qui se mirent à trembler, à se choquer, à sauter, ce qui fit que le cri de Bénigne fut suivi d'un petit son cristallin. Les lunettes s'étaient sans doute brisées en tombant sur le parquet.

— Qui est là ? répéta dans le jardin une voix fine et sonore. A qui en avez-vous, sensitive ma sœur, à qui en avez-vous ?

— C'est, c'est, c'est... balbutia la pauvre fille effarouchée.

Mais sa voix défaillante se replia aussitôt dans une espèce de roucoulement.

— Voyons, ma tourterelle, est-ce quelque vautour ? est-ce un ravisseur, est-ce un voleur ?

J'entendis une chaise grincer sur le sable. Un homme en soutane parut à la porte vitrée du côté du jardin.

— Eh bien donc, qu'y a-t-il, plaintive ? Fille de Sion, pourquoi gémissez-vous ?

— Ce n'est rien, mon Dieu ! ce n'est rien ! ne vous dérangez pas, je vous prie.

— Comment ? s'écria dom Bazin d'un ton sentimental et railleur. Mademoiselle Bénigne pousse un cri d'alarme, ses narines palpitent, ses genoux sautent, ses lunettes se brisent, et ce n'est rien ! Il y a un criminel, j'en suis sûr, il y a un criminel !

Comme dom Bazin riait des yeux et des lèvres, quoique sa voix parût courroucée, je marchai résolument vers lui, et, sans trop élever le ton ni trop l'adoucir, je me confessai du péché d'imprudence.

— Le criminel, monsieur, c'est moi. J'aurai par mégarde, heurté quelque chaise en entrant : j'aurai, sans le vouloir...

— Allons, ne mentez pas, petit drôle ! me dit

dom Bazin en me tirant l'oreille, tandis que la tante Bénigne me lançait de son œil bleu un rayon de tendresse reconnaissante. Il est évident que vous n'avez pas pénétré ici comme une tempête. Regardez-le, ma sœur : il n'a pas la mine d'un ouragan, ce garçon-là !

— Oh ! sûrement non, roucoula Bénigne rassurée. Il a plutôt l'air d'un enfant docile et sage.

— Est-ce vrai, marmot, que vous êtes sage et docile ? Je ne m'y fierais pas ; vous avez sur le front un épi rebelle qui n'annonce rien de bon. Mais qui êtes-vous, mon fils ? que me voulez-vous ? je ne vous ai jamais vu, je crois. Et vous, Bénigne, le connaissez-vous ?

— Je m'appelle Flavien Méric.

— Ah ! le fils de Méric ! le petit Visigoth de Puicheric ! Viens ici, pendard, viens sur mes genoux, et sens tout de suite les poils de ma barbe. Je ne suis pas un père Boniface, comme ton père, moi. Je suis un tyran, entends-tu bien ? et, puisque tu viens à mon école...

— Vous me donnerez le fouet si je le mérite. J'ai besoin d'être corrigé, je le sais.

— Bah ! vraiment ! Et, sachant que je te corrigerais, tu es venu ici de ton plein gré ?

— Guillaume m'a accompagné, vous pouvez questionner Guillaume.

— Non, non, j'aime mieux te croire sur parole. Il ne faut jamais questionner les domestiques sur

leurs maîtres. Si tu m'as trompé, l'avenir me le dira. Comment se portent tes parents ? A merveille, n'est-ce pas? Tu ne serais pas à Castans, si Puicheric était malade. Ah ! petit Visigoth, tu viens à l'école chez les Romains : gare à la férule, gare aux étrivières ! Sais-tu quelques bribes de latin, déjà ?

— Un peu de latin, un peu d'histoire, un peu de géographie...

— Assez, assez ! D'ailleurs, peu importe. Il ne s'agit pas seulement d'instruction, il s'agit surtout entre nous d'éducation, c'est-à-dire de correction. Tu es un petit sauvageon qui croît de travers, à ce que dit ton père. Nous te greffe rons, mon ami, nous te taillerons en éventail, en quenouille, ou nous te mettrons tout simplement en espalier, comme ces poiriers de mon jardin que tu peux voir d'ici crucifiés sur le mur.

— En éventail, en quenouille, en espalier... Taillez-moi comme il vous plaira, vous êtes le maître.

— Ah ! le gentil enfant ! dit Bénigne : voyez-vous comme il est résigné, comme il est docile !

— Ne le flattez pas, je vous en prie : son éducation va commencer, ma sœur ; et, par parenthèse, c'est vous qui aurez amené sa première punition.

Dom Bazin me fit mettre à genoux et tendre la langue. Il tira de sa soutane une boîte d'écaille blonde remplie jusqu'au bord de pastilles rouges, vertes, jaunes, bleues, orangées, et il en suspendit une au bout de ses doigts, sur la pointe même de

ma langue déjà émoustillée par le rayonnement de ces sucreries.

— En entrant dans cette maison, me dit sévèrement dom Bazin, vous avez proféré un mensonge, et cela pour conquérir les bonnes grâces de la tante Bénigne, n'est-il pas vrai ? Quel autre motif aurait pu vous inciter à soutenir que vous aviez renversé une chaise ? Il n'y avait pas de chaise au milieu du corridor, je l'ai fort bien remarqué, monsieur. Puisque votre langue a péché, nous allons punir votre langue, petit courtisan.

En voyant briller sous mon nez une pastille du plus joli rouge, il me fut d'abord à peu près impossible d'imaginer comment cette friandise pouvait se changer en instrument de supplice. Je la suçotai du bout des lèvres ; elle n'avait point d'amertume, elle était fondante et sucrée, elle sentait la menthe. Dom Bazin, les yeux étincelants de malignité, la promenait doucement sur ma langue tendue ; elle m'effleurait à petits coups, elle me chatouillait, m'agaçait, me piquait, en laissant de seconde en seconde à mes papilles un atome de sucre parfumé. A force de se promener, elle fondit. Dom Bazin en puisa dans sa boîte une seconde qui sentait le citron, une troisième qui avait le goût du café, une quatrième qui rappelait la saveur de la vanille. La seconde passa sur ma langue comme une brosse, les deux autres comme un râteau ; elles me donnaient en fondant une double sensation de plaisir et de dou-

leur. A la fin, la douleur l'emporta : une chaleur cuisante brûlait mes papilles. Je retirai ma langue sucrée et gonflée, parfumée et écorchée. Le châtiment avait été plus violent que je ne pouvais m'y attendre; je me suis souvenu longtemps du supplice de la pastille.

— Tu ne mentiras plus, mon petit ami, me dit en riant dom Bazin.

— Vous ne mentirez plus, me dit Bénigne apitoyée sur mon sort; non, je vous en prie, ne mentez plus, mon enfant, quand même ce serait pour me rendre service ou pour me faire plaisir.

Cette marque d'intérêt me toucha. Je baisai avec effusion la main glaciale de la bonne fille. Quant à dom Bazin, je le regardai sans rancune avec un mélange de déférence et d'étonnement. Ce n'était pas un maître comme un autre : il avait une manière si originale de punir, que je lui pardonnai d'avance l'autorité qu'il allait exercer à mes dépens; je crois même que je me promis tout bas d'être quelquefois indocile ou rebelle par pure curiosité. Mon maître, je le devinai bientôt, m'estimait déjà pour le courage que j'avais montré en subissant mon supplice.

— Petit Visigoth, me dit-il, je suis content de toi, tu as supporté la douleur en vrai Romain.

Un peu de fierté me passa dans l'âme et y fit entrer un peu d'affection pour celui qui, tout en me

châtiant, trouvait le moyen, en ce moment même, de me rehausser à mes propres yeux. Lorsque dom Bazin m'eut entraîné à sa suite dans les divers appartements de sa vaste demeure ; quand j'eus visité le salon tendu de vieilles tapisseries à personnages, la salle à manger ornée de sujets de chasse, les chambres du premier étage où les guirlandes fleuries couvraient les plafonds et les murs des couleurs les plus divertissantes ; quand j'eus admiré à loisir les commodes bombées en bois de rose, les épais rideaux de damas, les lourdes et riches tentures, les pendules émaillées, les tapis éclatants, l'argenterie et les porcelaines, il me sembla que je n'étais plus un étranger dans cette maison. Dom Bazin, qui avait compris mes extases, remit le lendemain à Guillaume une lettre pour mes parents, où il avait écrit ces propres mots :

« Laissez-moi Flavien pour un an, et ne venez pas le voir avant que je vous y autorise. Je vous le rendrai presque parfait, j'en suis certain, et je vous garantis qu'il n'aura pas une minute d'ennui dans ma maison. »

Pour moi, je vis repartir Guillaume sans le moindre serrement de cœur.

— Bien des compliments à Puicheric, lui dis-je du ton le plus joyeux.

J'avais assez bien profité en un jour des conseils et des indications de ce mentor gavache. Télémaque,

dont j'avais lu les aventures, me paraissait un niais auprès de moi. Et pourtant je n'avais pas encore vu la *chambre des Belles Saintes*.

VI

Un an s'écoula. Je ne comptai ni les jours ni les heures : ce fut un éclair. Quel charme avait donc le Pavillon, quelle séduction la tante Bénigne, quelle chaîne puissante dom Bazin, pour me retenir sans regret loin de mes parents et me les faire presque oublier ? Je n'ai pu me rendre compte que longtemps après de la magie de certains lieux et de certains êtres qui ont réellement la vertu d'enchanter. Pourquoi telle solitude nous a-t-elle paru si peuplée ? comment l'univers entier a-t-il tenu pour nous dans une maison des champs ? d'où vient qu'un ou deux êtres humains ont plus largement rempli notre existence que des milliers de visages connus et de noms illustres ? Les poussières de la vie nous effleurent à peine ; mais, nous rencontrons un *esprit*, une *âme* : la vie a ses flambeaux !

Je fus réchauffé par Bénigne, je fus éclairé par dom Bazin. Ils ne ressemblaient ni l'un ni l'autre

aux échantillons de l'espèce humaine que j'avais déjà vus. Bénigne avait l'influence sympathique d'un bon petit génie inoffensif qui ne peut qu'aimer et qui ne saurait nuire; c'était une fleur d'innocence édénique; la simplicité d'un élément, la bêtise immaculée, *une bêtise céleste*, disait son frère. Dom Bazin jetait feu et flamme autour de lui : c'était un démon bienfaisant. Ils touchaient tous deux au monde surnaturel, à cause des traits singuliers qui les séparaient du monde ordinaire. Dans ce Pavillon isolé, je sentais instinctivement, et je retrouve encore, plus j'y songe, un peu de merveilleux, un peu de féerie.

Quand la tante Bénigne me disait : « En Espagne, où l'on me nommait Bénigna, les femmes les mieux élevées fument comme les hommes, et les prêtres les plus respectables fument comme les femmes; » quand elle ajoutait à demi-voix en tordant le cou : « En Italie, un petit abbé à bas violets m'a adressé de jolis vers pour me demander à baiser ma main dans une église; » quand elle me racontait naïvement qu'elle n'avait jamais pu terminer les bas qu'elle tricotait pour son frère depuis la première Révolution, parce qu'elle laissait tomber les mailles ou ne comptait pas exactement ses points, il me suffisait de fermer les yeux pour avoir des ailes et pour m'envoler aussitôt dans je ne sais quel monde invraisemblable ou fantastique. Dès qu'il faisait grand vent, elle s'écriait : « Les saints soufflent, »

comme si elle eut canonisé la troupe d'Éole. Si elle essayait de me peindre le caractère de son frère, elle se contentait de cette simple réflexion : « Dieu est bon, vois-tu, quoiqu'il tonne. » Comme elle demeurait toujours au rez-de-chaussée, et que dom Bazin avait l'habitude de se promener en lisant plusieurs heures par jour à l'étage supérieur, elle déclarait très-sincèrement qu'à force de lui marcher sur la tête, le chanoine avait fini par la lui aplatir. Elle n'en voulait pas d'ailleurs à dom Bazin ; il avait trop de sang dans les veines, ce qui le forçait à être sans cesse en mouvement, tandis qu'elle se voyait, au contraire, forcée de rester sans cesse clouée dans son fauteuil. Elle entendait des voix, elle était souvent troublée par des apparitions ou des visions. Les moindres circonstances de la vie ordinaire la jetaient de plein vol dans le monde du rêve. Elle allait chaque jour en enfer, en purgatoire, au paradis.

— Donnez-moi des nouvelles de Dieu le Père, lui disait parfois dom Bazin.

Aussitôt elle récitait couramment sa gazette du ciel : elle avait vu le bon Dieu dans une espèce de chaire, à mi-corps, comme on voit un homme à sa fenêtre. Un jour que le curé de Castans avait parlé sur les péchés capitaux, en rappelant que le juste lui-même pèche sept fois par jour, elle s'endormit après le dîner, la tête encore ébranlée par le sermon, et voici ce qu'elle nous dit à son réveil avec la candeur d'un enfant :

« J'ai vu le Père éternel, la Vierge Marie, le Saint-Esprit et saint Joseph. Notre-Dame avait sur ses genoux un chapelet en grains de raisin, jaunes comme l'ambre. L'Enfant Jésus et le Saint-Esprit se disputaient le chapelet. Déjà le Saint-Esprit, avec son bec rose, avait picoté quatre grains, lorsque le petit Jésus lui serra le cou pour lui faire lâcher prise. Le Père éternel courroucé leva la main sur son Fils; mais saint Joseph se plaça devant l'Enfant et reçut le soufflet. Quand je me suis éveillée, le petit Jésus disait à saint Joseph : « Présentez, s'il vous plaît, l'autre joue. »

Il résultait évidemment de ce rêve que les péchés capitaux avaient leur entrée au paradis. Le Saint-Esprit avait péché par gourmandise, l'Enfant Jésus par envie, le Père éternel par colère, et peut-être Notre-Dame par paresse, car elle aurait pu tout empêcher en mettant adroitement le chapelet dans son sein.

— Entends-tu cette païenne, me dit en clignotant dom Bazin. Sans savoir la mythologie comme nous, elle place innocemment le paradis dans l'Olympe, elle travestit le bon Dieu en Jupiter.

— Qu'est-ce donc que Jupiter? demandait Bénigne.

— Dites à Flavien de vous enseigner le latin, et vous le saurez.

— Le latin, répondait Bénigne, n'est pas nécessaire pour mon salut.

Alors dom Bazin entreprenait de démontrer que, pour être sauvé, il fallait entendre parfaitement le latin. Il développait à l'appui de sa thèse tant de bons arguments, que la pauvre Bénigne, à demi-convaincue, était prête à écouter mes leçons. Mais, hélas! j'aurais été sans doute un professeur très-insuffisant. J'étais paresseux, je n'étudiais guère, et, comme j'avais un maître fort distrait, les journées se passaient en promenades, en explications de vive voix, en récits et en causeries, en lectures commentées au pas de course. On avait rarement le temps de me faire réciter mes auteurs ou de vérifier mes devoirs écrits.

Dom Bazin m'entraînait à sa suite, du matin au soir, tantôt vers les cimes de Nôre, du côté des domaines du maréchal Soult, tantôt vers la vallée de Caunes, au fond des carrières de marbre, tantôt vers la grotte de Limousis, où nous dînions à la lueur des torches, au milieu d'étincelantes cristallisations. C'est ainsi que j'ai recueilli les meilleures leçons de ce maître singulier qui me défendait de rien apprendre par cœur, parce que la mémoire, disait-il, n'est que la servante de l'intelligence, et n'est bonne qu'à faire le ménage des autres facultés. Dom Bazin procédait volontiers par sentences, par saillies, par maximes, résumant brièvement des idées générales; il mêlait volontiers tous les sujets, allant de l'un à l'autre avec la plus capricieuse éloquence; et si je ne le comprenais pas, si je l'interrogeais, il

m'imposait silence d'un geste ou d'un mot. « Tais-toi, me disait-il, tais-toi ; je laboure, je sème et je plante ; il n'est pas nécessaire que le champ où je travaille comprenne à l'instant ce que je fais. » Il avait grandement raison, le Malédictin ! Ce qu'il a planté a grandi, ce qu'il a semé a mûri. Je me suis souvent émerveillé de retrouver dans mon esprit des fragments de conversation, des éclairs de raisonnement, des comparaisons ou des définitions lumineuses que j'avais à peine entendues autrefois, et que sûrement je n'avais pas comprises. Sur les Mathématiques, il me disait : « C'est Dieu qui a inventé le système décimal, en nous donnant dix doigts ; » sur la Géographie : « C'est une science de surface, la science des courriers et des postillons ! » Sur la Philosophie : « C'est la Religion mise à pied, sans ailes ; » Sur les Ordres monastiques : « Les franciscains étaient des mendiants, les jésuites des procureurs, les dominicains des avocats, les bénédictins des savants et des hommes de lettres. » Quelquefois il m'interpellait sans motif ; plus souvent il oubliait tout à fait ma présence, et cessant de parler brusquement, tombait en méditation ou en rêverie. Alors devant les torrents en poussière, devant les prés suspendus entre deux rochers, devant ces maigres petits champs où deux vaches étiques traînent la charrue, d'autres images s'élevaient à mes yeux des profondeurs de la plaine où je comptais d'en haut dix-huit clochers. Je revoyais entre la

rivière d'Aude et le canal du Midi, mon joli village de Puicheric avec ses toits rouges, ses jardins entourés de cyprès pour briser l'effort des grands vents, mon père et ma mère se promenant avec mon oncle Marc le long d'une immense pièce de terre, appelée *Champ de la Barque*, où travaillaient à l'aise, en même temps, dix paires de mules fringantes. Plus souvent encore, je l'avoue, ma pensée se reportait vers Castans, vers le Pavillon, et dom Bazin m'ayant demandé deux ou trois fois par hasard : « A quoi songes-tu ? » Il m'est arrivé de lui répondre presque sans m'en douter : « A la chambre des Belles Saintes ! » Dom Bazin se levait alors sans me répondre, ou me racontait toutes les catastrophes que le démon de la curiosité avait amenées, depuis la légende d'Adam jusqu'à celle de Barbe-Bleue.

Après le système d'enseignement du chanoine, ce qu'il y avait de plus curieux chez lui, c'étaient ses distractions. Elles étaient si involontaires, si fréquentes, si avérées, que la tante Bénigne en avait fait le sujet de ses meilleures plaisanteries : « Il prend le côté de l'Épitre pour le côté de l'Évangile. » Les méprises et les confusions de dom Bazin se renouvelaient presque tous les jours et de la façon la plus étrange. Il lui est arrivé devant moi de lire les odes d'Horace, croyant lire son bréviaire. Il faisait le signe de la croix en scandant ce vers :

O fons Blandusiæ, splendidior vitro !

Les poètes de l'antiquité grecque et latine lui étaient aussi familiers que les Pères de l'Église. Son front, séparé en deux parties, non par une ride (il n'en a jamais eu), mais par un sillon très-léger, renfermait (c'étaient ses propres paroles) d'un côté la science profane, et de l'autre la science sacrée. Les deux compartiments devaient communiquer sans doute. Il en prenait son parti gaiement, il en riait.

Son érudition abondante révélait tout de suite l'ancien moine; il était resté moine d'ailleurs par ses préjugés contre le clergé séculier. Je l'entendis un dimanche, pendant que je jouais avec le tricot de la tante Bénigne, dire formellement au curé de Castans : « Vous autres, curés, vous êtes des ignorants, des ambitieux, des gens en place. Nous étions la noblesse de l'Église, vous n'en êtes que la bourgeoisie; l'évêque est un préfet qui vous nomme maires ou adjoints dans une de ses paroisses. Et le chapitre lui-même, son conseil général, croyez-vous qu'il soit très-propre à l'édifier sur les affaires du diocèse? Les chanoines devraient éclairer leur évêque : ils font la partie de whist avec monseigneur. — Vous êtes pourtant chanoine, répliqua doucement le curé. — Il y a chanoine et chanoine, comme il y a fagots et fagots. — Je ne l'ignore pas, croyez-le bien; il y a même tel chanoine qui serait digne d'être évêque. »

Dom Bazin ne répliqua pas, il rougit. Avait-il souhaité jadis la crosse et la mître? Ce qu'il y a de

certain, c'est qu'il les aurait noblement portées. Par sa taille élevée, par son embonpoint majestueux, qui rappelait le contour d'un beau vase antique, par ses blanches mains de velours, par sa haute mine impertinente que j'ai retrouvée plus tard dans le portrait du cardinal de Rohan, par l'ensemble de sa physionomie et la dignité naturelle de sa personne, dom Bazin était né prélat. Madame de Villerambert lui aurait obtenu un siége, m'a-t-on dit, si la Révolution n'avait mis trop brusquement fin au crédit de la marquise. Quand il célébrait l'office divin aux solennités, on aurait cru qu'il officiait pontificalement.

Mais, en supposant qu'il eût été prélat, le Malédictin aurait-il gardé son originalité? Monseigneur Bazin ne serait-il pas resté au-dessous de dom Bazin? aurait-il inventé le supplice de la pastille? m'aurait-il forcé de lui servir la messe un dimanche, en me traînant par le collet jusque sur les marches de l'autel, en face des assistants, pour me punir d'avoir refusé par vanité la calotte d'enfant de chœur? m'aurait-il contraint de casser devant six convives, à table, toute une pile d'assiettes de porcelaine tendre, parce qu'avec mon étourderie de sapajou j'avais renversé et brisé une soupière d'un coup de coude? Je faillis mourir de confusion ce jour-là, comme je faillis mourir de peur le jour où il me surprit dans la chambre des Belles Saintes.

VII

Cette chambre mystérieuse dont m'avait tant parlé Guillaume, la seule partie de sa maison que le révérend malédictin ne m'eût pas ouverte, cette chambre où Bénigne elle-même n'avait jamais pénétré, que de journées d'inquiétude elle m'a causées, sans compter les nuits d'insomnie ! J'avais observé qu'avant de se coucher, dom Bazin allait chaque soir méditer et prier dans cette chambre où il avait tous ses livres. J'entendais sa voix du corridor, je me creusais la tête pour inventer un prétexte qui me permît de frapper à la porte sans être grondé. Après mille hésitations, je frappais, dans l'espoir que la porte en s'ouvrant me laisserait voir des merveilles. Dom Bazin, pour toute réponse, me criait de l'intérieur : « Allez-vous-en, » et, le lendemain, il me traitait comme un étranger. Quand le démon de la curiosité s'est logé dans une cervelle de femme ou d'enfant, il faut que la curiosité soit satisfaite ou

que la cervelle éclate comme une chaudière à vapeur. Je résolus un jour, pour mon malheur, de céder à la tentation du démon.

Les croisées de la bibliothèque s'ouvraient sur le jardin. Or, au fond du jardin, il y avait un arbre assez haut, un sapin, si je ne me trompe, tout juste en face de ces croisées. Je grimpai sur l'arbre et ne vis rien ; mais j'avais été aperçu : dom Bazin condamna le sapin au feu. Tandis que cet arbre brûlait, je rêvais criminellement d'échelles, de ballons, de sauts périlleux, de tremplins élastiques. Après des efforts redoublés de combinaison, je m'arrêtai au moyen le plus simple : « Il faut enlever la clef de la chambre pendant la nuit ! » Comment la distinguer des autres clefs? où la trouver? Me voilà tout frémissant. Je me heurte le front, je regarde le ciel, je médite, je cherche, et, tout à coup, je devine en même temps, par un éclair de logique sauvage, que la clef doit être très-petite et qu'elle doit se cacher dans la poche la plus secrète de dom Bazin, dans le gousset de sa culotte. En effet, c'est comme une clef de montre que je tâte au fond du gousset. Elle est dans ma main, ô triomphe! et dom Bazin repose, en ce moment, comme un bienheureux !

Je pénètre résolument dans la chambre, à la lueur d'un réste de bougie dérobé la veille au salon. C'était bien la chambre des Belles Saintes ! En face de la bibliothèque dont les rayons occupent tout le mur de droite, trois tableaux à cadre doré se détachent

merveilleusement sur une tenture de cuir un peu sombre. Je lis sur les cadres : « sainte Louise, sainte Marie l'Égyptienne, sainte Madeleine. » La première, le front noyé dans une ombre vaporeuse, lance vers le ciel un regard oblique, ardent et voilé. La seconde, repliée sur elle-même, semble d'abord toute nue ; je me trompe ; elle est revêtue d'un habit de lumière, d'une de ces robes couleur de soleil que les fées donnent aux princesses dans les contes. La troisième... oh ! la troisième, qui se mire dans une glace en tordant sa chevelure d'or, c'est assurément la sainte pécheresse, mais la pécheresse avant sa conversion. Au-dessous des trois tableaux se dressent trois figures de marbre blanc, trois jeunes filles en groupe, soutenues par une large console en forme de prie-Dieu. Une inscription en caractères noirs m'apprend que ce sont les trois Vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité. Qu'elles étaient gracieuses, les trois sœurs !

J'embrassais ou croyais embrasser la plus belle des trois, l'Espérance, quand j'entendis marcher derrière moi. Quelqu'un m'avait entendu et suivi. Je me retournai, c'était dom Bazin ; il avait l'air confondu de mon audace. Pour moi, je ne respirais plus, j'étais atterré. Dom Bazin, pâle de colère, me montra du doigt la porte et me dit : « Sortez à l'instant de cette chambre. Demain, vous sortirez de cette maison. »

La tante Bénigne pleura, supplia, demanda ma

grâce au nom de tous les saints. Dom Bazin fut inflexible. Il me renvoya le lendemain à mes parents sans leur donner par écrit la moindre explication.

VIII

Après la mort du révérend malédictin, quand je rencontrai son neveu Maxime sur la place de la Bourse, et qu'il m'offrit à vil prix les trois tableaux et les trois statues qui formaient tout son héritage, vous imaginez si je m'empressai d'accepter. Quelle fut ma surprise, ou plutôt ma stupéfaction, lorsque, dans les Belles Saintes de dom Bazin, je saluai de très-bonnes copies du Corrége, du Titien et de Léonard; lorsque, dans ses trois Vertus théologales, je reconnus une reproduction du groupe classique des trois Grâces ! Les tableaux et les statues avaient été légués à dom Bazin par madame de Villerambert, qui, par une faiblesse de dévote un peu mondaine, avait canonisé de son chef la Monna Lisa, l'Antiope, la maîtresse du Titien, et travesti les Grâces païennes en Vertus chrétiennes, uniquement sans doute pour ne pas effaroucher les bonnes âmes de Castans. Dom Bazin avait-il pu ignorer cette pieuse

ruse, lui qui dirigeait la conscience de la marquise? Il s'était contenté de mettre sous clef tableaux et statues. Cependant, qui oserait le damner pour avoir médité devant l'Antiope et pour avoir fait sa prière devant les trois Grâces?

Il a trop honoré la beauté profane, il a trop aimé l'antiquité; oui, ce fut un païen, si l'on veut, mais, comme tous les grands artistes de la Renaissance, un païen innocent.

FIN.

TABLE

—

A CHARLES ASSELINEAU, ENVOI.	I — XXII
LA GLORIETTE.	1
LE CURÉ DE MINERVE.	65
LE DERNIER FLAGELLANT.	105
JEAN DE L'OURS.	195
PIERRE AZAM.	219
LA CHAMBRE DES BELLES SAINTES.	291

—

54656042

32

LES

PAYENS INNOCENTS

NOUVELLES

PAR

HIPPOLYTE BABOU

—

LA GLORIETTE. — LE CURÉ DE MINERVE.
LE DERNIER FLAGELLANT.
L'HERCULE CHRÉTIEN, JEAN-DE-L'OURS. — HISTOIRE DE PIERRE AZAM.
LA CHAMBRE DES BELLES SAINTES.

PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1858

Vet Fr. III F. 940

BRISSART-BINET
LIBRAIRE
à REIMS

54656042

32

LES

PAYENS INNOCENTS

NOUVELLES

PAR

HIPPOLYTE BABOU

—

LA GLORIETTE. — LE CURÉ DE MINERVE.
LE DERNIER FLAGELLANT.
L'HERCULE CHRÉTIEN, JEAN-DE-L'OURS. — HISTOIRE DE PIERRE AZAM.
LA CHAMBRE DES BELLES SAINTES.

PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1858

Vet Fr. III B. 980

BRISSART-BINET
LIBRAIRE
AMIENS

LIBRAIRIE POULET-MALASSIS ET DE BROISE

9, RUE DES BEAUX-ARTS

—

Bibliothèque moderne

LES OUBLIÉS ET LES DÉDAIGNÉS, figures littéraires de la fin du XVIIIe siècle, par Charles Monselet, 2 vol. in-12..... 5 fr.

Linguet. — Mercier. — Dorat-Cubières. — Olympe de Gouges. — Le Cousin Jacques — Le Chevalier de la Morlière. — Le Chevalier de Mouhy. — Desforges. — Gorgy. — La Morency. — Plancher-Valcour. — Baculard d'Arnaud. — Grimod de la Reynière.

SOPHIE ARNOULD, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits, par Ed. et J. de Goncourt, in-12..... 2 fr.

LETTRES D'UN MINEUR EN AUSTRALIE, par Antoine Fauchery, in-12..... 2 fr. 50

LES FLEURS DU MAL, par Charles Baudelaire, in-12 (épuisé)..... 3 fr.

POÉSIES COMPLÈTES de Théodore de Banville (Les Cariatides; les Stalactites; Odelettes; le Sang de la Coupe; la Malédiction de Vénus, etc.); in-12, avec une eau-forte titre, dessinée et gravée par Louis Duveau..... 5 fr

COURONNE, histoire juive, par Alexandre Weill, in-12..... 2 fr.

LETTRES FAMILIÈRES ÉCRITES D'ITALIE A QUELQUES AMIS, de 1739 à 1740, par Charles De Brosses, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, 2 vol. in-12 (seule édition sans suppressions)..... 6 fr.

LES PAYENS INNOCENTS, nouvelles, par Hippolyte Babou, 1 vol. in-12.. 3 fr.

En préparation.

A. WEILL : *Contes d'Amour*, 1 vol. — CH. ASSELINEAU : *La double Vie*, nouvelles, 1 vol. — CH. BAUDELAIRE : *Curiosités esthétiques*, 1 vol. — EMILE MONTÉGUT : *Études sur le temps présent*, 3 vol. — CERVANTES : *Nouvelles*, traduites par Pierre Hessein et Filleau de Saint-Martin, nouvelle édition entièrement revue et corrigée, comprenant la nouvelle du *Licencié Vidriera*, traduite pour la première fois par Charles Romey. — LAUZUN : *Mémoires* publiés pour la première fois avec les passages supprimés et les noms propres, introduction et notes, de Louis LACOUR, 1 vol. — LECONTE DE LISLE : *Poésies complètes*; (Poèmes antiques; Poèmes et Poésies; Ouvrages couronnés par l'Académie française; Poésies nouvelles), 1 vol.

Publications de formats divers.

LE COMTE GASTON DE RAOUSSET-BOULBON, sa vie et ses aventures, d'après ses papiers et sa correspondance, par H. de la Madelène, in-12..... 2 fr.

Quelques exemplaires ont été imprimés sur papier vergé au prix de.. 6 fr.

ODES FUNAMBULESQUES, par Th. de Banville, avec une eau-forte d'après un dessin de Ch. Voillemot, fleurons et initiales imprimés en rouge, in-8°.

Ce livre est presqu'épuisé.

PARIS ET LE NOUVEAU LOUVRE, ode, par Théodore de Banville, in-8°... 50 c.

Même format et même typographie que les ODES FUNAMBULESQUES.

HISTOIRE DU SONNET, pour servir à l'Histoire de la Poésie française, par Ch. Asselineau, 2e éd. — In-8° tiré à 150 ex. sur papier vergé..... 3 fr.

JEAN DE SCHELANDRE, poëte verdunois (1585-1635), par Ch. Asselineau, 2e édit, in-8°. — Tiré à 120 exemplaires papier vergé..... 3 fr. 50

LA VÉRITÉ SUR LE CAS DE M. CHAMPFLEURY, par Hippolyte Babou, in-18. 30 c.

LES MÉMOIRES DE Mme DE LA GUETTE, par Hippolyte Babou, in-8°..... 1 fr.

RIMES LOYALES, par Joseph Boulmier, in-18..... 2 fr.

INTERMEZZO, poème de Henri Heine, traduit en vers français, par Paul Restelhuber, in-18..... 2 fr.

LA CARTE A PAYER D'UNE DRAGONNADE NORMANDE, en 1685, par Louis Lacour. in-8°. — Tiré à 100 exemplaires papier vergé..... 1 fr. 50

DU GÉNIE FRANÇAIS, par Emile Montégut, in-12..... 1 fr.

ANTOINE LEMAISTRE, par Rapetti, ancien professeur suppléant au collége de France, in-8° sur vergé. Tiré à 200 exemp..... 1 fr. 50

LA LORGNETTE LITTÉRAIRE, dictionnaire des grands et des petits auteurs de mon temps, par Charles Monselet, in-16..... 2 fr. 50

LA DÉFECTION DE MARMONT, exposée d'après ses Mémoires et les témoignages de contemporains, ouvrage suivi d'un appendice contenant des documents inédits ou peu connus sur les événements de 1814, par A. Rapetti, 1 vol. in-8°... 6 fr.

Alençon. — Imp. de POULET-MALASSIS et DE BROISE.